Secrets de poste

Alphonse Momas

Le Nismois alias Alphonse Momas

Secrets de poste

Aux dépens de la compagnie (A. Brancart), 1891 (1 et 2, p. 5-122).

I.

Danielle Hollaz à Marguerite de Marvejane.

Ma chère amie, nous voici arrivées à un point où notre correspondance menace de devenir bien scabreuse, surtout si nous voulons tout nous dire comme nous nous le sommes promis ; d'un autre côté, vivre sans te raconter ma vie, comme tu me racontes la tienne, serait un supplice de tous les instants.

Que d'événements depuis ma dernière lettre, il y a six semaines, six siècles, cette lettre dans laquelle je te parlais de la visite de cette belle dame, amie de ma tante, de la jolie Madame Rastègue que je n'avais jamais vue, et qui fut si charmante que tu t'en montras jalouse.

Combien tu eus tort, ma chérie ; elle ne portait aucun trouble à la douce affection qui nous unit, et bien au contraire, elle arrivait pareille à un rayon de soleil pour jeter de lumineux reflets sur ces tristes confidences où je te dépeignais l'ennui que j'éprouvais à Paris, sans relations, sans distractions.

Ah ! comme cela a changé !

La visite de Madame Rastègue a renversé toutes nos habitudes, et depuis je marche de surprises en surprises.

Ç’a été d’abord la nouvelle du mariage de ma tante Laure qui épousa un avocat distingué. Monsieur Ernest Delron dont j’avais déjà remarqué les assiduités. Cet avocat est un ami de la famille Rastègue, et de tout un essaim de familles auxquelles on m’a présentée. Le mariage se célébrera vers la fin de Septembre, et j’espère bien qu’il nous procurera l’occasion de nous retrouver.

Puis, ce fut le voyage de mon frère Pierre qui resta huit jours absent, et qui de retour, a loué un petit appartement en ville. Oui, ma mignonne, il n’est plus avec nous ; il se lance, et je crois qu’il se lance bien, si j’en juge par les quelques mots couverts prononcés devant moi. Il aurait été remarqué par Madame Rastègue, dont le mari, un gros banquier très distingué, ne serait pas jaloux ; quel phénix !

Ensuite, il y a quinze jours, j’ai assisté à un grand mariage, celui du docteur Prosper Rastègue, frère du banquier, avec Mademoiselle Paola Raymond, une jeune fille très riche, très gentille, très jolie, mais pas du tout timide. Il y avait une foule énorme, et une chose m’a bien étonnée, c’est qu’il a donné lieu à deux sortes de fêtes, les premières officielles où ma tante me conduisit et où l’on s’amusa beaucoup, les secondes intimes réservées aux amis et où ma tante se rendit sans moi. On a bien du se fatiguer dans ces dernières, car ma chère parente garda le lit toute la journée du lendemain et me parut fort brisée.

Et depuis, c’est toute une série de menus faits qui me bouleversent, m’émeuvent, me laissent pressentir mille mystères, pour lesquels j’aurais besoin de toute ton amitié, de tous tes conseils, à la condition que tu banniras de ton cœur toute vilaine idée de jalousie.

À dessein, mon adorée aimée, je place encore ici ce mot.

Élevées ensemble, connaissant nos moindres pensées, ayant les mêmes aspirations vers l’idéal, c’est à dire étant pénétrées l’une et l’autre que le beau consistait dans « savoir aimer » et qu’aimer, se matérialisant, colorait les phases de la vie, nous avons répudié tout ce qui nous paraissait grossier et avons résolu de chercher l’affinement des sensations d’amour dans notre âme se reflétant dans nos corps.

« Rêvons que nous nous aimons, m'as-tu dit en nous quittant, et révélons-nous nos rêves. Tu n'ignoreras rien des miens, ne me cache rien des tiens. Ainsi nous lutterons peut-être contre l'odieux arbitraire qui fait des femmes un jouet, ainsi nous serons notre divinité fécondatrice de voluptés, ainsi nous vibrerons par les désirs qui naîtront et finiront par nous jeter dans les bras l'une de l'autre.

Tu ajoutas :

Sûre de ton cœur, comme tu le seras du mien, ne crains pas de m'avouer tes impressions les plus secrètes, même si elles glorifient une autre affection que la nôtre. Nos confidences réciproques deviendront un lien de plus entre nous. Nous ne séparerons jamais nos plaisirs. »

Et, voilà ma chérie, que tu te montres jalouse parce que je te vante les charmes de Madame Rastègue ! La jalousie est un sentiment faux quand il s'agit de l'attraction exercée par une femme sur une autre : on peut s'aimer entre plusieurs femmes, sans qu'aucune ait à en souffrir dans son amour propre.

Écoute, ma Marguerite à cette heure, j'ai plus à te conter que dans ma précédente lettre, et je ne veux cependant pas t'affliger. Déchire donc ces pages, si elles te causent le moindre doute sur la puissante affection que j'ai pour toi. Je ne t'écrirai plus que pour te parler de toi et de moi, laissant dans l'ombre les événements auxquels j'assisterai. Il m'en coûtera d'élever un mur, qui te dérobera mes actions, mais de grand cœur je me tairai afin de conserver intact notre cher idéal.

Un jour tu sauras que l'idéal caressé se modifie suivant les âges, les milieux où l'on vit, les discours qu'on entend, les faits qu'on accepte, et tu demanderas toi-même à pénétrer les mystères qui t'auront créé une Danielle plus avenante que celle entrevue dans tes rêves.

Oh ! j'ai le cœur gros d'en venir aux aveux ! je tourne autour du récit que j'essaye pour cette fois, j'ai peur des mots, et j'ai peur de te blesser ; tâche d'être moi, sois fautive si je le suis, si je l'ai été, pardonne moi, aime moi toujours, je t'aime sans cesse.

Après le mariage de Mademoiselle Raymond, ma tante qui avait été toujours très affectueuse, fut presque trois jours à me bouder, presque à me tourmenter.

Que lui avais-je fait ? Je me perdais en conjectures. Très jeune et très belle (puisqu'elle se remarie avec un avocat un peu moins âgé qu'elle, et tout aussi riche), je me plaisais à l'admirer, à la dévorer de caresses, et sans aucun motif, tout à coup, elle me repoussa. Mon cœur se chagrina fort.

Le quatrième jour comme nous dînions chez Monsieur Castex, beau frère de Monsieur Delron, Madame Castex me prit à part m'embrassa avec tendresse, et me dit :

Vous êtes toute triste, mon enfant !

— On le serait à moins, Madame.

Voulez-vous m'accepter comme amie et me confier la cause de vos peines ?

— Hélas, Madame, elles ne vous intéresseront pas. Je souffre, parce que ma tante ne m'aime plus, et je ne sais pas pourquoi.

— Votre cœur n'a-t-il pas parlé ?

— Parlé ! que supposez vous donc ?

— N'auriez-vous pas un petit amoureux ?

— Oh non ! Personne, personne.

— Votre tante aura craint que vous en ayez un et elle en aura été tracassée. Suivez mon conseil : ce soir, quand vous serez rentrées, accompagnez la dans sa chambre, et dites le lui.

— Mais elle connaît toutes mes pensées !

— Suivez mon conseil, chère petite, vous vous en trouverez bien.

Ne demandant pas mieux que de reconquérir les bonnes grâces de ma tante, dès notre retour, alors qu'elle s'apprêtait à se retirer, je la priai de me permettre de lui servir de fille de chambre, ayant à m'entretenir avec elle.

— Ah ! venez, ma chère Danielle, me dit-elle.

À la façon dont elle prononça ces mots, je retrouvai ma tante des bons jours, je lui sautai au cou et la mangeai de baisers.

Nous nous assîmes sur un canapé ; elle me prit par la taille, m'attira sur son cœur, et jouant avec mes cheveux, elle me dit :

— Vous désirez me servir de fille de chambre, ma petite Danielle, contez-moi vite ce qu'il y a derrière ce joli front.

— Un gros chagrin, ma tante.

— Lequel, mignonne ?

— La crainte de vous avoir déplu.

— Déplu, ma chère enfant, avec ce doux minois, l'air fripon de vos yeux !

— Oh, ma tante, ma tante, dis-je en riant !

— Embrassez moi bien tendrement, et chassez de votre cœur une tristesse sans cause.

— Pourquoi votre sévérité de ces derniers jours ?

— Ma sévérité, ma chérie ! Je ne pensais pas te chagriner et je te demande pardon de t'avoir affligée par une mauvaise humeur qui ne te concernait pas.

— Bien vrai vous n'aviez rien contre moi !

J'étais si joyeuse de m'être trompée, que je m'emparai de ses deux mains pour mieux la contempler dans les yeux.

Soudain elle m'enveloppa de ses bras, colla ses lèvres sur les miennes, et me fit une caresse qui jeta comme un torrent de feu dans mes veines.

Je poussai un petit cri, elle me laissa et me demanda :

— T'ai-je fait mal, ma Danielle ?

— Oh non !

— Pourquoi ce cri ?

— Tout a tourné autour de moi.

— Vraiment, pour un seul baiser !

— Oh ! ces baisers là sont des baisers d'amour !

— D'amour dis-tu ! saurais-tu donc ce que c'est que l'amour ?

— L'amour !

Me souvenant alors de ma conversation avec Madame Castex, je craignis de fâcher ma tante, et j'ajoutai :

— L'amour, j'en ai entendu parler, comme toute jeune fille, mais je n'aime personne, je vous l'aurais dit, ma tante.

En prononçant ces mots, je suivis l'effet qu'ils provoquaient sur son visage, et je remarquai, pour la première fois son étrange beauté, illuminée par une très vive expression des yeux fixés sur moi.

— Tu n'aimes personne, d'amour répliqua-t-elle, tu es cependant à l'âge où le cœur s'éveille et si le cœur se tait, quelquefois les sens s'irritent, poussent à évoquer certaines images dans lesquelles on aperçoit de folles scènes qui amusent ou énervent l'âme. La vie, petite, est bien sotte quand on la dépouille de tout ce qui tient à l'amour, et l'amour est bien trompeur quand on l'entend comme tout le monde.

Elle rêva l'espace de quelques secondes, puis, saisissant mes mains comme j'avais pris les siennes, elle me dit :

— Regarde moi, Danielle, comment me trouves-tu ?

— Bien belle, ma tante.

— Ne m'appelle pas ta tante ; seules l'une avec l'autre, appelle moi Laure.

— Je n'oserai pas.

— Tu me trouves belle ; tu ne me le dis que par flatterie.

— Non, je dis la vérité qui est dans ma pensée.

— Prouve le moi en me rendant mon baiser.

— Oh !

— Tu ne veux pas !

J'étais très embarrassée, elle abandonna mes mains, se recula, et dit avec tristesse.

— Allons, Danielle, ton silence est éloquent, je suis laide et repoussante.

— Ah, par exemple, m'écriai-je !

N'écoutant que mon cœur, je me mis sur ses genoux, cherchai ses lèvres et leur livrai les miennes.

Quel baiser ma Marguerite ! Est-il possible qu'une caresse donne de tels frissons ! Est-il possible qu'on vive après une impression aussi violente !

Les lèvres de ma tante avaient répondu aux miennes. Sans savoir ce que je faisais, je répondis à mon tour à son becquetage ; nos lèvres restaient liées ; une force invincible multipliait nos baisers, et ceux-ci s'entremêlaient de soupirs ; puis, voulant nous éloigner l'une de l'autre nous nous retrouvâmes bouche à bouche. Comment te raconter cela, je tremble, je rougis, j'ai peur,

ma chérie, il arriva que dans une douce sensation de bien-être, ma langue heurta sa bouche, s'y enfonça pour se rencontrer avec la sienne, qui me rendit sa visite, et dans un transport inouï de tendresse, elles ne cessèrent plus de se caresser.

C'était trop pour moi, c'était trop pour elle ; elle m'assit à son côté, mes bras ne voulant pas quitter son cou. Nous ne parlâmes pas pendant un instant, puis elle reprit son sang froid et me dit :

— Ma chère Danielle, en voilà assez ; retirez-vous ; une autre fois nous causerons plus longuement, tâchez de bien vous reposer.

Elle m'embrassa sur le front, et nous nous séparâmes ; j'étais à bout de forces.

Que signifiait cette sensation *affolante*, éprouvée par nous ! Je ne l'analyse pas. Ma pensée anéantie ne raisonnait plus. Je dormis mal, mais je dormis.

Pendant quelques jours encore, je n'eus plus occasion de me retrouver seule avec ma tante. Elle sortit beaucoup pour mille et une choses et souvent j'allai passer l'après-midi avec les sœurs de Madame Rastègue dont l'une, Mlle Lucie Vautrin est une jeune fille de notre âge, et l'autre, l'aînée, Mlle Léonie Vautrin a épousé en secondes noces un agent de change, Monsieur Duport.

On est dans cette famille aux petits soins pour moi, et je m'y rencontre de temps en temps avec Monsieur Charles Vautrin, le frère étudiant en médecine, un beau et brave garçon qui me fait deux doigts de cour.

Tu vois, ma chérie, combien s'élargit le cercle de mes connaissances, mais tu n'as pas à t'inquiéter on ne t'enlèvera par la moindre parcelle de mon cœur. Quoique tu lises dans les pages qui suivent, tu domines sans cesse ma pensée, et je serais bien heureuse de t'avoir près de moi pour m'aider à étudier les événements qui m'emportent.

Il y a cinq soirs, comme je disais bonsoir à ma tante, elle me murmura à l'oreille :

— Venez avec moi, Danielle, je suis moins fatiguée que ces jours derniers, et nous avons à causer.

Elle souligna ces mots avec un tel regard, qu'immédiatement j'eus un frisson qui me parcourut tout le corps, et je devins toute pâle.

Elle s'en aperçut, et inquiète s'écria :

— Ah, mon Dieu ! seriez-vous indisposée ?

— Non, non, ce n'est rien.

— Rien ! vous êtes toute tremblante, appuyez vous sur mon bras.

J'obéis : en vérité, j'avais des flux de sang incompréhensibles.

Arrivées dans sa chambre, elle me dit :

— Moi qui entendais avoir recours à vous pour me mettre au lit, je vois bien que j'ai mal choisi mon jour.

— Non, ma tante c'est passé, je suis toute à vous.

Alors, déshabillez-moi.

— Ma tante !

Je baissai la tête sans répondre.

— Tenez, mignonne, dégrafez moi seulement ma robe, je vous tiendrai quitte du reste.

Ô ! je vous supplie de ne pas me renvoyer.

Elle sourit et je lui retirai son corsage, sa jupe, ses jupons, délaçai son corset ; elle se trouva en chemise.

— On est déjà mieux ainsi, dit-elle.

Oh, la friponne de chemise ! elle dessinait le corps et à travers sa transparence on entrevoyait la blancheur des chairs, finement coquettes dans leurs contours ; du doigt ma tante dénoua une faveur qui la retenait au cou et les seins potelés, fermes, bondirent au dehors dans les mains de leur maîtresse s'amusant à les arrondir.

— Passe moi une matinée, petite, prends la dans le cabinet de toilette.

Et quand je la lui apportai, elle ajouta :

— Tu serais bien gentille de me poudrer les épaules ; il me semble que j'ai la peau sèche.

— Elles sont superbes.

— Flatteuse, poudre-moi.

Tandis que j'exécutai son désir, elle me dit en tenant toujours ses seins.

— On pourrait me prendre pour une nourrice ?

— Oh non ! Vous êtes réellement bien faite !

— Tu trouves ! Pourquoi ne m'as-tu pas embrassée ?

— Vous ne me l'avez pas demandé… Laure.

— Laure, tu as dit Laure. Vite, que je te donne une caresse pour te récompenser.

Elle saisit ma tête et sa bouche courut à la mienne qui ne recula pas.

— Revêtant ensuite sa matinée, elle ne la boutonna qu'en partie, s'assit sur le canapé, tendit une jambe, et me disant :

— Continue tes bons offices ; déchausse moi. Assieds-toi sur ce pouff, et prends tes aises.

Un de ses pieds sur mes genoux, je lui enlevai ses bottines, j'eus la sensation de son regard m'enveloppant toute entière, et des rougeurs subites me vinrent aux joues.

Dans un mouvement qu'elle fit, elle appuya la main sur mes lèvres, désirant sans doute un baiser que je ne lui marchandai pas, elle glissa par suite de son attitude penchée et elle se trouva presque à cheval sur moi.

Nous avions une si drôle de position que nous partîmes d'un grand éclat de rire.

Elle se remit avec tant de maladresse sur son canapé, que mes yeux contemplèrent toute sa jambe nue jusqu'aux cuisses. Sa main, sous la matinée avait retiré la chemise, et loin de la rabaisser, tandis que je dégrafais la jarretière non sans regarder à la dérobée, j'aperçus la chemise qui lentement remontait plus haut que le ventre.

En cet instant de silence quel génie souffla-t-il sur mon esprit, je ne saurais le découvrir ! Je ne vis plus rien que cette chemise continuant son ascension bien au delà du nombril, et un vertige insurmontable m'attira vers cette chair qui se découvrait.

Mes mains tremblaient ; ma tante, renversée en arrière, ne parlait pas. Ses cuisses, légèrement entr'ouvertes me brûlaient les sens. Pourquoi ? Devinaient-elles ce qui s'accomplissait en moi ! La jambe qui reposait sur mes genoux recula sans que j'y prisse garde, me saisit doucement à la taille par derrière, et alors, devant moi, à un demi pas de mon visage, j'aperçus, sous une nuée de poils bruns embroussaillés, d'autres lèvres qui appelaient les miennes. Ces lèvres s'agitèrent sous un mouvement mou et continu de va et vient, et brutalement, ma Marguerite, ne résistant plus à cette brûlante invitation, j'approchai ma bouche, de cette bouche, et la couvris de ces caresses d'inspiration qui rendent folle. Je ne revins à moi que sous la pression des cuisses de ma tante qui me serraient les joues.

Combien de temps durèrent ces caresses ? Le temps ne se mesure pas lorsque le cœur bat à tout rompre.

Éprouvai-je une honte quelconque ? Non.

Ma tante, à demi étendue sur le canapé, ne bougeait plus : du reste, je n'essayai pas de la regarder, à cette heure j'avais peur qu'elle m'arrêtât dans mes caresses, et je voulais les recommencer, oui, mon amie, les recommencer.

Du pouff, je m'installai sur le tapis, ayant de chaque côté les cuisses de ma tante immobiles, attendant sans doute de nouveaux baisers ; avec une lenteur calculée, je rapprochai mes lèvres du bon endroit happant quelques poils polissons qui prétendaient me gêner, et dans une aspiration délicieuse j'y mis toute mon âme ; ma langue vint fourrager partout, je saisis les jambes de ma tante qui s'abandonnait tout à fait, à moi, je les plaçai autour de mon cou et ce fut un déluge de caresses enivrantes ; j'étais folle !

Une main qui se posait sur ma tête rappela mes esprits. Je m'arrêtai, je n'avais plus conscience de rien.

Ma tante, devinant mon trouble, m'enleva l'objet de mes tendresses, se pencha sur moi, et son visage contre le mien me dit :

— Assez, ma mignonne, tu te tues, laisse moi, va-t-en, nous perdrions la raison. Tu m'aimes bien, tu me l'as prouvé, je t'aime aussi, tu le sauras, va, va, laisse moi.

Je lui entourai le cou de mes bras, et murmurai :

— Laure, Laure, je t'aime, encore veux-tu, dis ?

— Non, une autre fois. Tu n'est pas assez forte, mon adorée.

— Je t'assure que si.

— Crois en mon affection Danielle, sois sage à présent. Repose-toi bien, et tu n'en seras pas fâchée ; je t'apprendrai tout ce que tu ignores, car je t'aime en amant.

En amant !

— Oui, tu verras avant peu que je ne mens pas.

Ces paroles calmèrent l'irritation de mon sang, et chose extraordinaire, ma chère Marguerite, alors que je craignais de ne fermer les yeux de la nuit, je dormis comme une bienheureuse.

Que penseras-tu de moi en lisant tout cela ! Vas-tu me haïr, me traiter de fille perdue, maudire ma tante ! Je te le répète, tu aurais tort, car je ne cesse de t'aimer.

Le lendemain matin, j'eus quelque embarras en pénétrant dans la salle à manger, où m'attendait toute la famille. L'accueil gracieux de Laure dissipa ma timidité, et la vie quotidienne reprit son cours habituel.

Et maintenant, Marguerite, tout ce qui précède n'est rien à côté de ce qui suit. J'en appelle à ton cœur pour ne pas me condamner. Ceci est le secret qui me brûle, secret que je voulais t'avouer au début de cette lettre, secret dont j'ai reculé l'aveu à chacune de ces lignes, secret dont je suis la victime et que je ne confierai qu'à toi seule.

Quelle idée auras-tu de ton amie ! Mon Dieu, aime-moi toujours comme je t'aime, comme nous en étions convenues, et si tu trouves que ta Danielle devient par trop sensuelle, dis-toi que son âme ne te quitte pas et ne partage que faiblement les voluptés d'un corps matériel, et par cela irresponsable.

Ce préambule, ma chérie, est pour bien te montrer que si, dans ce qui s'est passé avec Laure, j'ai été entraînée par mes sens, il n'en fut pas de même dans ce qu'il me reste à te conter, ce qui me rend doublement fautive pour quelques uns, excusable pour d'autres.

Je t'ai dit que j'allais souvent chez les dames Vautrin, pour ces visites, la gouvernante des enfants m'accompagne jusqu'à un bureau d'omnibus où je prends un tramway.

J'aime beaucoup les impériales de ces voitures ; la vue s'y distrait des promenades et des promeneurs. Il y a deux jours, vers les trois heures de l'après midi, je grimpai sur l'une d'elles. Mon trajet étant de trente cinq minutes, je m'installai le plus commodément possible près de la descente, avec un seul voisin, un Monsieur décoré, d'une cinquantaine d'années, et dont l'aspect, je ne te le cacherai pas, m'avait été sympathique.

Le tramway s'ébranla nous étions seuls de notre côté, deux minutes ne s'étaient pas écoulées que le Monsieur se serra contre moi, avec une insistance très marquée. Tout d'abord, je ne m'en préoccupai pas, pensant qu'il voulait causer, et rassurée par son âge mur. Mon illusion ne dura pas longtemps. Non seulement il ne me parla pas, mais sans me regarder, adroitement il glissa sa main à mon côté gauche, et tout à coup je sentis cette main, devine où ?… Sur mes mollets.

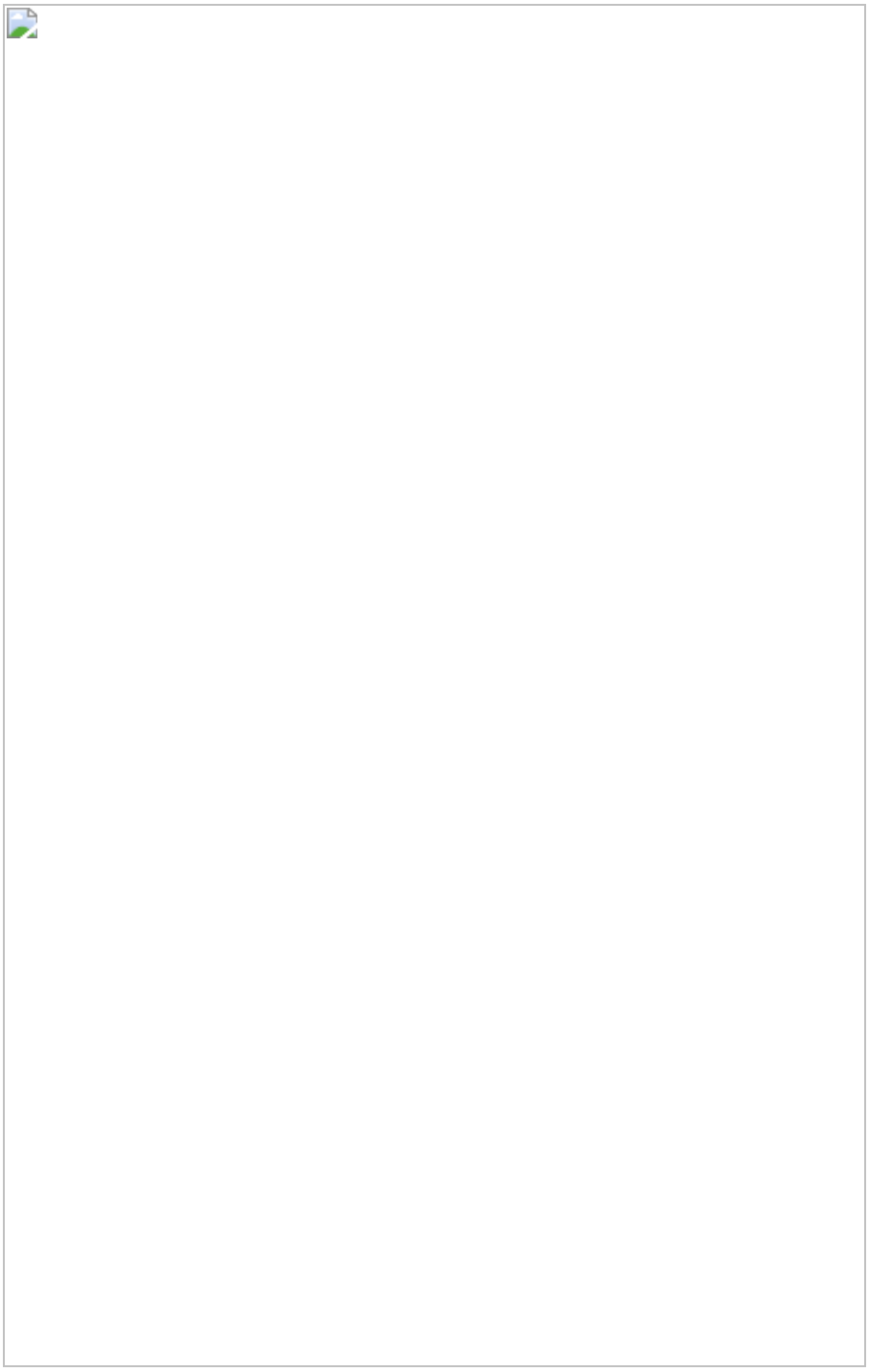
Comment s'était-il arrangé ? Comment avait-il eu cette audace ? Je ne l'examinai pas. Interdite je ne savais que faire. La main me palpait le mollet, le caressait, essayait de s'aventurer plus haut. J'eus beau serrer les jambes, me reculer, le gêner dans ses mouvements, mon voisin ne perdit pas contenance. Il eut fallu appeler, causer du scandale ; cette extrémité m'épouvanta je résolus de me défendre seule et sans le secours de personne.

J'employai ma main pour repousser celle du traître. Ah bien oui ! Retirant doucement la sienne du lieu où elle voyageait, il s'empara de la mienne, la serra comme dans un étau, et se livra sur elle à mille démonstrations des plus exaltées. Il la pressait, chatouillait la paume à déchirer mes gants, me tripotait les doigts, et sans aucun embarras, se servant de son autre main, il me toucha le poignet et fit sauter les boutons du gant qui le contrariaient.

Me fâcher ! J'en mourais d'envie ! Mais lui imperturbable, agissait sans me regarder, en indifférent, j'eus peur d'avoir affaire à un fou, de l'exaspérer, et je me tus.

Quand il eut bien caressé ma main, il l'amena vers lui, sans que je résistasse. Allait-il la porter à son cœur ? En vérité la providence protégeait cet homme. Aucun voyageur ne s'asseyait près de nous, et ceux qui nous tournaient le dos ne se doutaient pas de mon supplice.

Mes regards l'évitaient. Avec assurance il appuya ma main sur sa jambe, souleva un pan de sa redingote, glissa le bout de mon bras dessous et ma main arriva, à son pantalon ouvert. Les yeux à demi égarés par l'effroi d'être surprise ainsi, toute tremblante, ma chère Marguerite, magnétisée par ce persécuteur, je touchai sa chair chaude et brûlante, la chair d'un homme, le premier de ma vie, je touchai ce qui les rend différents de nous.



Ah, ma chère ! qu’était-ce ? Une chose ronde grosse, longue, bougeant beaucoup. Il voulut sans doute que j’arrêtasse les mouvements de cette machine, car il maintint sur elle avec force ma main qui cherchait à s’enfuir.

Comment ne nous voyait-on pas ? Cet homme était le diable. Mon gant le gêna, il retira ma main de son pantalon, et avec un grand calme la déganta, puis me fit reprendre sa machine à moitié hors du pantalon, mais bien dissimulée par les pans de sa redingote, artistement rangés.

Ni les stations du tramway, ni les arrêts de la voiture pendant le trajet, rien ne le troubla. J'étais anéantie. Je ne protestais pas contre la violence que je subissais, tant qu'il lui plût, il garda ma main dans sa culotte. Mes doigts serrés se refusèrent à saisir la chose longue mais ma chair parcourut sa chair, et tout à son gré, il l'eut entre ses cuisses.

Enfin il me rendit la liberté, un peu avant d'être arrivés. Il était devenu très rouge.

Comme il conservait mon gant, je lui adressai la parole pour la première fois.

— Mon gant, Monsieur ?

— Ah, pardon, Mademoiselle, répondit-il.

Ce fut tout.

Au bout de quelques secondes il se leva pour descendre, et en passant devant moi, il me frotta l'épaule de la main.

J'étais en complète prostration.

Que me voulait-il encore ? Prétendait-il que je le suivisse !

Je ne bougeai pas ; on m'eut dite clouée à ma place.

Quel était cet homme, ce démon qui avec impunité obtint de ma faiblesse ce qu'avec beaucoup de difficultés on accorde à l'amant aimé qui l'a sollicité ! Quel génie me dirigeait depuis mon arrivée à Paris ! Chez ma tante des transports de tendresse inavouables me jetèrent pantelante dans ses cuisses ; sur une impériale d'omnibus, un étranger, un inconnu, un homme plus que mûr se servit de ma main pour un usage honteux.

Par grâce, ma Marguerite, sois-moi indulgente. Je n’ai pas le courage de t’en écrire davantage. Déchire ma lettre, oublie mes aveux, mais ne cesse pas d’aimer celle qui t’embrasse avec toute son âme, et qui se dit toute tienne.

ta
DANIÈLE.

II.

Marguerite de Marvéjane à
Danielle Hollaz.

Ah, ma chère petite Danielle, quel effet m'a produit ta lettre, tu ne saurais t'en douter ! Ne plus m'écrire, ne plus rien me dire ! mais au contraire, mon ange, il faut tout confier à ton amie, à ta Marguerite qui est plus tienne que tu ne le crois, et que tes confidences mettent à l'aise pour te révéler un secret qui brûlait son cœur, et depuis longtemps la minait.

Chère, chère Danielle, qui ne t'aimerait, qui ne te désirerait ! Les caresses que tu as prodiguées à ta tante, elle en avait certainement soif, mais combien elle doit désirer te les rendre ! Peut-être, à cette heure où je t'écris le trouble dans l'âme, l'a-t-elle déjà fait ! Si tu subjugues ainsi les sens d'une femme, comment un homme ardent te résistera-t-il et pourquoi t'étonnerais-tu qu'il voulut l'impossible de toi !

Jalouse de tes plaisirs, ma chérie ! Non, je ne le serai pas. Ton âme m'appartenant, je repousserai tout mauvais sentiment qui me porterait à concevoir de la rancune à l'égard de ceux ou de celles sur lesquels agiront tes charmes. Et ces charmes je puis bien te le confesser, ma friponne adorée, depuis le premier jour où nous nous sommes connues, depuis ton arrivée au couvent, je les désirai, sans avoir jamais osé t'avouer ce qui se passait en moi.

Rappelle-toi ton entrée aux Oiseaux !

Toute frêle, toute timide, tu ne parlais à personne, et seule sur un banc, toute triste, tu regardais jouer les autres. Plus âgée que toi de deux ans, venant de faire ma première communion, je m'approchai de toi et te dis :

— Voulez-vous, Mademoiselle, que je sois votre grande amie ?

Tu me répondis, en levant les yeux avec une telle expression de tendresse que j'en fus toute remuée.

— Oh ! Je le veux bien.

Et malgré les tracasseries, les taquineries, nous nous aimâmes pour toujours !

Que de petites choses j'aurais à te citer, dans lesquelles la passion inexplicable qui couvait en moi cherchait à s'exhaler au dehors ! Elle resta silencieuse et ne te tourmenta pas.

Mais tu as parlé, tu as ravivé la flamme qui me consume ; à mon tour je me dévoilerai. Ma Danielle, j'ai toujours rêvé une scène pareille à celle que t'a livrée ta tante ! J'avais des moments de folie, de rage, où je décidais de me jeter à tes pieds, de te supplier de me laisser faire ; et la crainte me saisissait me tordait le cœur. Je me taisais. Ah ! si je t'avais à mon côté, quelle revanche du passé je prendrais ! Car tu consentirais, n'est-ce-pas, tu m'accorderais bien ce que tu as accordé à celle qui t'aime moins que moi ? Réponds moi vite oui, et mon existence s'illuminera de mille reflets dorés. Pense que je vis avec ton souvenir dans l'âme et que c'est le paradis que je te demande. En attendant, ma mignonne, je couvre de caresses bien douces les richesses dont je te demande ma part, et signe comme toi, toute tienne.

ta

MARGUERITE.

III.

Danielle Hollaz à Marguerite
de Marvejane.

e doute pas, ma Marguerite, que mon corps entier est tout à ta disposition, comme j'espère bien que l'est le tien à ma fantaisie. Que n'as-tu parlé plus tôt, méchante amie, tu aurais eu des primeurs, aujourd'hui dissipées, comme tu le sauras tantôt.

Tu m'aimais d'amour, et tu ne le disais pas ; tu redoutais ta Danielle, que ta lettre a rendue bien heureuse ! Oui nous nous appartenions d'âme, avant de nous appartenir de corps, et nous ne serons pas jalouses.

Mais, avant de te raconter la suite de mes aventures qui se compliquent, fixons la date de ton arrivée à Paris. Je n'ai pas besoin de t'exprimer ici avec quelle impatience je t'attendrai.

Ma tante se marie le 20 Septembre. Le 20 et le 21 de ce même mois sont consacrés à des fêtes officielles, le 22 il y a une partie de campagne organisée avec une dizaine de membres de la famille, à laquelle n'assisteront ni mon frère, ni toi, ni moi. Ce jour là, toutes les deux, nous irons vagabonder par les rues et les boulevards, car je sors seule, à ma fantaisie, depuis cette semaine.

Voyons, seras-tu assez ardente pour arriver le 18 au plus tard ? Tu partageras mon lit, grande dissimulée, à moins que je ne te répugne, auquel

cas on te préparerait une chambre. Est-ce décidé pour le 18 ? Si tes parents veulent t'accompagner, comme le leur demandera ma tante, ils auront au dessus de nous un bel appartement où ils seront tout-à-fait indépendants.

Fi, la vilaine, à quoi pense-tu, en me lisant ? Faut-il te dire ce qui me passe par l'esprit ?

— Oui ! Et bien, dès que nous serons seules, si tu as un pantalon, je le déchirerai avec les dents ; maintenant tiens-toi pour avertie.

Que de choses à te conter ! Je ne sais par où commencer.

Le jour même où je t'envoyai ma lettre, ma tante me fit prier de me rendre dans sa chambre vers les trois heures de l'après-midi.

Une assez grande obscurité y régnait, et j'eus quelque peine à me reconnaître.

Mes yeux, s'habituant à ces demi ténèbres, j'aperçus Laure toute nue, debout devant son armoire à glace, et s'arrangeant les cheveux.

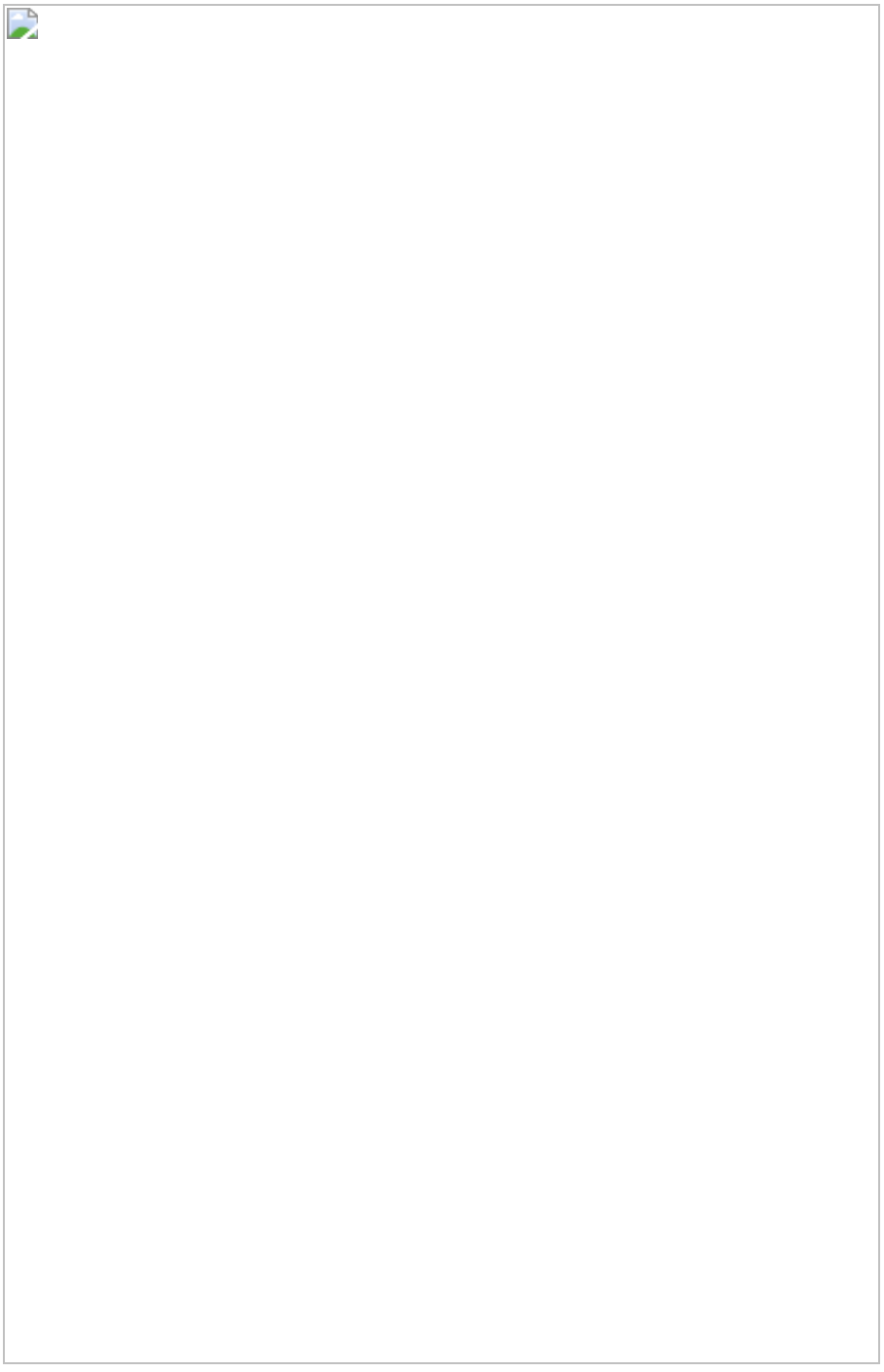
Je m'approchai à petits pas, m'agenouillai, et l'embrassai à la hanche.

— Danielle, dit-elle je vous ai appelée pour m'entendre avec vous avant de sortir. J'ai pensé vous être agréable en vous réservant le soin de ma toilette. Prenez vite quelques caresses, mais laissez-moi toute ma raison.

En prononçant ces mots, elle essaya de se tenir sur la réserve ; l'attitude du corps se prêtant à mes caresses, m'indiqua que je pouvais marcher.

Je la becquetai au nombril, au ventre, sur les fesses, tout comme si je ne l'avais pas entendue, admirant de tout mon cœur la beauté de corps d'une femme. Laure était si bien faite qu'elle supportait sans pâlir la comparaison avec une de ces belles statues de l'école grecque qu'on admire au Louvre, et la grâce de ses poses, sa science pour arrondir et embellir les contours au milieu de ses moindres mouvements, la rendaient pareille à une déesse.

— Assez, petite, dit-elle, hélas ! Accompagne moi par ici ?



— Où donc, ma tante ?

— Ma tante !

— Laure !

— Près de cette fenêtre, viens près du jour.

— Pourquoi cela ?

— Soulève tes jupes.

— Mais.

— Je veux savoir si tu as l'instinct d'une femme.

— Vous verrez ça là dessous !

— Veux-tu bien retenir tes jupes ; ne suis-je pas nue ? Ah, la coquine ! Excellente nature ! Qu'avez vous fait de votre pantalon, Mademoiselle ? Pourquoi ces cuisses à la merci du premier venu !

— Oh, du premier venu !

— Le loup flaire vite une porte ouverte, vous vous exposez à ce qu'une main profane.

— Je pensais que le premier venu.

— Ce serait moi, fillette. C'est parfait et tu annonces de belles dispositions. Je ne te reproche rien. Mais, en vérité, tu es des mieux faites, et il y a dans tous ces gentils plis une chaleur qui promet une généreuse nature. Ouvre à mon doigt ce tabernacle, écarte un peu plus tes cuisses, n'aie pas peur, je ne te veux point de mal. Tourne toi de l'autre côté. Montre tes fesses. Bravo, pas d'hésitation. Bien, bien fendues, de l'étoffe, du moelleux, le plaisir les saluera aussi. Voilà, mignonne, un à-compte sur les baisers que je te dois. Je suis satisfaite de tout ce que j'ai vu de ta docilité. Asseyons nous sur le canapé, et écoute moi bien. Je suis obligée de sortir et de dîner dehors. Je ne rentrerai pas tard. À onze heures, ce soir, tout sera éteint dans la maison, tu viendras me rejoindre. Je t'attendrai, telle que je suis là, et tu te mettras comme moi. Je t'engage donc à quitter ta chambre rien qu'avec ta chemise et un peignoir, m'as-tu comprise ?

— Oui.

— Désireras-tu autant que moi notre réunion ?

— Oui, répondis-je à voix basse et avec un soupir.

— Bon ; maintenant passe moi ma chemise, elle est sur le lit.

— Ah ! que vous avez du joli linge !

— Tu trouves ! Commence par les bas, mais sois sage.

— Je n'en aurai pas le courage.

— Friponne, tu m'obligeras à ne pas avoir recours à tes services.

Quand je lui eus mis ses bas, sur le point de boutonner ses bottines, les parfums qu'elle exhalait me troublant les sens, je lui demandai :

— Pourquoi êtes-vous si parfumée, Laure ?

— Pour te porter au cœur, Danielle.

— Tant pis alors.

Et je me lançai dans des caresses passionnées.

Assez, assez, mignonne, dit-elle, achève ma toilette.

Elle arrangea ses seins au dessus de sa chemise.

— Pourquoi ne les couvrez vous pas, m'informai-je ?

— Coquetterie de femme, petite. Plus tard tu en sauras plus long.

— Coquetterie de femme ! N'est-ce pas pour les montrer à votre futur mari.

— Curieuse !

— Peut-être les a-t-il déjà vus ?

— Crois-tu ? Donne-moi mes jupes.

— Pas de pantalon ?

— Fi l'indiscrète ! J'ai eu tort de t'appeler.

— Non non Laure. Ne vous fâchez pas. Où dînez-vous ce soir ?

— Chez les Duport.

— Pourquoi ne m'y menez-vous pas ?

— Un dîner d'affaires où tu t'ennuierais. Je préfère que tu te prépares à m'attendre.

Au moment de partir, elle me prit par la taille me baisa aux lèvres, et me dit :

— À ce soir onze heures, ma petite chatte aimée, je te promets une belle coupe d'ivresses amoureuses qui fera époque dans ta vie.

Elle me quitta, et je restai dans sa chambre pour rêver à sa promesse, à tout ce qu'elle contenait de sensations délicieuses.

Soudain, sur le tapis, j'aperçus un carré de papier, la forme d'une lettre, et poussée par une curiosité invincible, je m'en emparai.

N'aurais-tu pas agi comme, moi, ma Marguerite. Au point où j'en étais avec ma tante il me semblait que tout ce qui la touchait m'intéressait, et qu'il m'appartenait de connaître toutes ses actions.

Je tenais en effet une lettre, courte missive d'une femme élégante, que j'eus quelque peine à comprendre.

Madame Rastègue écrivait ceci à ma tante.

« Ma chère Laure, tu dîneras demain soir avec moi chez Pierre. Il devient dur à saisir. À nous deux nous le trouverons. Dès ta réception officielle le

22, tu seras notre caissière. Pardon de n'avoir pas encore répondu à ta demande, ce sera pour bientôt, toute à toi, Palmyre Rastègue. »

Quelle chose mon frère Pierre ne saisissait-il pas ? Que signifiait ce poste de caissière donné à ma tante ? Riche, ne s'occupant plus de commerce, allait-elle tenir la caisse chez le banquier Rastègue ? Puis, cette réception officielle le 22, le jour même de la partie de campagne qui devait suivre les fêtes du mariage de ma tante, me frappa ! Et pour finir, qu'avait-elle bien pu demander à Mme Rastègue ?

Toutes ces questions se posèrent dans mon esprit, après la lecture de la lettre. Un autre fait me surprit. Madame Rastègue tutoyait ma tante, alors que devant le monde, elles se disaient *vous*.

Elles étaient donc d'accord au sujet de la liaison de Pierre avec Mme Rastègue, puisque Laure dînait chez mon frère en compagnie de sa maîtresse, et toutes deux se trouvant d'accord elles complotaient quelque affaire qu'il ne saisissait pas.

Crois-tu, ma chérie qu'une petite fille se forme vite en goûtant les douces sensations d'amour ! L'amour ! Était-ce bien ce désir qui m'attirait vers Laure ? Et la femme dans ce cas, pouvait donc aimer la femme ?

Je n'avais pas encore reçu ta lettre, des doutes subsistaient en moi. Depuis que je t'ai lu, ma Marguerite, je sais qu'entre femmes on s'aime d'amour, car je t'aime de cette façon, et l'amour entre femmes a cet avantage qu'on peut se procurer le plaisir les unes aux autres, sans porter atteinte au sentiment qui nous attache à une préférée.

Je tenais toujours la lettre de Madame Rastègue entre les mains, et le temps fuyait.

Pourquoi Laure m'assura-t-elle qu'elle dînait chez les Duport, alors qu'elle dînait ailleurs ! Que de mystères ?

Comme je me perdais dans ces réflexions Miss Kattaud, la gouvernante des enfants, vint m'annoncer, une visite. Je cachai la lettre et me rendis au salon.

Madame Beausire et Mademoiselle Marie Rastègue, deux sœurs du banquier, charmantes personnes comme toutes leurs autres parentes, m'y attendaient. Elles venaient nous inviter à passer le dimanche suivant toute la journée chez les Beausire à leur campagne de Fontenay-les-Roses, qu'ils habitent l'année entière. L'original de cette invitation consistait dans une escapade de jeunes filles, projetées par les demoiselles, et on me priait d'en être. Mesdemoiselles Lucie Vautrin, Marie Rastègue, Georgette Caprina, et moi, aurions la faculté, après le déjeuner, d'aller courir où il nous plairait, avec la permission de rentrer quand il nous conviendrait, de nous amuser comme nous l'entendrions, d'agir en un mot, comme les miss américaines.

Tu penses si pareille proposition me combla de joie, et certaine de l'assentiment de ma tante, j'acceptai avec empressement.

Marie, de nous toutes, une ravissante blonde de vingt ans, aux cheveux bouclés, était la seule blonde de la partie, Lucie et Georgette étant des brunes comme moi.

Cette Georgette Caprina est une endiablée enfant de seize ans, belle sœur de Monsieur Sifferland, qui l'aime d'une affection des plus vives. Cette affection, les deux fois où nous nous sommes rencontrées chez les Duport, m'avait tellement étonnée que je le confiai, à ma tante, m'extasiant sur la beauté de Mme Sifferland, jeune femme de dix-neuf ans, laquelle ne s'effarouchait pas de la tendresse que son mari témoignait à sa sœur.

— Mon enfant, me répondit Laure, laissez aux méchants le droit de critiquer l'affection qui unit les membres d'une même famille. Soyez l'amie de Georgette, elle vous aimera bientôt comme vous aime déjà Lucie.

Ce fut tout.

Après le départ de Mme de Beausire et de sa sœur, on se mit à table. Le repas fut triste. Mon grand-oncle souffrait de la goutte, les enfants babillaient peu. Miss Kattaud conservait son impassibilité. De bonne heure je me retirai dans ma chambre, et examinai de nouveau la fameuse lettre.

Que décider à son sujet !

La rendre ? Ne contrarierais-je pas ma tante ? Je ne le voulais pour rien au monde.

La conserver ? Ne m'exposais-je pas à des reproches si on la découvrait en ma possession.

Je pris le parti de la brûler, après en avoir bien gravé les termes dans ma mémoire.

À dix heures j'entendis rentrer Laure. Le silence régnait dans la maison. Vêtue d'une simple chemise sous mon peignoir, à onze heures précises je me dirigeai vers l'appartement de ma tante.

J'étais émue, comme on doit l'être à un premier rendez-vous d'amour ; et de fait, n'en était-ce pas un ?

Au moment où je m'apprêtais à ouvrir, il me sembla qu'on parlait. Toute interdite j'écoutai.

Je ne me trompais pas ; quelqu'un causait avec Laure. Qui ? Un homme ! mon frère.

Je faillis pleurer de rage et me sauver. Puis, le calme me revint, je voulus savoir ce qu'ils disaient, je collai mon oreille contre la porte, et je suivis toute leur conversation.

Ma tante disait :

— Vous n'êtes pas raisonnable, mon cher Pierre, vous êtes trop exclusif avec Palmyre et c'est ainsi qu'on lasse les meilleures amours.
Mme Rastègue vous aime fort, mais elle est jeune, riche, coquette et courtisée. Elle a soif de mouvement, et vos exigences, pour des rendez-vous où elle risque de se compromettre, finiront par vous enlever son cœur. Croyez-moi, mon ami, croyez mon expérience, aimez Palmyre, tout à votre aise, mais donnez lui une rivale. À votre âge on ne s'arrête pas à une femme, on les court toutes, sauf à conserver une préférence, L'amour a d'autant plus de charme qu'il revêt plusieurs formes. Vous êtes poète, vous avez écrit quelques… contes plus que badins, vivez-les.

— Vous les connaissez donc ?

— J'aime à tout connaître autour de moi.

— Savez-vous Laure, que ces pages, écrites dans le secret, de la nuit, avaient une inspiratrice ; que j'eus donné tout mon amour à cette inspiratrice si Palmyre ne se fut brusquement emparé de mes sens.

— Vous aviez vraiment devant les yeux un modèle pour vos nudités. Pourquoi ne parliez vous pas à ces modèles car, si je me le rappelle bien, deux déesses reviennent sans cesse dans vos descriptions, l'une… bien, bien jeune.

— Je ne le pouvais pas.

— On peut toujours cela, mon ami. Souvenez-vous, pour l'avenir, qu'une femme ne se fâche jamais des désirs violents qu'elle excite, à moins d'être sotte ou hypocrite et qu'elle en ressent souvent le contrecoup.

— Deux femmes me tourmentaient, il m'était interdit de le leur avouer, et toutes les fois que le sang affluait à mes artères, je courais à d'autres qui riaient de mes gaucheries.

— Dites moi vite le nom de ces deux femmes, de ces deux merveilles.

— Ne vous irriterez-vous pas ? Vous étiez l'une d'elles.

— Moi, votre tante !

— Ma très jeune tante, et par alliance.

— Et l'autre ?

— Jamais, je ne prononcerai son nom.

— Parce que ?

— Ce serait criminel.

— Votre sœur Danielle, alors !

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous.

N'est-ce pas le cas, ma chère Marguerite, de croire en ce que tu dis, et de supposer que je jette un charme sur tous ceux qui m'approchent. Ainsi mon frère, mon propre frère le subissait, et, pensant à moi, avait osé écrire des scènes très polissonnes.

Il y eut un moment de silence ; la pendule sonna une demie, ma tante s'écria :

— Mon Dieu, mon cher Pierre, déjà onze heures et demie, malgré tout l'intérêt du sujet qui nous occupe, il faut songer à la retraite, au repos. Méditez mes paroles, et n'accaparez pas Palmyre.

— Vous me renvoyez, Laure !

— Mais, mon ami, l'heure est assez avancée pour ne pas prolonger davantage cette conversation.

— J'aurais assez de dispositions à suivre votre conseil, si mon inspiratrice consentait à devenir la rivale qu'elle m'invite à donner à Palmyre.

— En vérité, monsieur mon neveu, vous retournez les conseils avec assez d'adresse. Vous demandez l'impossible.

— Oh ! Impossible.

— Impossible… aujourd'hui, Pierre. Écoutez moi, et je parle ici dans un double but ; obtenez de votre second modèle ce que vous désiriez dans vos écrits, l'inspiratrice ne se refusera pas.

— Danielle ! Solliciter… Danielle !

— Il y a progrès ! Vous avez prononcé le nom. Sur ce, mon ami, souhaitez moi le bonsoir, et retirez-vous. Après demain, vous passerez la soirée ici, réfléchissez, et… agissez, si le cœur vous le dit.

— Et la conscience ?

— Quand on ne l'a pas en pensée, elle compte bien peu pour l'action.

Je me réfugiai dans un petit cabinet sombre, Pierre partit.

J'étais suffoquée. À quelle nouvelle aventure allais-je être livrée ! Devais-je dire à ma tante ce que je pensais de cela ! Mais je ne pensais rien, mon amie. Les événements marchaient, les sens s'éveillaient, exerçant sur tout mon être une pression irrésistible. Puisque je semais l'amour, pourquoi ne le récolterais-je pas ?

Laure avait accompagné mon frère sur le palier. Elle revint et me trouva dans sa chambre.

— Tu as été exacte, petite.

— Oui ! J'étais là.

— Tu as entendu ?

— Certes.

— Merveilleux. Cet aveu témoigne en faveur de ton bon sens féminin, et de la hardiesse de tes résolutions. Tu promets une nature d'élite.

— Est-ce à dessein que tu as retardé le moment de ma visite, dis-je, employant pour la première fois le tutoiement.

— Oui, ma belle mignonne. J'avais deviné ce qui se cachait dans l'esprit de Pierre, je voulais que tu le saches.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que je veux que tu éprouves des voluptés inconnues des autres, parce que je veux que, connaissant le secret de Pierre, tu aides à le former dans ce que j'espère de lui. Céder ou ne pas céder, il n'y a pas de mal fillette, pourvu que nous ayons l'approbation et l'affection de ceux que nous aimons. Que Pierre apprenne grâce à toi, le plaisir ignoré et défendu,

et il mordra à tous les plaisirs que nous sèmerons sous ses pas. Toi, tu étudieras en lui l'homme dans des conditions exceptionnelles qui te rendront forte pour l'avenir. Mais assez là dessus, et ne pensons plus qu'à nous.

Je hochai la tête.

— Es-tu tourmentée de ce que tu as entendu, et de ce que je t'ai dit, demanda-t-elle ?

— Et toi, tu lui appartiendras aussi ?

— Oui, si tu cèdes.

— Et ton mari ?

— Je ne m'en occupe pas.

Tandis que nous causions, elle s'était mise toute nue, et l'effet de ses chairs commença à m'exciter les sens. J'essayai de la saisir à la taille elle me tendit les lèvres et murmura :

— Attends, nous serons mieux au lit, quitte ta chemise.

J'eus un instant d'hésitation. Quoi ! Me montrer nue. Elle devina ; d'un mouvement rapide elle me la remonta sous le menton, où elle l'entortilla autour du cou, et riant de mon embarras, elle s'écria en me touchant le nombril et les poils du ventre :

— Te crois-tu différente de moi ? Non, n'est-ce pas ! Tiens, au diable ta chemise, il faut te forcer, soit, te voilà nue. Viens devant cette glace et regarde toi. Tu ne perds pas au déshabillé. Quels jolis petits nénés, et comme ils feront des heureux ! La première, je les baise, je les suce. Ils sont ma foi très fermes. Belle toison bien fournie, ma friponne, et des fesses des mieux faites ; peau blanche, des cuisses rondelettes, les mollets saillants, tu n'as rien à envier à la plus belle, et tu peux hardiment te montrer nue à l'amant le plus difficile. Mais qu'est-ce que j'aperçois là ? Le mont de Vénus qu'ont si peu de femmes. La nature t'a gâtée. Un homme n'aura pas

ta virginité, elle m'appartiendra, et tu vas voir que dans mes bras, par l'expérience que j'ai acquise, je serai pour toi le plus tendre et le plus ardent des amis.

Elle me tournait, me retournait, envoyait ses mains partout, parfois les lèvres ; m'amusait par mille gentillesses, mille singeries.

Tantôt à genou, tantôt à quatre pattes, tantôt debout, elle s'emparait de tout mon corps, guidant de temps en temps ma main entre ses cuisses, ou bien m'écartant les fesses elle enfonçait son petit doigt à l'ouverture pour m'habituer à tous les jeux, disait-elle.

De là, elle me poussait celui du milieu dans les cuisses et sur son indication je lui faisais la même chose. Nos ventres se touchaient alors et par une pression de son bras elle m'attirait à elle ; elle me frottait doucement, et je me sentais envahie par une extase incompréhensible.

Elle me conduisit enfin sur son lit, et ce que nous nous prodiguâmes de caresses est inénarrable. Nous étions insatiables. À peine manifestions-nous le désir de nous arrêter que nous recommencions. J'avais la même furie de ses chairs qu'elle l'avait des miennes, et initiée à des caresses ignorées, il m'arriva de chercher à plonger ma langue jusqu'au fond de son ventre, après avoir essayé de la lui planter au beau milieu des fesses. Quelques minutes elle me laissa seule pour aller à son cabinet de toilette. Je l'en vis revenir avec quelque chose de jaunâtre qui se détachait sur le ventre et les cuisses, un instrument bizarre qui ressemblait à la machine d'un homme.

S'égayant de ma surprise, et aussi de mon inquiétude, elle me plaça sur le dos, s'installa entre mes jambes, et je sentis qu'avec beaucoup de délicatesse et de précaution, elle me picotait de son instrument un peu au dessous du bouton.

Reprenant confiance, je la facilitai de mon mieux : ses lèvres ne cessaient de me sucer la bouche ou les seins, ses mains me pétrissaient les fesses ou couraient tout le long de la fente pour y introduire non plus le petit doigt, mais le doigt du milieu ; je nageais en pleins délices, l'instrument qu'elle dirigeait avec habileté pénétrait peu à peu en moi, une volupté délirante m'alanguissait de plus en plus les membres. Puis, ma Marguerite cela alla si

bien que l'instrument s'enfonça presque tout seul et Laure m'étreignant avec fièvre précipita ses baisers, heurta son ventre contre le mien en mille soubresauts affolants.

Que se passa-t-il ? Je n'en sais plus rien. La volupté avait emporté mon esprit. Serrée entre ses bras, je cherchai à fondre mon ventre dans le sien, et elle avançait ou reculait en moi son instrument. Elle était bien mon amant, comme elle l'avait promis, elle possédait bien ma virginité, comme elle l'avait annoncé. Dans une demi pâmoison, je la mordis à l'épaule, et elle, me saisissant à bras le corps, se colla une dernière fois bien contre moi, lèvres contre lèvres, seins contre seins, ventre contre ventre, les cuisses entremêlées.

Nous ne bougeâmes plus. Autour de nos têtes et de nos reins, nos chevelures déroulées s'étaient embrouillées, nous ne formions plus qu'un seul corps. Deux heures et demie sonnèrent. Nous nous endormîmes ainsi. Je me réveillai au grand jour.

J'étais seule dans le lit de ma tante, et les rideaux baissés m'empêchaient de distinguer quoi que ce soit.

Je les entr'ouvris, et Laure toute habillée, prête à sortir s'approcha :

— Comment es-tu, me demanda-t-elle ?

— Je ne sais pas. Un peu fatiguée.

— Dors encore.

— Non ! Quelle heure est-il ?

— Dix heures.

— Déjà. Pourquoi m'as tu quittée ?

— Ne le fallait-il pas pour la maison !

J'ai dit au grand oncle et à Miss Kattaud que tu avais été indisposée et que je t'avais menée dans ma chambre pour te soigner.

— Nous avons dormi comme ça sans chemise.

— Oui ; veux-tu la tienne ?

— Non pas encore ; je vais faire d'abord ma toilette.

— Bravo, ma petite Danielle, tu te débarrasses de toute timidité.

Je sautai à bas du lit et toute nue, me livrai à mille drôleries. Ma toilette terminée, Laure m'aida à m'habiller.

Avant de nous rendre à la salle à manger, elle me dit :

— J'ai perdu, hier dans ma chambre, une lettre ; par hasard, ne l'aurais-tu pas ramassée, Danielle ?

— Non, ma tante, je ne l'eusse pas gardée.

Mentais-je avec effronterie, ma Marguerite ! Si je n'avais pas eu brûlé la lettre, je me serais confessée à Laure, mis il était trop tard.

J'éprouvai toute la journée une grande lassitude et ne me sentis pas le courage d'aller chez Lucie Vautrin comme nous en étions convenues.

Nous arrivâmes sans autre incident à la fameuse soirée de Pierre.

À te dire vrai, j'avais une certaine curiosité de voir comment il s'y prendrait, me promettant, s'il s'avançait, de ne pas reculer.

Il fut exact. Nous dînâmes en famille et après le repas nous passâmes au salon. On causa. Il était très pale, regardait souvent Laure, et ne s'occupait pas de moi. Dans un coin, ils parlèrent à demi-voix une bonne demi-heure, tandis que, tout en brodant, je faisais la réplique à l'oncle.

Pierre paraissait triste et ennuyé. Il n'offrait en rien l'attitude d'un garçon résolu à attaquer une fille. Deviens-je savante, hein !

L'oncle s'étant retiré, Laure nous dit :

— Mes enfants, j'ai quelques lettres à écrire, je vous laisse ensemble. Vous devez avoir bien des choses à vous confier. Un frère est le meilleur ami d'une sœur, une sœur est la plus indulgente amie d'un frère.

Elle sortit. J'étais toute rouge et toute embarrassée ; Pierre vint s'asseoir à mon côté sur un fauteuil.

— Ma petite Danielle, murmura-t-il, je serai un bien mauvais compagnon, car je suis chagriné.

— Mon Dieu, m'écriai-je en arrêtant mon travail de broderie, tu as des peines et tu ne me les contes pas.

— Pourquoi troubler ta douce quiétude ! Il est ensuite de ces confidences qu'on tait à une jeune fille.

— Tu aimes, Pierre, et tu es malheureux dans ton amour. Dis-moi vite ce qui t'arrive, cela te soulagera le cœur.

— Oui, j'aime, Danielle, et je crains bien d'être en des mains plus fortes que les miennes. On me torture.

— Tu m'effrayes : quoi, Mme Rastègue serait une méchante femme.

— Qui t'a dit le nom, petite, et comment sais-tu ?

— Eh ; mon petit Pierre ! une fille à dix-sept ans est plus fine qu'un homme de vingt, et même de trente. J'avais deviné ton secret.

Allons, parle sans hésiter.

— Tu l'exiges, soit : cela me consolera de savoir que ton cœur compatit au mien.

— Oh, sois en sûre, mon cher Pierre !

Je mis dans cette exclamation une telle chaleur, que les yeux de mon frère se fixèrent sur moi et que je rougis de suite.

Il eut le tact de ne pas s'en apercevoir et commença son histoire.

Je te la confie, ma mignonne parce que, comme moi, tu y pressentiras des mystères, des finesses qui trahissent un but qu'on poursuit pour mon frère et pour moi.

— Tu te rappelles, dit Pierre, la soirée où Mme Rastègue dîna pour la première, fois dans cette maison ! À voir cette jeune, belle et élégante femme, je n'aurais jamais osé espérer le bonheur qui m'attendait quelques heures plus tard ; et cependant, Danielle, excuse moi de te parler ainsi, cette même nuit elle fut ma maîtresse. Comment, si vite, eus-je un tel succès, je n'en sais rien. Mon bonheur dépassa tous mes rêves. De huit jours, je ne la revis plus. Elle m'avait dit d'attendre, j'attendais. Elle m'avisa enfin qu'elle me consacrait toute une semaine, hors Paris, et de la rejoindre à la gare St Lazare Notre tante était prévenue d'un autre côté. Je faillis mourir de joie, et tu n'as pas oublié les extravagances auxquelles je m'abandonnai. À la gare, je trouvai Palmyre avec sa belle-sœur Mme Beausire. Elle me présenta en ces termes :

— Voici mon cavalier, Monsieur Pierre Hollaz.

— Charmant garçon, répondit la belle sœur.

On eut dit que notre voyage était chose naturelle.

Nous nous serrâmes la main, échangeâmes des banalités et je pris des billets pour le Havre. Comme nous nous dirigions vers la salle d'attente, voilà que nous nous rencontrons avec des amis de ces dames, un Monsieur et trois dames. Le Monsieur et l'une d'elles partaient pour la même destination que nous. On convint de faire route ensemble, ce qui serait plus gai. Nos compagnons s'appelaient Monsieur et Madame Thresse, le Monsieur âgé de quarante ans à peu près, sa femme, de vingt-cinq, une splendide beauté brune, contrastant avec la beauté blonde de Palmyre. Les deux autres dames étaient les demoiselles Pellen que tu connais depuis, les sœurs de Mme Thresse, de la prétendue Mme Thresse, car ainsi que je l'appris en chemin, c'était en réalité Mme Nassau, s'offrant une escapade avec Monsieur Thresse. Te dépeindre les excentricités du voyage est superflu. Je ne cessais d'embrasser Palmyre qui me rendait mes caresses. Nos

compagnons apportaient plus de discrétion dans l'expansion de leur tendresse, un amour plus contenu sans doute. Au Havre nous descendîmes au même hôtel et retînmes deux chambres mitoyennes. Les trois premiers jours, on ne fraya pas trop, on ne se vit qu'aux heures des repas ; puis, ceux-ci s'allongèrent, on se mit à jacasser davantage. J'étais heureux comme un bon diable, de tous les compliments adressés à Palmyre par Monsieur Thresse. Il semblait qu'une partie m'en revenait, et je ne me montrais pas jaloux, parce que j'avais vingt ans, qu'il en avait quarante, et que sa maîtresse était superlativement belle. Elle, cependant, manifestait souvent des impatiences, et me traitait de petit nigaud. Je ne saisissais pas pourquoi. Depuis notre retour, depuis cette semaine surtout, bien des clartés ont lui dans mon esprit. Un jour, le sixième, Palmyre me pria le matin de me lever vers les sept heures et d'aller consulter à la compagnie Transatlantique la liste des passagers, afin de savoir si une dame du nom de Maurepin ne s'y trouvait pas. Je fus absent près de trois heures. Quand je revins dans notre chambre, je trouvai Palmyre encore au lit et j'aperçus quelqu'un en chemise qui se retirait par la porte de communication donnant sur l'appartement de Monsieur Thresse. Mon saisissement prêta à rire à Palmyre, qui me dit :

— Vous avez effrayé Nathalie, qui était venu emprunter mes brosses, ne sachant pas ce que sont devenues les siennes. Vous n'avez qu'à vous en assurer ; je suis certaine que notre ami Monsieur Thresse, à l'occasion n'éprouverait pas le mouvement de jalousie qui vous a traversé l'esprit.

— Je vous crois, répondis-je, et je n'ai à m'assurer de rien. Je ne suis pas jaloux.

Je m'approchai du lit. Palmyre était nue et très brûlante. Elle m'embrassa et me repoussa pour se lever. Madame Thresse cria en ce moment :

— Venez donc nous souhaiter le bonjour, Monsieur Pierre je me suis recouchée.

Comprenant que c'était une invitation, je franchis le seuil de l'appartement des Thresse Nos deux amis se trouvaient au lit, la femme sur le bord, en élégante matinée ; l'amant, presque dans la ruelle, et tout nu, me tournant le dos.

N’est-ce pas qu’il est aimable, observa Nathalie en me tendant la main.

— Je craindrais d’offenser la pudeur de notre jeune ami, dit-il.

— Et tu offenses la mienne, répliqua-t-elle en lui envoyant une claque.

— Avez-vous trouvé les brosses, demandai-je ?

— Oui, merci.

— Pourquoi ne les avez-vous pas emportées, je les ai aperçues sur la toilette.

— Je m’en suis déjà servie, répondit-elle en me toisant avec un petit air impertinent.

Franchement, pouvais-je soupçonner Nathalie de favoriser un rendez-vous d’amour entre son amant et Palmyre. Non, n’est-ce pas, Danielle, et cela a été cependant.

— Tu dois t’abuser, Pierre.

— Elle me l’a avoué cette après-midi.

— Ah !

— Oui, ma petite sœur. En vertu de je ne sais trop quelle convention, conclue entre tous les trois, Monsieur Thresse qui désirait Palmyre s’arrangea si bien que Nathalie, elle-même sollicita pour son compte ma maîtresse, et que celle-ci, fort éprise de changement, ainsi qu’elle me l’a conté tantôt avec cynisme, y consentit. Dès que j’avais été parti, Palmyre avait ouvert la porte de communication et reçu dans notre lit Monsieur Thresse tout nu. Pardon de t’apprendre tout cela, mais tu m’y as engagé.

— Pauvre Pierre, que tu as du souffrir !

— Pas au Havre ; depuis notre retour, oui. À partir de ce jour des brosses, Palmyre fut moins coquette avec Monsieur Thresse ; les boutades de Nathalie cessèrent. Nos rapports devinrent des meilleurs. Nous rentrâmes à

Paris, et les laissâmes là-bas. En route, Palmyre, de plus en plus amoureuse, me conseilla de louer un appartement en ville afin qu'elle pût souvent me visiter. J'y consentis. Je m'installai non loin de chez elle. Les premiers jours s'écoulèrent dans un enchantement perpétuel. Toutes les après-midi elle me consacrait deux heures, tous les quatre jours elle restait une nuit entière. Puis, ses visites s'écourtèrent, se distancèrent. En vain je cherchai à la rencontrer, elle m'évitait. Les moments qu'elle m'accorda s'assombrirent par de fausses querelles. Pour un rien, elle s'emportait, se moquait de moi, de ma manière de penser, de vivre. Elle affecta un scepticisme outré sous le rapport de l'amour, prétendant qu'un homme qui n'aime qu'une seule femme ne sait pas aimer, et est un égoïste. Elle en arriva à me dire :

— Pierre, tu es un sot. Tu perdras mon amour, parce que tu es trop calme, trop sage. Prends une autre maîtresse. Alors seulement je connaîtrai la force de ton amour.

Tout en m'accablant de duretés, quand parfois je la regardais à la dérobée, je lisais dans ses yeux une réelle tendresse, qu'une cause quelconque dénaturait, et je l'aimais encore davantage. Un jour, il n'y en a pas huit, elle me dit :

— Pierre, tu es trop fidèle, tu nous rendras malheureux. Veux-tu coucher avec ma sœur Léonie, ou avec ma belle-sœur Adrienne ? Parle : ce soir, celle que tu auras choisie sera dans tes bras.

— Oh, répondis-je, je ne veux que toi, et n'aurai que toi.

Elle frappa du pied avec dépit, et reprit :

— Adieu, nous ne nous verrons plus.

Je me roulai à ses pieds, baisai le bas de sa robe, la suppliai de m'écraser la tête de son talon ; elle eut pitié, me couvrit de caresses ; je la possédai pour la dernière fois. L'autre soir, elle vint dîner avec notre tante. Elle amena la conversation sur ce fameux chapitre, Laure lui donna raison. Palmyre veut une rivale avec l'ardeur que d'autres apportent à en redouter une. J'accompagnai ici notre tante ; j'étais décidé à en finir, puisqu'elle-même le conseillait. Je rêvais l'impossible il ne se produisit pas. Aujourd'hui

Palmyre est venue, elle ne m'a même pas permis de l'embrasser, et avant que j'aie eu le temps de l'interroger sur l'emploi de son temps, froidement, elle m'a avoué que depuis qu'elle me connaissait, elle mettait en pratique les conseils, qu'elle me donnait, et avait plusieurs amants.

— La semaine où tu m'as connue, a-t-elle dit, je me suis livrée à un vieux Monsieur pour obliger une de mes amies. Au Havre, Henry Thresse sortait de mon lit, quand tu es revenu de la compagnie Transatlantique. Ici, ils sont plusieurs qui m'ont possédée.

— Palmyre, Palmyre, m'écriai-je, éclatant en sanglots.

— Tu es trop lyrique. Adieu, et définitivement. Quand tu auras changé de manière d'être, nous réfléchirons. Dans l'amour j'aime le plaisir, je hais la sentimentalité absurde.

Elle me quitta sur ces mots, et me voici. Tu connais toute ma douleur, petite sœur.

— Non pauvre Pierre, lui dis-je, lorsqu'il eut achevé de me conter tout cela, je n'aurais jamais soupçonné tant de froide cruauté chez Mme Rastègue. Mais aussi pourquoi ne pas lui obéir ? À ta place, je me serais décidée. Du moment qu'elle t'offrait sa sœur Léonie, ou sa belle-sœur Adrienne, pourquoi ne pas l'avoir prise au mot ? Ce sont de bien jolies femmes, et qui ont tout ce qu'il faut pour flatter un amoureux.

— Aller avec elles comme çà, Danielle, par suite de la fantaisie de Palmyre, n'était-ce pas m'exposer à être ridicule, grotesque ? Elles sont si élégantes, si coquettes, si raffinées, que j'aurais eu peur du moindre de mes mouvements.

Tu te serais imaginé avoir affaire à Mme Rastègue.

— Je suis bien malheureux va !

— Quoi, dit ma tante apparaissant, vous bavardez encore. J'attendais votre bonsoir, et la nuit pouvait se passer sans que je vous visse arriver.

— Quelle heure est-il donc ?

— Onze heures.

— C'est en effet l'instant de se retirer.

— Pierre, intervint ma tante, on a arrangé ta chambre, tu es libre de coucher ici, si tu le veux.

— Je vous remercie, ma tante, je profiterai de votre offre.

Nous nous embrassâmes et chacun alla dans sa chambre.

Celle de Pierre n'est séparée de la mienne que par la salle de bains et nos deux portes donnaient sur le même couloir.

Sur le seuil de la sienne, mon frère me dit :

— Bonsoir, petite sœur.

— Bonsoir Pierre, console-toi, et pense à d'autres : Mme Rastègue a peut-être raison.

Seule chez moi, tout en me déshabillant, je ne cessai de méditer sur l'aventure de Pierre, quelque chose me disait que Laure et Palmyre étaient d'accord, et que toutes deux nourrissaient des intentions secrètes à notre sujet ; mais quelles intentions ?

Ma toilette terminée, j'arrangeai mes cheveux et par suite d'une vieille habitude, étant en chemise, j'ouvris la porte de la salle de bains afin d'y laisser ma robe, que la femme de chambre prenait là chaque matin.

À peine l'eus-je ouverte, que celle de vis-à-vis s'ouvrit, et Pierre apparut en pantalon.

Nos regards se croisèrent, et se comprirent. Très pâle, sans dire un mot, il entra dans ma chambre sur mes talons, après avoir refermé nos deux portes, et nous nous assîmes côte à côte sur mon lit.

Il me prit par la taille, se pencha à mon oreille, et tout bas me murmura ;

— Elle veut me donner ses sœurs, moi je veux la mienne.

Que diras-tu de cela, Marguerite ? Ses mains déjà, sous la chemise, fouillaient les poils et caressaient mon bouton, mes lèvres se posèrent sur les siennes, et dans un soupir, je répondis :

— Prends-la.

Son pantalon glissa sans que je m'en aperçusse, il me pencha en arrière m'écartant les cuisses, son ventre s'approcha du mien, je fermai les yeux.

On ne nous dérangea pas. Je n'éprouvai aucune hésitation, aucune honte et lui non plus. Il se coucha à mon côté, me dorlota comme une enfant, et j'agis de même à son égard.

Je me débattis peu sous l'étreinte de l'homme. Étais-je bien encore vierge ? Plus de deux heures, nous restâmes ensemble, et quand il me quitta, je lui dis :

— Petit Pierre, quelque maîtresse que tu aies, si elle te tourmente, accours me trouver et nous nous consolerons ensemble.

— Oui, ma petite Danielle, et nous nous aimerons tous les deux par les sens et en idéal.

Voilà, ma chère Marguerite, la suite de mes aventures. J'aurais sans doute encore bien des choses à te conter, mais je les réserve pour ma prochaine lettre. Ton amie n'est plus vierge, et elle ne se repent pas d'avoir franchi ce pas qui transforme une fille en femme. Écris-moi vite, ne me cache pas le fond de ta pensée ; dans la mienne, dans mon cœur, il y a toi par dessus tout. Mille caresses bien ardentes sur le corps qui m'appartient.

Ta

DANIELLE.

IV.

Marguerite de Marvéjane
à Danielle Hollaz.

Ma Danielle adorée, avec quelle rapidité se nouent autour de toi les histoires d'amour. Qui ne te désirerait ! Combien ils sont heureux ceux et celles qui goûtent à tes lèvres !

Je ne suis pas jalouse, je ne puis pas l'être, je sens que ton cœur bat avec le mien.

Je vis par tes lettres, et j'éprouve ce que tu éprouves. Tout ce que tu racontes me bouleverse, m'affole. Mes sens excités ne savent où se repaître, ils me suggèrent mille sottises, à travers lesquelles apparaît comme un phare de salut lumineux la date du 18.

Oui, oui, ce jour-là, je serai dans tes bras. Mes parents ont consenti à ce que je parte seule : ils ne peuvent m'accompagner et ont écrit à ta tante pour la remercier.

Mais ce 18 est loin, bien loin encore, et je me meurs.

Aussi, ai-je à mon tour à me confesser.

Les aventures ne venant pas à moi, je suis allée à elles, et c'est toi qui m'a servie.

Tu me pardonneras, n'est-ce-pas, si j'ai mal agi.

L'histoire de ton frère m'a donné une idée.

Connaissant l'hôtel où il était descendu, j'ai voulu savoir si Monsieur et Madame Thresse s'y trouvaient encore.

Ils n'ont pas quitté Le Havre et se sont installés dans un petit appartement meublé. On m'a indiqué leur adresse, dès que j'eus expliqué que j'avais une communication à leur faire de la part d'une de mes amies.

Je me présentai, ils dînaient. Ma bonne me laissa. Je leur dis que ton frère désirait avoir de leurs nouvelles. Tu t'arrangeras pour qu'il ne me démente pas.

Ils furent charmants, et me questionnèrent beaucoup sur toi, sur ta tante.

Puis, ils m'accompagnèrent ; ils plurent tellement à mes parents qu'on les garda à dîner ce qu'ils acceptèrent à la condition que le lendemain on me permettrait d'aller déjeuner avec eux.

Pourquoi ai-je fait cela, ma Danielle ?

Parce que j'étais folle de surexcitation, et que je ne voyais que là le moyen d'être comprise.

Je ne raconte pas aussi bien que toi, excuse moi donc si je brusque les choses.

Mon attente ne fut pas déçue.

Pendant tout le déjeuner, le regard de Monsieur Thresse ne m'abandonna pas une seule minute.

Oh, c'est un homme solidement trempé.

Je parlai comme une pie, et je n'ai pas besoin d'écrire ici tout le bien que je dis de toi.

Quelle jolie femme que la prétendue Madame Thresse !

Ils m'ont assuré qu'ils assisteraient au mariage de ta tante. Je crois que Paris commence à leur manquer.

Ils eurent quelques questions assez étranges au sujet des amitiés que j'avais conservées à Paris. J'affirmai que tu étais la seule avec laquelle j'eusse des relations suivies.

Dans quelques mots prononcés sur ta tante, sur toi, ils me parurent connaître ce qui s'est passé entre vous, et tu devines ma surprise. Ta tante a une fréquente correspondance avec eux.

Les Rastègue, les Beausire, les Duport sont de leurs amis intimes.

— À Paris, me dirent-ils, vous serez des nôtres, et nous vous marierons.

Ce mot de mariage me fit rougir.

Monsieur Thresse s'en aperçut, sourit, et ajouta.

— Gentille et gracieuse comme vous l'êtes, un bon mari sera facile à vous trouver.

Le repas fut très gai ; et se prolongea très tard.

Je ne sais à quoi attribuer ma situation d'esprit, il me semblait que je vivais ta vie, et qu'avec Monsieur et Madame Thresse, je me rapprochais de toi.

À la suite de ce repas ils obtinrent de mes parents que je serais de toutes leurs promenades.

Ils sont très sympathiques.

Tu n'ignores pas du reste que mon père et ma mère me gâtent à l'excès.

Hier, dans l'après midi, quand je suis arrivée chez eux, Madame Thresse, sortie pour diverses emplettes, n'était pas encore rentrée.

Ma bonne m'avait quittée au bas de l'escalier.

Le cœur me battit fort. Nous nous trouvâmes seuls, Monsieur Thresse et moi.

À peine m'étais-je assise sur un fauteuil, que, debout devant moi, il me dit :

— Mon enfant, le visage de ceux que j'aime est pareil à un livre que je sais lire. Tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils désirent, je le vois. Quoique nous nous connaissions depuis peu, je vous aime beaucoup, et vous allez en avoir la preuve.

Très interdite de ce début, je ne répondis rien.

— Vous me croyez le mari de Nathalie, continua-t-il, il n'en est rien ; et de plus, je suis prêtre.

— Prêtre, m'écriai-je !

— Chut, parlez bas, il n'y a que vous qui le sachiez ici. Vous êtes venue de la part de Monsieur Hollaz ; ce jeune homme, le frère de votre amie, quitta Paris avec Mme Rastègue en même temps que nous, Monsieur Rastègue, le mari de Palmyre, connaissait le voyage de sa femme avec Pierre, comme Monsieur Nassau le mari de Nathalie n'ignore pas que je suis avec sa femme. Il n'existe aucune haine entre ces Messieurs et nous, et nous vivons dans un accord que rien ne trouble. C'est vous dire que nous sommes une réunion d'amis, exempts de préjugés, et prêts à nous soutenir de toutes les manières. La solidarité est absolue entre nous. Si j'en juge par les ombres qui traversent ce joli front, par la lueur mourante de ces yeux qui se baissent, vous subissez, peut-être malgré vous, l'influence des relations qui s'établissent entre votre amie Danielle et quelques-uns des nôtres, et vous nous cherchez, alors que nous ne demandons qu'à vous accueillir. Ai-je saisi ce qui se passe dans votre esprit, mon enfant ?

J'étais très rouge.

Il s'empara de ma main, me souleva de mon fauteuil, m'attira tout contre lui, et les yeux dans les yeux, me dit :

— Êtes-vous vierge ?

Pourquoi mes dents claquèrent-elles, dis, dis ? Il n'y eut pas un mot de plus entre nous, il m'enleva dans ses bras comme une plume, et me porta sur le lit.

Je me fis l'effet d'une bête énamourée. Dieu, que je souffris ! Étaient-ce là les sensations si bien décrites par toi ! Sans nous déshabiller, il se mit sur moi. La chose dont tu as parlé s'agitait furieusement dans mes cuisses, et au milieu de mes cris étouffés, le sang jaillissant sous ses coups, il l'introduisit en moi, je me débattais dans des souffrances atroces, mêlées d'affolement sensuel.

— Vierge, vierge ! murmurait-il par saccades, sans plus se soucier de mes tortures.

Oui, ma Danielle, me voici pareille à toi, je ne suis plus vierge.

Mais, je n'ai pas eu tous ces délicieux entraînements qui entourèrent ta transformation.

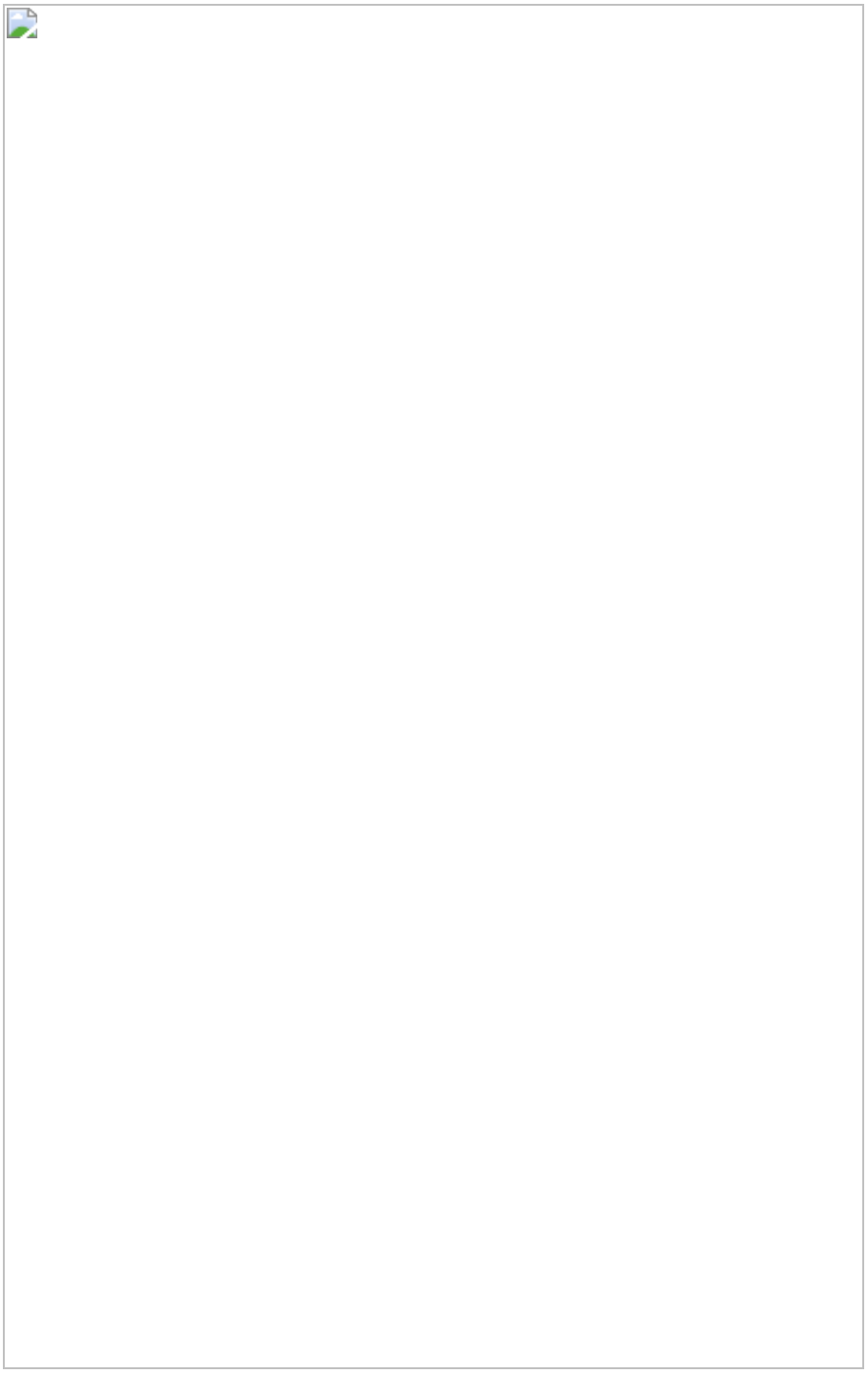
Ma chemise souillée, mes jupons fripés, ma robe perdue, voilà ce qui faillit me rendre folle, lorsque je revins à moi. Lui réfléchissait.

— Nous avons été imprudents, dit-il. Il faut songer à réparer les sottises auxquelles m'a entraîné ma brutalité. Me pardonnerez-vous ?

Je n'eus que la force de pleurer.

— Voyons, mon enfant, reprit-il, ne vous désolez pas. Nathalie est femme de ressource, elle nous tirera d'embarras. Quand vous serez à Paris, vous ne penserez plus, qu'en riant à cette aventure. En attendant, passez dans le cabinet de toilette, vous y trouverez tout ce qui est nécessaire pour enlever les traces qui vous importuneraient.

Il vit combien j'étais embarrassée, et malgré ma défense, il m'assista d'une façon très entendue dans mes petits soins de corps.



À ce moment un bruit de pas nous apprit que Mme Nassau (je lui restitue son nom) arrivait.

— Ah ! m'écriai-je, je suis bien perdue.

— Ne craignez rien, je vais à elle.

Il me laissa seule.

J'avais terminé ma toilette, j'examinai mes jupes.

À la rigueur la robe et les jupons pouvaient passer ; mais la chemise et le pantalon, tout en loques, risquaient de me trahir.

Mme Nassau entra, s'approcha tout près de moi, me prit le menton, puis m'embrassa par deux fois sur chaque joue, en disant :

— Pauvre petite, tu méritais un plus doux début ! Allons, ma chère enfant, ne vous effrayez pas, il y a plusieurs moyens de tout arranger. Bon, ce n'est qu'une affaire de chemise et de pantalon. Je puis d'abord vous les remplacer avec mon linge. Je suis plus grande que vous, il est vrai, et sans doute nous n'avons ni les mêmes marques ni les mêmes dessous, mais tout peut se modifier. Pantalon de femme et pantalon de jeune fille se ressemblent, voyons le vôtre, quittez-le, ne vous intimidez pas, nous deviendrons un jour, de bonnes amies.

— Oh, je vous aime déjà, vous êtes si bonne !

— C'est merveilleux nous avons presque les mêmes pantalons. Je vous avouerai que j'en mets le moins souvent possible. Comment est votre chemise ?

— Jamais je n'oserai vous la montrer.

— Taisez-vous donc, ma chérie, ne suis-je pas femme et n'ai-je pas passé par là ! Allons il s'agit de réparer le mal, laissez-vous faire. Fi, le brutal il était donc fou ! Il vous a abîmée, ma pauvre enfant. Vous aurez besoin de ménagements et de bains. Je vous donnerai la recette. Dégrafez-vous, mignonne, que j'examine le haut de la chemise. Elle est plus difficile à remplacer que le pantalon. Mais, j'y pense ne perdons pas inutilement du

temps. Rien de plus simple que d'en envoyer acheter une pareille par la domestique.

— Oh, Madame ! Tout le monde le saura.

— Quoi ! Ne puis-je avoir la fantaisie de chemises pareilles à la vôtre ! Il n'y a qu'à en acheter une demi douzaine. Elle est du reste de très bon goût. Enlevez-la, j'enverrai Henry, voilà tout.

— Dans l'état où elle est ?

— Petite innocente, nous la couperons en deux, et c'est avec le haut, qu'il ira.

Je sautai au cou de Mme Nassau, et m'empressai alors de lui obéir.

Sur le point d'enlever la chemise, j'eus cependant une certaine hésitation à l'idée de me voir toute nue.

Nathalie comprit ma pensée, et prenant les ciseaux, me dit :

— Quittez-la vite, ou je la coupe sur vous.

Je me résignai, et tandis que je revêtais une de ses matinées, elle l'emporta pour la remettre à Henry.

J'étais sauvée.

Ma Danielle chérie, ton amie a-t-elle été coupable, en voulant goûter ces plaisirs que tu dépeignais ! Non, dis, et tu l'aimeras quand même, comme elle t'a aimée, comme elle t'aime quand même.

Jusqu'au retour de Monsieur Thresse, Mme Nassau eut le tact de me distraire en me racontant l'histoire de son voyage. Elle n'ignorait pas qu'il m'avait appris ce qu'il était.

— Je l'ai remarqué chez moi, me confia-t-elle, et attirée à lui par une passion délirante, c'est moi qui imaginai de quitter Paris pour quelque temps. Je tenais à l'avoir bien en ma possession. J'étais d'autant plus

égoïste en agissant ainsi, que je pouvais le voir, autant qu'il me convenait, sans courir au loin ! Mignonne, si vous voulez être heureuse, retenez bien ceci : un homme ne saurait être longtemps fidèle à la même femme, donc ne bâtissez jamais sur la constance masculine. Un homme trop fidèle l'est pour deux motifs : ou l'occasion lui manque, ou il manque d'initiative. Dès le troisième jour de notre séjour au Havre, je surprenais entre mon amie Palmyre et Henry un échange de regards à la dérobée qui me troubla fort. J'adressai quelques remontrances à Palmyre qui me répondit que je rêvais. Notez encore ceci, petite : si vous ne voulez pas souffrir, ne soyez jamais jalouse d'une autre femme. Avec une femme qui recherche l'homme que vous aimez, il vaut mieux aller droit et faire la part du feu, en favorisant les amours de cette femme que de s'exposer à perdre son bien par une rivalité qui tourne toujours au désavantage de celle qui a tous les droits. Je parlai à Henry, il se défendit mollement. Je mis une bonne journée à me décider, puis je les poussai l'un à l'autre. Grâce à ma complaisance j'ai gardé Henry. À cette heure ma fantaisie se calme, le mariage de Madame Hollaz nous rappelle à propos à Paris. En amour, ma chère enfant, il n'y a d'éternel que le souvenir. La possession use le désir ; pour qu'il renaisse, il faut le pimenter. Nous l'avons compris ainsi mon mari, mes sœurs, nos amis, et vous le comprendrez à votre tour.

Je profitai de ces paroles pour l'interroger sur sa famille, elle sourit et me répondit :

— Mon mari est le meilleur des hommes ; et nous nous aimons beaucoup. Mes deux sœurs, Madeleine et Clara, vivent avec nous et seront les amies de votre amie. Je suis sûre qu'elles deviendront les vôtres.

Henry ne tarda pas à rentrer. Il avait réussi. Mon accident fut réparé.

Mais aujourd'hui ma Danielle, quelle fatigue et encore quelle souffrance ! Je suis toute écorchée. Mes parents ont remarqué l'altération de mes traits et se sont inquiétés. Je leur ai conté que j'avais fait une chute sans importance. Je ne suis pas sortie de la journée pour vite t'ouvrir mon cœur, et maintenant c'est à toi de me gronder, de me condamner, si j'ai démérité de ton affection, de ton amour, de tout ce que tu m'as promis. Quels baisers faut-il t'envoyer pour terminer cette confession ? Les plus tendres et les plus doux, ta toute tienne.

MARGUERITE.

V.

Danielle Hollaz
à Marguerite de Marvéjane.

échante amie, quel souci ne donnes-tu pas à mon cœur ? Te condamner, mon adorée, tu sais bien que jamais je n'en aurai le courage. Je t'aime encore plus à mesure que se compliquent mes aventures et que commencent les tiennes. Te gronder, çà oui et bien fort.

Et quoi, ma Marguerite, tu te jettes de parti pris dans un gouffre, tu cours au devant d'un danger terrible, celui de tomber enceinte, et cela sans que le cœur t'ait entraînée, sous la seule raison, dis-tu, que mes lettres te surexcitent les sens !

Veux-tu donc que je cesse de t'écrire de peur d'encourir une si grave responsabilité ! Ne le mériterais-tu pas ? Marguerite, Marguerite, ne serais-je pas le diable pour toi ! Non n'est-ce-pas ? Je te gronde fort de n'avoir pas résisté à ce vertige, de ne pas avoir eu la patience d'attendre quelques jours, et surtout, de n'avoir pas considéré la différence de nos situations.

Qu'il m'arrive mal, les parents que j'aime, et dont je dépends, ne n'accableront pas de reproches, et pour cause. Ils se mettront en quatre pour atténuer la crise. De plus, les aventures, dont je suis partie passive plus que partie active, me créent un tel mouvement, une telle agitation, qu'il me serait bien difficile d'être prise.

Toi, au contraire, fille d'un commandant en retraite au Havre, toi vivant aux côtés d'un père et d'une mère sans cesse à l'affût de ce qui t'intéresse, comment dissimulerais-tu une grossesse, comment te soignerais-tu, comment la mènerais-tu à terme sans mourir mille fois de terreur, et de désespoir !

Le mal est fait, il s'agit de tout prévoir, Je t'ai grondé, cherchons le remède.

Je n'en vois qu'un : le mariage, et de cela, nous causerons ensemble. D'ores et déjà prépare-toi à subir une avalanche de prétendus pendant ton séjour à Paris. Vas-tu protester ? Non, ma Marguerite, le mari que nous trouverons sera digne de toi, de nous. Quant à Monsieur l'abbé Thresse, dès que je le connaîtrai, je lui arracherai les yeux. On ne se conduit pas de la sorte avec un trésor de la valeur de ma Marguerite.

Il me faut reprendre mon récit après la visite nocturne que je reçus de Pierre. J'ai hâté la fin de ma lettre qui prenait les proportions d'un véritable volume.

Chose étrange ! À mesure que l'on vit davantage au milieu de sensations inattendues, l'esprit cherche à retenir les impressions pour les transmettre à la mémoire, laquelle les communiquera plus tard à ceux qu'on aime.

Pour la première fois de ma vie, le matin de ce jour, je restai tard au lit. En proie à une molle langueur, je rêvais au sacrifice accompli la nuit même, dans des conditions si exceptionnelles, je rêvais à l'amour de ma tante, au tien, et me complaisant dans ces enivrantes images, je remarquais la place immense que les choses d'amour prenaient dans mon existence.

Que de chemin parcouru en si peu de temps !

Quelques semaines auparavant la moindre futilité m'intéressait ; m'amusait le caquetage des enfants, les airs contraints de Miss Kattaud, les récits du grand oncle, les nouvelles du magasin dans lequel ma tante a des fonds, la vue des passants, tout cela me distrayait ; maintenant, une seule clarté illumine mon esprit, le souvenir des scènes vécues, l'espérance de nouvelles fantaisies.

Oui, ma mignonne, à toi, le meilleur de moi-même, je l'avouerai sans détour, j'ai l'espoir que les aventures qui m'ont assaillie ne sont que le prélude d'une vie sans pareille dans laquelle l'amour tiendra la place d'honneur, et qu'un mystère de voluptés sans nom me sera bientôt révélé.

Je le pressens dans la conduite de ma tante à mon égard, dans les confidences de mon frère sur Palmyre Rastègue, dans ce qui m'est encore arrivé depuis ma dernière lettre, dans ce que tu me racontes au sujet de Monsieur Thresse et de sa compagne.

Si je devine juste, tu auras ta part des joies que me sont réservées, et les fêtes qui m'attendent te salueront aussi.

L'amour, tu le sais à cette heure, est un maître violent qui demande des esclaves partout où il se présente. Il donne la souffrance à ceux qui prétendent le limiter à l'étroite union de deux êtres, il donne la volupté à ceux qui le reconnaissent comme le Dieu souverain de tout les actes matériels. Tout pâlit, lorsqu'il n'est pas là pour colorer les longs moments de solitude. Tout s'éclaire lorsqu'il règne dans le cœur et les sens.

C'est à quoi je pensais dans mon lit, et je ne me serais peut-être pas levée, si ma tante ne s'était pas montrée.

— Encore couchée, Danielle, s'écria-t-elle.

Je lui tendis les bras.

— Mérites-tu que je t'embrasse, demanda-t-elle ?

— Oui, je veux te parler dans l'oreille.

Elle s'assit sur le bord du lit, et tout bas alors je lui dit :

— J'ai eu Pierre, cette nuit.

— Je le sais.

— Ah !

J’étais derrière ta porte quand tu l’as reçu. Je me suis retirée sur le champ. Tu as bien fait, et lui aussi. Cette nuit compte plus pour ton avenir que tu ne te l’imagines ! Marcher au devant du péril c’est vaincre la difficulté. Comme début tu es allée le plus loin qu’on puisse aller. D’ici peu tu seras une vaillante fille, digne du bon mari que nous te trouverons.

— Un mari ?

— Pour le monde, il en faut un. Un mari n’est pour une femme intelligente que le manteau qui la couvre, la défend contre les imbéciles.

— Tu me marieras ?

— Pas longtemps après moi, oui.

— As-tu quelqu’un en vue ?

— Oui et non.

— Dis moi vite qui ?

— Non, mignonne, lève-toi, c’est une heure raisonnable.

— Et Pierre ?

— Est retourné chez lui.

— Quoi déjà !

— Voilà un déjà, petite friponne, qui en dit long. Je te garde pour moi la nuit prochaine, à moins que tu ne sois fatiguée. On verra après. Pierre doit se rencontrer avec Palmyre.

— Elle ne l’aime pas, il a bien tort de la revoir.

— Oui, nigaude, elle l’aime, et c’est parce qu’elle l’aime fort qu’elle agit ainsi. Un amour trop personnel menace la tranquillité de ceux qui le ressentent, il faut des contre-poids.

— Voilà pourquoi elle lui offrait ses sœurs.

— Voilà pourquoi il t'a eue.

— En cette circonstance, je remplis donc l'office d'un paratonnerre amoureux. Merci bien.

À l'occasion, d'autres le seront pour toi, ne t'en fâche pas.

Au déjeuner, devant toute la famille, Laure me dit :

— Danielle, à partir d'aujourd'hui je te donne la permission d'aller et venir toute seule comme tu l'entendras. Tu es une fille sérieuse en qui j'ai confiance. Il est bon que tu apprennes la vie par toi-même, en sachant circuler par les rues et sur les boulevards. Ne te laisse manquer d'égards par personne, et rappelle-toi que tu as une assez jolie dot pour ne pas te compromettre.

— Quoi, sortir seule, à ma guise, tu autorises cela, ma petite tante ?

— Sans doute.

— Oh quel bonheur ! Je vais essayer de cette liberté qu'on prétend une aussi douce chose !

— Mademoiselle a des illusions, interrompit Miss Kattaud. En Angleterre, où les jeunes Miss sont plus libres qu'en France, elle s'inquiètent peu de cette faculté de circulation.

— Je sortirai dès tantôt.

Ma tante m'embrassa, et le déjeuner terminé je courus m'apprêter.

Sortir seule ! J'en étais folle de joie. Je ne me préoccupai même pas d'un but de promenade.

Aller devant moi, regarder les magasins, me moquer de tout le monde, je ne pensai qu'à cela.

Je me fis bien belle, bien malicieuse. Dans la glace, je m'adressai mille grimaces, mille sourires, et je partis.

Je n'éprouvai aucun embarras ! D'ailleurs, n'étais-je pas déjà une femme, et de plus, ne possédais-je pas une certaine science de ma personne !

Je me dirigeai tout droit vers les grands boulevards.

Quelle agitation, quelle cohue ! Il me semblait qu'il n'y avait jamais eu autant de monde.

Je marchais très fière et très digne ; les regards qui croisaient les miens ne m'occasionnaient aucun trouble.

Sur le boulevard des Italiens, je commençai à perdre contenance. À chaque pas, quelque observation à mon adresse, frappait mon oreille. Hommes et femmes chuchotaient en me dévisageant.

Devant le bureau d'omnibus, entre la rue Drouot et la rue Le Pelletier, l'émotion me gagna, et je résolus de monter dans la première voiture qui arriverait.

J'entrai dans le bureau pour demander un numéro ; un Monsieur m'arrêta au passage.

Levant la tête, je reconnus… mon Monsieur du tramway (tu te souviens : l'aventure de la main).

C'en était fait de moi. Toute ma hardiesse s'envola. Il me dit :

— Je vous retrouve enfin, vous ai-je assez cherchée !

— Monsieur !

— Acceptez mon bras, et causons.

À quoi bon se défendre ! En somme, il me délivrait des importuns.

Toute rouge, j'obéis, et il m'emmena du côté de l'opéra.

— Nous serons les meilleurs amis, mon enfant, me dit-il. Notre connaissance s'est ébauchée d'une façon un peu singulière ; vous m'excuserez en faveur de l'ardent attachement que je vous ai voué. J'ai confiance en vous, et je vais vous le prouver en me nommant. Je suis le général Ribier.

— Général ! vous, un général !

— Oui, je saisis votre pensée. Vous ne comprenez pas la passion, la passion féroce de la femme. Ah ! quand elle empoigne le cœur et les sens, on ne raisonne plus, on risque, sans réflexion, honneur et existence.

Qui êtes-vous, ma petite amie ?

J'allais me nommer, je changeai d'idée, et je répondis.

— Mademoiselle X. pour vous.

— Vous me gardez rancune ?

— Un peu.

— Moi qui espérais que vous m'aimeriez passionnément.

— Oh, oh !

— Mon âge vous effraierait-il ?

— Autre chose, Monsieur le général.

— Je suis très riche, ma fortune vous appartient. Elle vous aidera à oublier les torts que j'ai eus à votre égard.

— Qu'entendez-vous dire, Monsieur ?

— Rien, rien. Nous avons à causer, et dans cette intention, je vous conduis en lieu sûr.

— Mais…

— Préférez-vous que je vous abandonne à la nuée de sauterelles qui nous emboîtent le pas ? Vous n'êtes pas assez experte pour décourager les coureurs d'aventures qui sont à nos trousses. Croyez moi. Je vaux encore mieux que tout ça.

Que te dirai-je, mignonne ! La crainte des chuchotements de tantôt, puis la curiosité, enfin une petite dose de vanité de me promener au bras d'un général, tout cela me décida, et je suivis mon cavalier.

— Où me conduisez-vous, demandai-je ?

— Chez moi.

— Chez vous !

— Une bonbonnière où je vous offrirai à goûter.

— Ce n'est cependant pas là ma place, Monsieur.

— Une reine est toujours chez elle, lorsqu'elle visite un de ses sujets.

Je souris. Il reprit :

— Vous finirez par m'aimer, vous verrez. Quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans.

— Vous êtes une belle et jolie fille.

— Monsieur…

— Bien, bien, vous n'êtes pas encore accoutumée aux compliments ça viendra.

Il habitait un second étage, au boulevard Haussmann.

— Jean, dit-il à une ordonnance qui se trouvait dans le vestibule, sers des gâteaux au petit salon. Venez, mon enfant, que je vous montre mon modeste logis. Débarrassez, Mademoiselle, de son chapeau et de son mantelet, Jean.

— Permettez, Monsieur.

— Allons, ma charmante amie, mettez vous à l'aise, quittez vos gants, nous serons amis, de bons amis.

Il était très bien logé, le général !

Le salon où nous attendait le goûter était un véritable boudoir de petite maîtresse : tapis épais, grandes tentures adoucissant le jour, meubles luxueux, sophas dodus, bas fauteuils et pouffs, et tout un monde de riens qui dénotaient le caractère du propriétaire, séduisaient de suite la vue. La pièce carrée, assez vaste, avait vis-à-vis de ses fenêtres un porte ouverte par laquelle on apercevait, au milieu d'un second salon obscur, une statue de femme nue en marbre.

Comme je désignais du doigt au général cet appartement, il laissa retomber les tentures sur la porte et me dit :

— Là est le mystère. Quand nous serons mieux ensemble, je vous le révélerai. Asseyez-vous, et traitez moi en esclave soumis.

Installée sur le fauteuil le plus étroit, j'acceptai ses gâteaux et un verre de Frontignan.

Il me suivait des yeux et mangeait peu.

Il restait un doigt de vin au fond de mon verre ; il s'en empara, le but, et me dit :

— Votre pensée m'est moins sévère.

— Vous vous trompez, m'écriai-je avec vivacité.

Il se passait cependant en moi le phénomène voulu, et que je saisissais de mieux en mieux. Mes sens s'alanguissaient, mon cœur battait, j'aspirais un fluide qui, lentement et à coup sûr, s'inoculait en moi, et dont je m'apprêtais à devenir le jouet volontaire.

— Regardez moi en face, dit-il.

— Voilà.

Mes yeux se voilèrent ; à genou devant moi, il promena les mains sous mes jupes.

Mon pantalon l'exaspéra.

— Pourquoi gardez-vous ça ?

— Pourquoi le quitterais-je ?

Il se releva et s'assit sur un des bras du fauteuil.

— Quand on est jolie et gentille comme vous, on se met toute nue, et on remplace la statue de ce salon.

— Vous ne me le demandez pas je pense.

— Prenez garde. J'aime la femme avec furie et vous encore plus que toutes les autres. Vos jupes ont le privilège de me rendre fou de m'asservir à ceci : jugez de l'état du pauvre diable.

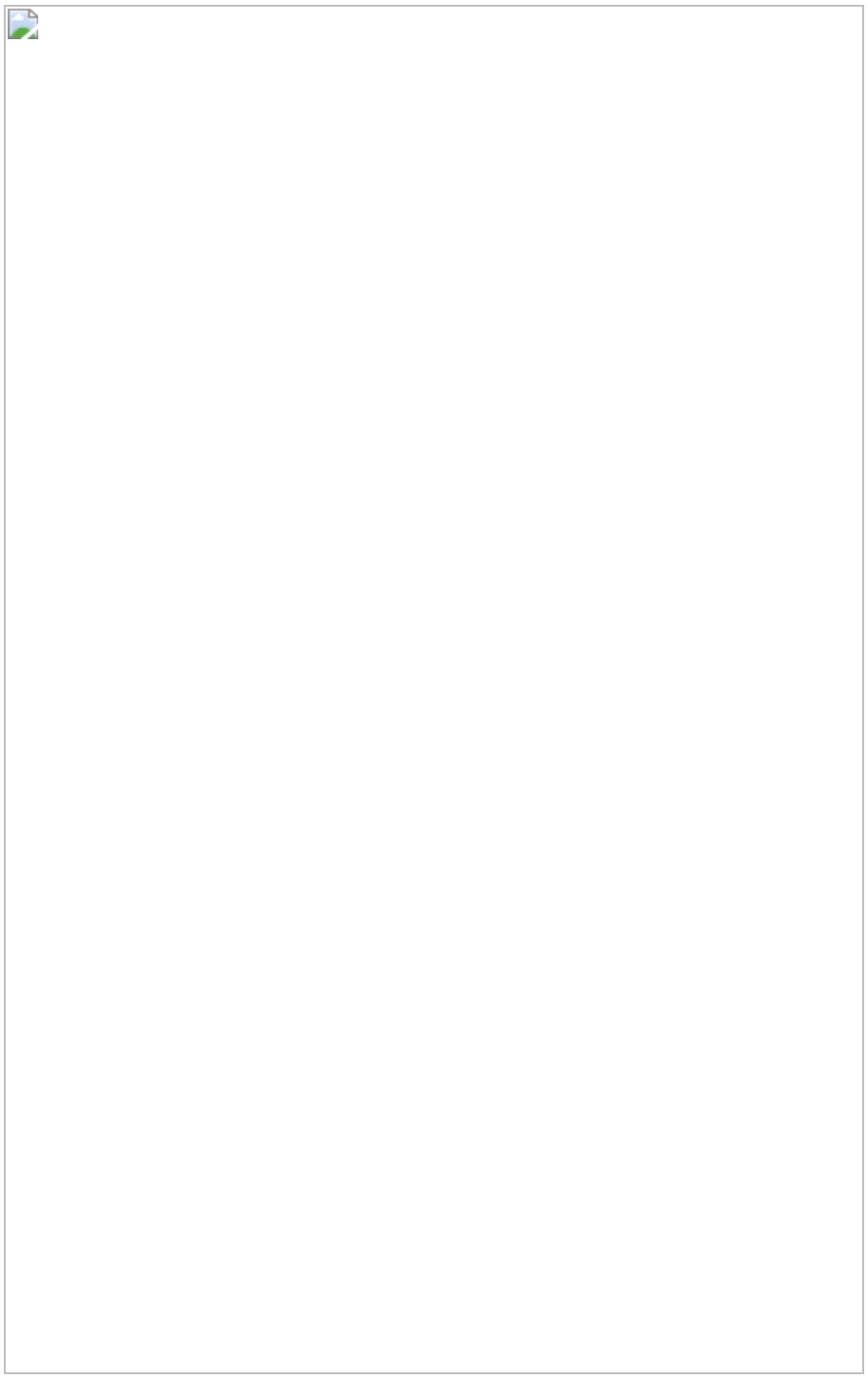
Je portai les mains aux yeux pour ne pas voir, il avait sorti ce que sur le tramway il livra à mon attouchement.

Il se pencha, me saisit le bras pour conduire mes doigts où il désirait, je résistai, il se calma soudain.

— Je ne suis vraiment pas raisonnable, dit-il mangeons et buvons.

Avec délicatesse il m'offrit un autre verre de Frontignan, mais dans un verre propre. Cela fit plus pour lui que toute son excitation, et même la mienne. Je bus la moitié du verre, me levai comme pour chercher un gâteau un peu éloigné, et le laissai sur les genoux soulever mes jupes afin qu'il détachât mon pantalon, lequel roula bientôt sur mes talons.

— Enfin, enfin, s'écria-t-il !



Il me dévora les fesses de brûlantes caresses, dégrafa ma robe, mes jupons, me déshabilla.

— Suis-je assez sotte, murmurai-je !

— Non, non, tu es digne de régner ici en souveraine.

Il ne s'arrêta que lorsque je fus toute nue.

À genoux, il m'enleva bottines et bas, me plaça toute droite, et me baisa sur tout le corps, s'exclamant :

— Est-elle bien, est-elle divinement belle ! Je riais et m'amusais de ses baisers, de ses gestes, de ses mouvements.

Profitant de l'extase qu'il apportait à m'admirer, je lui montrai du doigt la fameuse porte.

— Fille d'Ève, dit-il.

Il ouvrit et m'offrit la main pour entrer. La pièce était éclairée par deux paires d'appliques à huit branches, et présentait un aspect bizarre. De forme ovale, elle avait ses murs complètement garnis de glaces qui répercutaient la lumière en milliers de feux. La statue, droite sur un socle de velours noir, paraissait se contempler sous toutes ses faces. Seule, la porte par laquelle nous avions pénétré, tranchait sur le poli des murs. Le plafond s'arrondissait en dôme, et le tapis était si épais que le pied s'y enfonçait ; de ci de là de petits pouffs, à niveau du sol un divan, à côté un tigre superbe empaillé la queue relevée, la gueule ouverte, les dents énormes, effrayant d'allure menaçante.

Le général referma la porte, prit à bras le corps la statue et l'enleva de son socle.

— La place t'appartient, ma petite reine, occupe-la me dit-il.

Sans hésiter j'obéis.

— Laisse-moi emporter cette indigne rivale, continua-t-il, et je te reviens.

Il poussa une porte percée dans les glaces et disparut.

J’étais seule au milieu de ce salon féerique, seule, entièrement nue, sur un socle de statue. De tous côtés les lumières projetaient ma nudité. Rien de mon corps n’échappait à mes regards, et, je te le confesse me considérant dans tous mes détails, je me plaisais à reconnaître que je valais la peine qu’on fit attention à moi.

Le général ne revenait pas.

Je sautai à bas du socle pour tout examiner en détail.

Le tigre me fascinait de ses yeux.

Je m’approchai et le caressai de la main.

Un léger frisson me parcourut de la tête aux pieds. Il me sembla que la tête avait remué.

Secouant cette sensation, j’aperçus sous ses jambes, sur le tapis, comme un bouton de sonnette électrique.

Je me penchai pour regarder de plus près et sollicitée par le tapis, je me laissai aller et m’étendis mollement.

À peine étais-je ainsi que les lumières pâlirent, s’éteignirent presque, et je ne distinguai plus, que les yeux du tigre, brillant dans les glaces comme deux charbons en ignition.

Surprise, mais non inquiète, je m’essayai à percer cette demi-obscurité, lorsque je sentis près de moi un autre corps nu qui s’approchait en rampant. Bientôt ce corps fut à mes côtés, et on me palpa. Mes mains allèrent d’elles-mêmes aux cuisses de mon voisin, un baiser me brûla le coin d’une joue, c’était le général. Ses bras m’enlacèrent il me becqueta à petits coups de langue, et je l’imitai. Nos soupirs devinrent les mêmes, j’étais enivrée de volupté ; il me tournait, et me retournait, ne cessait de se repaître de moi, je me prêtais à tout. Puis, il m’étreignit convulsivement tandis qu’il se trouvait derrière moi ; d’une de ses mains il agita très fort son gentil instrument d’amour, cherchant à en diriger la pointe vers le milieu de mes fesses qu’il

écartait avec son autre main, et tout à coup je me sentis mouillée de sa liqueur d'homme, jaillissant à grosses gouttes sous la pression de ses doigts.

Ce fut tout. Je mordillai un mouchoir de batiste qu'il m'avait remis, je ne sais pourquoi. J'attendais autre chose, il ne bougeait plus.

Devina-t-il ma pensée ? Il me reprit le mouchoir et m'épongea les fesses.

— Enfant, murmura-t-il, vous n'aurez ainsi aucun danger d'être enceinte.

Je ne répondis rien ; j'étais à demi mourante.

Il acheva de me frotter, puis me prenant par la taille, il me dit :

— Venez par ici, il y a tout ce qu'il faut.

Sans mot dire, je le suivis ; il me conduisit dans un coquet cabinet de toilette où je trouvai les mille brimborions qui nous sont nécessaires.

C'était bien fini ! Il me servit de femme de chambre après, comme il m'en avait servi avant, et quand nous fûmes habillés, il me dit :

— Voulez-vous, ma chère enfant, m'apprendre qui vous êtes ? Je vous accompagnerai jusqu'où vous voudrez, à moins que vous ne préfériez me consacrer le reste de votre journée.

— Je suis Mademoiselle Danielle Hollaz, général. Accompagnez moi quelques pas, car je n'oserai jamais sortir d'ici ; vous me laisserez ensuite aller, mes parents doivent ignorer ma faiblesse.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Je ne sors pas comme je veux, les occasions sont rares.

— Voilà deux fois que je vous rencontre. Dites-moi le jour où vous êtes libre.

— Je n'en sais rien.

— Voyons, petite méchante, vous n’avez pas été satisfaite ! Il y a une question que je n’ose aborder.

— Laquelle ?

— Quelle est votre position de fortune ?

— Je suis riche.

— Vraiment ! Vous n’avez nul besoin qu’on vous aide !

— Je n’ai besoin de personne.

— Dites moi le jour où je vous reverrai.

— À l’avance, cela m’est impossible.

— Convenons d’un moyen de le savoir.

— Que voulez-vous que je cherche.

— Vous savez mon nom et mon adresse écrivez moi la veille, et donnez moi rendez-vous au bureau d’omnibus où je vous ai rencontrée.

— J’y réfléchirai.

— Promettez-le moi.

— Non.

— Dans ce cas, je vous garde prisonnière.

— Général !

— Indiquez moi votre adresse que je puisse vous retrouver.

— À quoi cela vous servira-t-il ?

— À ne pas désespérer de l’amour que vous m’inspirez.

— Vous moquez-vous de moi ? Je ne suis pas assez naïve pour croire à de l'amour chez vous.

— Pourquoi cela, mon enfant !

— Parce que… parce que vous aimez les femmes, et non une femme, une fillette de mon âge.

— Je vous prouverai le contraire à votre prochaine visite. Faut-il que je vous retienne.

— Non, je vous écrirai. Tant pis si ma lettre ne vous flatte pas.

— Vous me donnerez rendez-vous ?

Danielle Hollaz viendra vous revoir, accompagnez moi, général.

Il fut très discret et me quitta rue Chaussée d'Antin. Madame Castex, la future belle sœur de ma tante, habitant tout près, je craignis d'être vue, et le priai de me laisser.

Puis, j'avais hâte d'être seule pour penser à mon aise.

Je m'aperçus de l'heure avancée, six heures, je ne m'attardai pas en route et me dépêchai de rentrer.

Devais-je conter mon aventure à Laure ?

Non. Je préférai me taire, et n'avoir que toi pour confidente de cette histoire.

Ma tante et mon frère développaient mon naturel féminin, il me plut de l'éprouver à leur égard, et de leur cacher quelque chose.

Ainsi donc en secret j'avais un amant !

Cette pensée m'amusait. Un général était mon amant, et personne ne le savait, ne s'en doutait.

Une certaine fierté me dominait l'esprit.

Que devenait ce sentiment de pudeur qui, un mois auparavant, m'eut portée à rougir à la simple idée de montrer à un homme le bas de ma jambe !

Il n'existait plus. Comme je secouais toute fausse honte !

J'évoquai toutes mes aventures, et j'en conclus que, si bien lancée dans cette douce vie d'amour, il me fallait profiter de toutes les occasions qui se présenteraient.

Ma tante me reçut gentiment.

— Eh bien, Danielle, me dit-elle, tu t'en es donnée pour ton premier jour de liberté ! Qu'as-tu fait ? Ou es-tu allée ? As tu enlevé de nombreux cœurs ?

— Oh ma tante, je suis allée au Jardin des Plantes.

— Vois les ours ?

— Oui ma tante, et les tigres !

— La délicieuse enfant ! Et les ours comment t'ont-ils trouvée ?

— Ils ne me l'ont pas dit.

— C'est fâcheux, mignonne.

Ainsi qu'elle me l'avait annoncé, elle disposa de ma nuit. Quelques unes de ses phrases éveillèrent mon attention et me laissèrent soupçonner qu'elle connaissait mon escapade. Rien n'a encore confirmé cette supposition.

Le lendemain on me remit la lettre suivante de Pierre :

« Petite sœur je suis bien content et bien heureux. Palmyre m'est revenue plus aimante que jamais, et c'est à toi que je le dois. Je lui ai tout avoué, et elle m'a sauté au cou. Quelle femme étrange ! Tu as été mon bon ange, je t'en aime dix fois davantage. Je ne viendrai pas te voir de quelques jours, mais si tu as une heure de liberté, accours vite me trouver, nous causerons.

Ta tante le permettra. Je suis seul tout les jours de trois à cinq heures, ton frère Pierre. »

Je lus et relus cette lettre. Pierre ne m'oubliait pas, j'en fus plus que satisfaite. Il ne serait pas comme le général, lui !

À trois heures je sonnais à sa porte. Il m'ouvrit lui-même.

— Je t'attendais, petite sœur, dit-il, c'est bien, très bien.

Il m'introduisit dans son cabinet de travail, très élégant ma foi. Je m'approchai du bureau et aperçus une feuille de papier à lettre, sur laquelle l'écriture était encore humide.

— Puis-je lire, Pierre ?

— Ici, il n'y a pas de secret pour toi.

Je lus et devins toute rouge. Il y avait.

« Quand Danielle viendra, nous effeuillerons ensemble toute la gamme des voluptés. »

— Méchant Pierre, dis-je !

Il ne répondit rien, s'empara de mes mains et me regarda fixement.

— Que veux-tu murmurai-je ?

— Ôte d'abord ton chapeau.

— Débarrasse m'en.

Tu consens à tout ?

— Qu'est-ce que cela, tout ?

— Toi, tout apprendre de moi, ce que je sais, ce que je désire ; moi, tout apprendre de toi, ce que tu sais, ce que tu désires. L'un avec l'autre, nous

nous permettrons tout, nous sommes de même sang.

— Soit, Pierre, commence ; demande, j'obéirai.

— Ouvre ton corsage, sors tes seins, prends les dans ta main, agenouille-toi, et baise ce qui me fait homme.

À mesure qu'il parlait, ma Marguerite aimée, j'exécutais ce qu'il indiquait ; m'étant agenouillée entre ses jambes, de sa culotte ouverte il sortit l'objet si tendre et si terrible, l'approcha de mon visage ; et mes lèvres le baisèrent. Je m'enhardis, je le tins dans mes doigts, le regardai avec amour, le baisai de nouveau, le tâtai de mes dents, et le laissai s'avancer dans ma bouche. Il entra et sortit, je le vis se gonfler, faire le beau, Pierre me dit :

— Assez, Danielle, à toi, que désires-tu ?

Mes doigts ne voulaient plus le quitter, je m'accoudai sur une jambe de Pierre et lui demandai :

— Comment ça s'appelle-t-il ?

Il a de multiples noms, mais le plus convenable de tous est celui de Priape.

— Ah ! et les autres ?

— N'en parlons pas, ils sont orduriers.

— Et ce que je te fais là, comment cela se désigne-t-il ?

— Oui, répondit-il tout bas, tu me suces.

— Ah ! c'est gentil, tiens, tiens.

— Demande moi quelque chose. Danielle ?

Je m'assis sur le tapis, et, m'amusant avec mes seins, je lui dis :

— Je veux que tu te mettes nu.

— Vraiment !

— Oui.

— À mon tour, j'obéis.

Il ne fut pas long, à se déshabiller.

Je l'obligeai à se tourner et à se retourner, étudiant sur lui l'homme, sa structure, ses courbes.

Te l'avouerai-je ! Je rendis justice à l'autre sexe en reconnaissant qu'en somme l'animal n'était pas trop vilain.

— M'as-tu assez contemplé, demanda-t-il ?

— Oui, que veux-tu maintenant de moi ?

— À moi de t'admirer. Déshabille-toi.

Décidément j'en prenais l'habitude. Je me hâtai de me mettre comme Pierre, et tous les deux, debout en face l'un de l'autre, la main dans la main, nous regardant dans nos moindres détails, nous nous amusâmes à nous rapprocher, nous éloigner, nous heurter les chairs du ventre et des fesses.

Je l'interrogeai encore sur les diverses appellations du corps. Il me répondit avec complaisance. Je sus que baiser ou lécher les cuisses d'une femme cela se disait : faire mimi ou minette : baiser ou lécher les fesses, faire feuille de rose ; agiter le machin d'un homme, masturber ; le recevoir dans son con par devant, être baisée ; le recevoir dans les fesses, être sodomisée ou un autre vilain mot, être enculée ; être prise par derrière, mais le machin entrant dans les cuisses, faire l'amour en levrette, etc. etc. Je ne veux pas te fatiguer de ma science, ma pauvre Marguerite.

Toute nue, j'étais plus petite que Pierre, et cependant quand son ventre touchait le mien, son Priape arrivait juste à mes cuisses.

Que de folies nous fîmes ! En somme, elles sont des répétitions, mais ces répétitions paraissent des nouveautés, en ce sens qu'elles excitent de plus en

plus.

Étendus côte à côte sur le tapis, comme nous nous reposions en bavardant, Pierre me dit :

— Sais-tu bien, petite sœur, que notre intimité, pour être interdite, n'en est que plus charmante, et qu'elle nous poussera à nous aimer davantage dans le monde.

Oui, Pierre, car nous n'aurons pas de secrets, et nous nous soutiendrons en tout et partout, Dis-moi, t'amuses-tu autant avec Mme Rastègue ?

— Ce n'est pas la même chose. Avec elle je suis emporté, je ne suis pas maître de moi, je me tue, je sens que je suis un jouet, et je n'ose pas. Avec toi, il me semble que je navigue sur une mer enchanteresse, avec le calme des flots, l'azur du ciel ; il me semble que tes désirs sont les miens, que ton corps me complète, que nos caresses sont l'essence de la volupté, qu'en toi je me caresse comme en moi tu te caresses et je ne crains rien, ne rougis de rien.

— Tu la reverras ce soir ?

— Non, mais demain, et dans des conditions particulières, juges-en. En te confiant cette visite, je te prouverai que je n'ai rien de caché pour toi.

— C'est donc du nouveau ?

— Écoute plus tôt. Tu te souviens de mes tristesses, de mes tourments devant sa volonté de me donner pour maîtresse sa sœur, ou sa belle sœur, hier elle est venue, je ne l'attendais pas. J'étais à peine de retour ; elle s'assit sur mes genoux et me dit :

— Monsieur Pierre, m'aimez-vous moins ?

— Oui, répondis-je.

Je pensais à notre duo d'amour de la nuit précédente.

Elle devint câline, et répliqua :

— Dis, avec qui m'as-tu remplacée ?

— Avec personne.

— Tu mens, Pierre. Je te connais trop bien pour ne pas deviner que tu as suivi mon conseil. D'ailleurs tu as découché cette nuit.

— J'ai couché chez ma tante.

— Ah ! C'est avec ta tante !

— Palmyre, y penses-tu ?

— Elle est très bien, très jolie, ta tante, tu aurais pu avoir plus mauvais goût. Ce n'est pas avec elle ? Tu es bien rouge, Pierre, serait-ce !…

— Palmyre, tais-toi, je t'en conjure.

— Avec…

Se penchant à mon oreille, elle murmura ton nom. Je t'assure que je me crûs possédé par un de ces charmants démons du Moyen-âge qu'on appelait des succubes. La repoussant avec dureté, je répondis :

— Vous êtes folle, laissez-moi.

— Ah, reprit-elle sans se fâcher, te voilà un homme, mon Pierre, et je t'adore. Tiens, je suis ton esclave, bats-moi, piétine-moi.

Elle se coucha à mes pieds voulant que je la frappe. Elle m'apparut ainsi si belle que tout mon amour afflua au cœur ; je me précipitai sur elle, la dévorai de caresses, en disant :

— Oui, oui, tu as deviné, c'est bien avec Danielle que je t'ai trompée, je suis un criminel.

— Tu es un homme intelligent.

Alors, petite sœur, après une exquise scène d'amour, elle me communiqua ses projets, et comment elle entendait mon bonheur.

— Pierre, dit-elle, nous sommes quelques femmes des plus remarquables qui, ayant secoué les préjugés, avons amené nos maris et nos frères à agir de même. Ce que tu as fait avec Danielle, je l'ai fait avec mon frère Charles. Nous étions dignes de nous rencontrer, de nous apprécier, et c'est ce qui me poussait à maudire ton amour trop exclusif. Non seulement nous aimons l'amour avec l'homme mais nous l'aimons aussi avec la femme. Ma sœur Léonie a été ma première amante et en ce moment elle est la maîtresse de ta tante Laure.

— De notre tante, m'écriai-je, interrompant Pierre ?

— Attends : Laure, continua Palmyre, ne se contente pas de ses relations avec Léonie, elle en entretient aussi avec ta sœur Danielle.

— Quoi ! elle l'a raconté ; dis-je en interrompant pour la seconde fois mon frère.

— C'est donc la vérité, observa-t-il en me baisant les yeux. Laisse-moi achever, tu parleras ensuite. Je me récriai sur cette allégation. Palmyre précisa ; elle m'affirma que tu avais couché avec Laure la nuit même où je l'avais reconduite. « De plus, continua-t-elle, ta tante Laure est une diablesse fort amoureuse de femmes ; elle a pour moi-même une passion enragée que je me plais à entretenir par mes atermoiements continuels, jusqu'au jour où j'aurai abouti pour toi et pour Danielle.

— Abouti à quoi ?

— Laure, la louve, comme nous la désignons avec mes sœurs, m'écrit ce matin que le fruit est mûr, qu'il n'y a plus qu'un dernier coup de collier à donner. Elle m'apprend que tu t'es exécuté, que tu as passé deux heures dans la chambre de Danielle, laquelle sera l'une de nos plus ravissantes diablotines. Elle m'a suppliée de me livrer à elle. Que dois-je répondre à ta tante, Pierre ?

— Comment répondre ?

— Ne m’as tu pas comprise ? Laure désire ma possession amoureuse.

— Ta possession amoureuse, et de quelle façon ?

J’avais l’air si benêt qu’elle éclata de rire et continua :

— Tu es un homme, et tu ne saisis pas. Tu demanderas des détails à Danielle. Une femme peut procurer le plaisir amoureux à une autre femme, tout aussi bien qu’un homme. Veux-tu que je goûte ce plaisir avec Laure et qu’après, je le lui fasse goûter.

— Tu ne m’aimeras plus.

— M’aimes-tu moins depuis que tu as possédé Danielle ?

— Tu as la preuve du contraire.

— Tu ne veux pas dire oui franchement.

— Qu’en résultera-t-il pour les projets que tu formes au sujet de Danielle et de moi et dont tu ne m’as pas encore touché un mot.

— Ta réponse affirmative me fixera.

— Je n’y comprends plus rien.

— Dis-tu, oui, consens-tu à mes amours avec Laure ?

— À quoi aboutirais-je ?

— Si tu dis oui, tu coucheras avec Laure quand tu le voudras, de même avec Adrienne, avec Léonie, avec Lina Caster, et Nathalie Nassau qui était avec nous au Havre.

— Lina, Nathalie !

— Un sérail de femmes charmantes, auxquelles tu peux ajouter Danielle, et peut-être d’autres. Dis-tu oui ?

— Mais vos maris ?

— Seront tes amis.

— Le fiancé de ma tante, Monsieur Delron ?

— Est notre amant à toutes, et connaît toutes nos histoires.

— C'est donc une communauté d'amour.

— Tu as dit le mot : communauté à ta disposition le jour où tu en accepteras les clauses et conditions.

— Et en attendant ?

— Dis-tu oui ?

— Soit, je le dis. Mais Danielle ?

— Danielle, ta maîtresse, celle de ta tante, a sa place marquée parmi nous. Nous lui donnerons un mari riche, appartenant à notre association, et son avenir sera des plus beaux.

— Est-ce un rêve, est-ce une réalité ?

Tu as dit oui ! Après demain soir tu auras la réalité. Laure et moi viendrons te trouver.

— Toutes les deux !

— Nous t'en apprendrons davantage.

— Deux femmes avec moi !

— Cela t'effraye-t-il ? Veux-tu un cavalier pour t'assister ?

— Oh !

— Brûlons nos vaisseaux : commande un dîner pour quatre, et nous ferons partie carrée. Laure amènera son fiancé et sous ses yeux se livrera à toi, si tu le désires.

— Et toi ?

— Il usera de représailles.

— Devant moi, jamais.

— Réfléchis, Pierre. Le mal est dans la tromperie. Ce qui s'accomplit sans mystère n'est par douloureux pour l'amour propre et dans une question de partage féminin l'amour-propre souffre plus que l'amour.

— Te voir dans les bras d'un autre homme !

— Ne te verrai-je pas dans ceux d'une autre femme ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Nigaud, puisque mon cœur va plus à toi qu'à tout autre ? D'ailleurs, tout ceci est pure supposition. Tu n'as qu'à me rester fidèle durant cette soirée, on t'imitera.

— Dans ce cas, je consens.

— S'il te prend une *turlutaine* pour ta tante, retire-toi avec elle discrètement, tes regards ne seront pas choqués de ce qui se passera de mon côté.

— Oh, je suis sûr de moi.

— À part cette question du spectacle d'amour qui te blesse, admets-tu notre liberté d'action ?

— Je m'y habituerai.

C'est ta pensée, ma petite Danielle, qui m'a amené à accepter en principe cette espèce de communauté. Tu te marieras, et forcément je te partagerai

avec ton mari, si tu consens encore à notre intimité, qu'il le veuille ou ne le veuille pas. Partagé moi-même entre toi, Palmyre, et qui sait d'autres, je devais accepter le partage de Palmyre avec une autre femme, ma tante ; avec un autre homme son mari : avec d'autres femmes d'autres hommes. Donc, demain soir, Palmyre, Laure, Monsieur Debron dînent ici et y passent la soirée. À toi de me conter tes petites aventures.

Je m'exécutai de la meilleure grâce du monde et lui appris ce qu'il en était de Laure et de moi. Un instant, je faillis révéler la rencontre du général, je reculai à cause du début de notre liaison quand j'eus achevé, il me dit :

— Il est certain Danielle, qu'on tourne autour de nous pour quelque chose de très scabreux ; quelle est ta résolution ?

— Celle de me prêter à tout. Ce que je devine grâce à ton récit, me pousse à t'engager à marcher de l'avant, à devenir demain soir l'amant de Laure, à permettre à Monsieur Debron d'être celui de Palmyre : du reste de ce côté, c'est déjà fait, puisque elle te l'a avoué.

— Mais l'amour, l'amour, petite sœur ?

— L'écoutons-nous, en nous amusant ensemble.

Mon observation arrivait à propos.

Maître Pierre avait repris le cours de ses exploits, et ce qu'il voulait, ne manquait pas de polissonnerie.

Comment te le conterai-je, ma Marguerite ? Tout crûment. À quatre pattes sur le tapis, il monta à cheval sur mon dos, puis me recouvrit en entier, me donna quelques tapes amicales de son machin sur les fesses, puis me l'enfonça dans les cuisses. Il me prit en levrette.

Ce furent de nouvelles délices ! Un de ses bras me serrait à la taille, tandis qu'une de ses mains me caressait les seins, son ventre glissait sous mes fesses, son priape entrait bien plus profondément que la première fois.

Nous descendîmes ensemble, et je lui recommandai de ne pas se fatiguer, de ne pas se rendre malade avec tant d'exercices amoureux en perspective.

— Vois-tu, petit Pierre, lui dis-je, pour tout ça, une femme est plus forte qu'un homme. Elle se remue moins. Ménage-toi.

— Oui, ma belle friponne.

Et voilà encore un courrier bien rempli. Ma chère Marguerite, ne me laisse pas dans l'inquiétude sur ton état, écris-moi sans retard, à toi mon plus tendre amour.

Ta
DANIELLE.

FIN DU TOME I.

VI.

Marguerite de Marvéjane à Danielle Hollaz.

Ma bien chérie Danielle, encore quelques jours, et nous serons ensemble. Quel changement pour toutes deux depuis notre séparation ! Vivions-nous avant cette fameuse lettre qui commença le récit de tes aventures !

Quoi, mon ange, il te faut deux amants et une maîtresse, sans compter celle que je te réserve dans ma petite personne, et tu ne succombes pas à la fièvre. Il me semble que les forces m'abandonneraient si…

Mais, tu ne m'as pas parlé de votre escapade de jeunes filles qui a dû cependant avoir lieu.

Ne s'est-il rien accompli d'extraordinaire ? Je crois bien que oui. Pourquoi ne m'en dis-tu rien ? Me caches-tu quelque chose ? Pourquoi le ferais-tu ? N'est-tu pas assez sûre de mon cœur qui, lui, ne sait rien te dissimuler !

J'ai eu un écho de cette escapade : voilà la raison qui me pousse à y revenir.

Un cinquième luron s'est joint à vous, et vous a si fort diverties que vous l'avez gardé en votre société. Ce luron s'appelle Jacques (de son petit nom), et l'écho m'a répété qu'une certaine Danielle de ma connaissance ne lui avait *absolument* rien refusé. Trois grâces veillaient sur les ébats du couple

jouteur, toutes trois aussi nues que les déesses de l'antiquité, et exécutant mille pantomimes des plus échevelées.

D'où provient ton silence, cruelle Danielle ?

Ne suis-je pas toi, comme tu le prétends ! Des explications, méchante, ou je meurs, et ne me rends pas à tes vœux.

Comment l'ai-je appris ? Ceci est dans la suite de mes aventures, après le récit desquelles je ne te ferai pas soupirer.

Sois sans inquiétude. J'ai tout lieu d'espérer que ma faute ne laissera pas de trace.

Croirais-tu que je ne me suis pas repentie et que, seule la nuit suivante, ne dormant pas, je me suis plu, dans l'obscurité, à retracer la scène de violence commise sur ma personne, à la désirer avec furie, à appeler avec rage une seconde édition des souffrances endurées. Danielle, excuse cet aveu ; ma main, malgré moi, a glissé sous mes draps, s'est promenée entre mes cuisses, caressant les poils, le bouton, et essayant de me procurer l'illusion de l'acte de possession.

J'étais folle, et la fatigue du lendemain, mes traits altérés n'avaient pas d'autre cause.

Aussi je résolus de ne plus écouter ces vertiges solitaires, et pour les vaincre, après une excellente nuit de repos, je retournai chez mes amis.

Tous deux attendaient avec impatience que je donnasse signe de vie.

— Vos parents ont-ils conçu quelque soupçon, demandèrent-ils ?

— Non, répondis-je en rougissant.

— Vous êtes revenue, observa Henry, donc vous m'avez pardonné.

Je ne répliquai pas.

Nathalie sourit et dit :

— Où le loup a passé il repassera.

— Madame !

— Cette fois-ci, soyez plus sages tout les deux.

— Mais…

— Je ne suis pas jalouse, et je connais la phase que vous traversez. Je veux votre bonheur, mon enfant, considérez-moi aujourd'hui comme une femme de chambre, toute à votre disposition, et je vais m'occuper de mon service.

Elle sortit : Henry s'agenouilla à mes pieds.

— Serai-je assez heureux pour ne pas vous effrayer ?

— Je ne sais pas.

Il m'embrassa d'une si tendre façon, que je lui entourai le cou de mes bras.

— Nous serrons plus sages, murmura-t-il.

Sans que je m'y opposasse, il me mit en chemise, et je l'arrêtais, ne voulant pas aller plus loin.

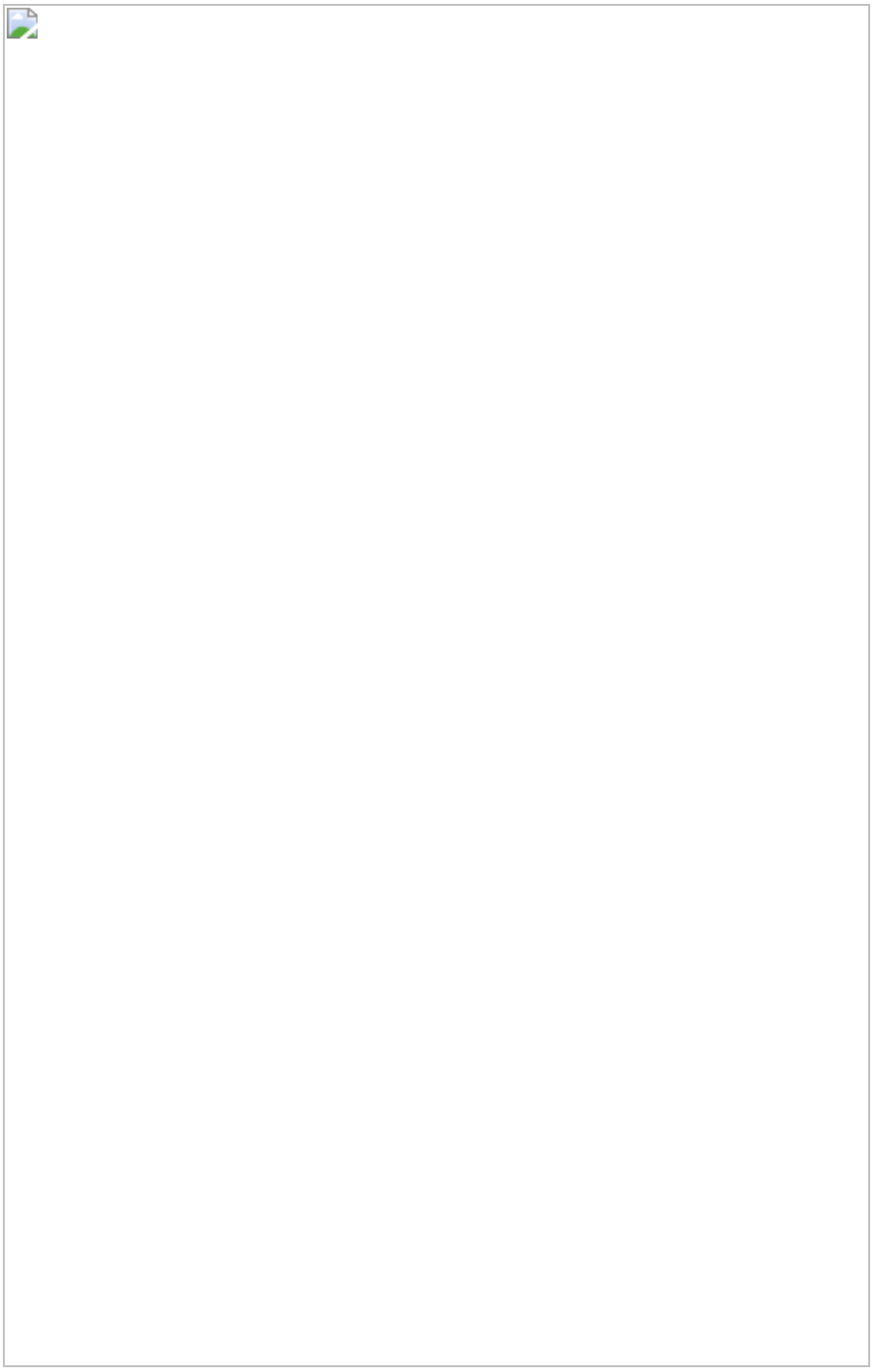
Il me prit dans ses bras comme une poupée, et me porta dans la chambre, sur le lit.

Il se déshabilla en entier et, tout nu, se coucha à mon côté. Heureusement que l'obscurité régnait autour de nous, et qu'il ne distingua pas mon trouble.

Pour la première fois, ma Danielle, à mon tour, j'eus la main guidée vers ce qui m'avait tant fait souffrir, et de nouveau je faillis mourir d'effroi.

Était-il possible qu'une si grosse machine pénétrât en moi !

Devina-t-il ma peur ? De la main, il me caressa avec douceur les reins, les fesses, me brûlant les lèvres de petits baisers, s'égarant jusqu'aux seins, et



peu à peu il endormit ma terreur.

Moins rebelle, je m’amusai de mon côté à le toucher et à le retoucher.

En ce moment une douce sensation appela mon attention vers la ruelle, près de laquelle je me trouvais. Un long baiser, une caresse ardente m'avait été faite aux fesses.

Ah, ma Danielle, quelle scène suivit alors.

Debout, toute nue, souriante, Nathalie était là qui me présentait ses seins fort coquets, dont elle promena la pointe entre mes fesses, essayant d'y enserrer leur audacieux bouton.

Puis, ce furent les lèvres qui les remplacèrent, et sa langue courut avec vélocité sur toute la longueur de la fente ; je m'affolai et ne m'aperçus pas qu'Henry me retirait ma chemise.

Nue, ma Danielle, je roulai dans les bras de Nathalie, montée sur le lit. Quels baisers nous échangeâmes ! Que devenait Henry, je ne m'en occupais pas. Nathalie me dominait, ses caresses appelaient les miennes, je lui obéissais comme un chien. Nous ne cessions de coller la bouche réciproquement sur tout notre corps, de nous aspirer avec délices. Je n'eusse jamais cru à de tels délires en me repaissant des chairs d'une autre femme.

Nous sautâmes à bas du lit, elle me mena devant une armoire à glace, et m'obligea à m'y contempler.

Avec malice elle attirait mes regards sur mes cuisses, mes poils, mes seins, mes mollets, puis sur les siens, m'invitant à toutes sortes d'attouchements et de poses, que je voyais se dessiner dans la glace.

Ainsi elle m'habitua à notre nudité.

Soudain Henry apparut tout nu, son machin dans la main. Il nous prit toutes les deux par la taille, et nous continuâmes nos jeux devant cette armoire.

Je n'avais pas le temps de penser ; existait-il encore chez moi le moindre sentiment de pudeur !

Ma main pressait le priape d'Henry chaque fois qu'il le désirait, je le laissais me toucher comme il l'entendait ; exécutais les attitudes qu'il

m’indiquait ; approchais mon ventre du sien ; lui présentais mes fesses dont il mesurait l’épaisseur avec sa grosse chose, paraissant fort les apprécier, m’enlaçais avec Nathalie pour plaire à l’une de ses fantaisies ; lui tendais les lèvres, jetais les bras autour de son cou, me pressais contre lui, me régalais en un mot de toutes sortes de plaisirs par la vue, le toucher et le baiser.

Comment grimpâmes nous sur le lit, je ne m’en souviens plus. Là Henry se mit sur moi ; pour la seconde fois je m’abandonnai, et ne souffris presque pas. Dans mon extase, j’apercevais Nathalie étendue à mon côté, m’adorant des yeux tandis qu’au milieu des secousses de notre amant, parfois elle s’emparait de ma main qu’elle portait à ses lèvres et léchait.

Aucun bonheur, excepté celui que je me propose avec toi, ne saurait égaler la sensation que j’éprouvai, et cette sensation suffirait à bannir tout repentir, s’il en subsistait la plus petite trace dans mon âme.

Habillés, ma mignonne, nous nous retrouvâmes vis à vis les uns des autres, comme si rien d’anormal ne s’était passé. Point d’embarras. La déesse mythologique que représentait tantôt Mme Nassau avait disparu pour faire place à la femme du monde : Henry s’observait en chevalier courtois ; je redevenais la jeune fille qu’on devait respecter.

Le plaisir pris, nous restions gens du monde, et du meilleur monde.

Pas de fausse honte, pas de souvenir importun, mais une franche allure de vieux amis.

Je compris alors ce que tu disais dans ta lettre au sujet de ce sentiment de pudeur qui disparaît si vite.

La pudeur ne serait-elle pas une hypocrisie du corps qui se croit laid et affreux, tandis qu’au contraire il est beau et divin, d’après ceux-là mêmes qui le proscrivent, puisque nous sommes créés à l’image de Dieu ! Marcher nue et voir des gens marcher nus ne pouvait plus me faire rougir. Je m’étais vue, j’avais vu un homme, une femme. La nudité me plaisait.

Parlons maintenant de l’écho qui m’est venu de ton escapade.

Il y a trois jours Henry fut appelé à Paris, Nathalie serait partie avec lui si on n'avait pas convenu d'un commun accord que, puisque je devais assister au mariage de ta tante, nous partirions ensemble.

Henry s'absentant, Nathalie obtint de mes parents que je lui tinsse compagnie.

Inutile de te dire que nous ne nous séparâmes pas la nuit, ni quelle fut notre vie. En quelques heures j'appris plus que pendant tout le reste de mon existence. L'amour et la volupté éveillent les idées.

Dans les entr'actes de nos exercices, nous parlâmes de toi, et j'avouai nos projets.

Nathalie m'écoutait et excitait mes confidences.

Je lui racontai notre vie au couvent, notre amitié, nos lettres, puis je lui dis quelques mots de ton frère, de ta tante.

Devina-t-elle que je savais beaucoup de choses. Hier matin, elle me dit :

— Votre amie n'a-t-elle pas de secrets pour vous ?

— Je ne crois pas.

— Je suis presque certaine du contraire.

— Cela m'étonnerait, nous nous confions tout.

— Même ce qui vous est arrivé avec nous ?

— Elle connaît le commencement, elle connaîtra bientôt la suite.

— Cela est très beau, ma petite Marguerite, mais il serait peut-être prudent d'user d'un peu de réserve.

— Danielle m'aime, elle aime ceux que j'aime.

— Aimerez-vous, aussi ceux et celles qu'elle aimera ?

Je suis à elle. Sur son désir, j'appartiendrai à qui elle voudra.

— À merveille, Marguerite. Elle marche très bien votre amie !

— Elle est si gentille, si jolie, si bonne !

— Combien lui connaissez-vous d'amants ?

— D'amants !

— Sans doute.

— Mais…

— Vous craignez d'être indiscrète ! je puis vous le dire. Il y a un tout jeune homme qui s'appelle Pierre.

— Vous savez cela !

— Je suis au courant de tout ce qui m'intéresse, et votre amie m'intéresse à double titre : d'abord parce qu'elle est votre amie, et que je vous aime ; ensuite parce que quelques unes de mes amies à Paris pensent beaucoup à elle.

— On vous a appris son histoire avec Pierre !

— Ainsi que celle avec Laure, une autre avec un général Ribier, et la dernière que vous ignorez, j'en suis sûre, celle avec mon mari Jacques.

— Votre mari !

— Votre amie, en promenade avec trois autres jeunes filles, rencontrèrent mon mari qui les guettait. Bien venu de deux d'entr'elles qu'il avait mis dans ses confidences, il les accompagna partout. Le soir, il les conduisit dîner dans une maison particulière où tout avait été prévu pour la circonstance. Danielle, d'une gaieté folle, fit comme les autres. Au dessert les cinq convives étaient nus. Ensuite, tandis que ses amies se livraient à mille pantomimes scabreuses, sous leurs yeux, Danielle se donna à Jacques. Suis-je bien renseignée, ma chérie ?

— Mieux que moi.

Ta dernière lettre ne contient pas un mot de cette fameuse partie carrée. De plus mon adorée tu m'assures que nous sommes les seules à connaître ton aventure avec le général, et Nathalie la savait avant moi.

T'embrouilles-tu dans tes récits, et l'amour te trouble-t-il à ce point les idées que tu oublies les actes auxquels il t'entraîne !

Ah, méchante, ne m'accorderais-tu plus qu'un amour distrait et ne me considérerais-tu plus que comme un fade morceau ? À cette pensée, je me désole, je pleure, je m'enlaidis, et, depuis mon retour chez mes parents, ce matin, je complote de fermer mon cœur à tout sentiment, je me jure de renoncer à toute volupté, je veux être sombre, maussade ; je veux ne plus avoir ni amie ni ami, je veux… je veux te baiser des pieds à la tête, et mourir dans un soupir aspiré à tes lèvres. À toi, toute et tout.

Ta
MARGUERITE.

VII.

Danielle Hollaz à Marguerite
de Marvéjane.

oi, n'être qu'un morceau fade, le penses-tu ? Tu ne me fais pas l'injure d'accuser mon cœur de tromperie ! Dans tous les hommes, toutes les femmes que je vois, dans toute la science que j'acquiers, je n'ambitionne qu'un but : préparer un fin joyau pour les ivresses amoureuses de ma Marguerite. La fillette que j'étais, il y a deux mois, est aujourd'hui une femme, et quelle femme !

À entendre les murmures que soulève ma présence, à en juger par les mille mots flatteurs qui me saluent partout, j'ai réussi dans mon désir d'être une merveille dont ma Marguerite sera fière.

Je veux que mon amie dise : Celle qui captive ainsi tout le monde, c'est pour moi qu'elle s'est transformée de petite niaise en superbe papillon : à moi cette beauté qui séduit, à moi ce corps qu'on admire et qui brûle de ses enlacements, à moi cette âme qui séduit toutes les autres.

Oui, je suis femme, bien femme à cette heure.

Si tu ne sais pas tout encore, c'est que le temps me manque pour raconter mes aventures, c'est que mes aventures exigeraient des volumes.

Passons en résumé ce que j'ai à te confier, puis je compléterai les détails.

Oui, j'ai été la maîtresse de Jacques Nassau, plus loin tu en auras le récit. Charles Vautrin, Ludovic Rastègue, le mari de Palmyre, m'ont aussi possédée. En femmes, Georgette Caprina, Lina Castex m'ont procuré les mêmes jouissances que Laure. Palmyre me sollicite, et je fais la cruelle, à cause de ce qu'a enduré Pierre, à cause de ses retards avec ma tante.

Je suis au mieux avec le général, et je reste toute saisie de ce que tu m'apprends, car tu es la seule à qui je me sois confiée et cependant mon aventure est connue. Je cherche comment elle a été ébruitée.

Arrivons à ce Dimanche qui t'a si émue.

Il y avait joyeuse réunion chez les Beausire : des femmes et des jeunes filles à se croire en plein paradis, des cavaliers d'une courtoisie parfaite, d'une distinction sans reproche d'une exquise galanterie. S'adressant aussi bien aux dames qu'aux demoiselles, jeunes gens et maris ne tarissaient pas en compliments agréables, en attentions délicates. C'était tantôt une boutade plaisante, une observation fine, une demande délicieuse, une distraction voulue, dont on ne pouvait se fâcher.

Charles Vautrin ; le frère de Lucie, de Palmyre, de Léonie, commença sa cour.

Nous nous apprêtions à partir avec sa sœur Lucie, Marie Rastègue et Georgette, nous cherchions nos chapeaux, il m'apporta le mien.

— Vous m'accorderez bien un petit baiser a-t-il.

— Vous êtes ambitieux.

— Soit, je vous demanderai autre chose alors.

— Vous prenez bien vite votre parti.

— Que nenny ! Promettez-moi que je serai le premier à qui vous raconterez, en tête à tête quoique devant tout le monde, mais à voix basse, l'aventure la plus extraordinaire que vous aurez eue dans la journée.

— Je vous le promets de grand cœur.

— Je m’en rapporterai au témoignage de ces demoiselles.

— Nous garantissons que Danielle ne trichera pas, s’écrièrent-elles en riant…

Alors, à ma grande surprise, Charles s’agenouilla, tendit une main, et me dit :

— Posez votre pied droit là-dessus.

— Vous êtes fou.

— Non, faites-le.

— Mais…

— Placez-le, Danielle, dirent mes amies, vous n’avez rien à craindre, nous sommes là.

Je consentis, et tandis qu’il me soutenait le pied, il continua avec un air des plus sérieux, qui faillit me faire mourir de rire :

— Par cette bottine que je baise avec respect, n’oubliez pas, Mademoiselle Danielle que vous êtes à ma discrétion pour un récit.

— Je ne l’oublierai pas, Monsieur Charles. Il reposa mon pied sur le sol, et tout à coup simulant un faux mouvement, il se laissa glisser contre ma jupe, sa main se cramponna à ma cheville l’espace d’une seconde ; je la sentis qui me remontait les jambes et parvenait aux cuisses que je n’avais pas sauvegardées d’un pantalon.

— Il fut debout avant que je revinsse de mon saisissement et me dit :

— Excusez cette chute, Mademoiselle Danielle, mais voici une main qui ne s’en plaindra pas et qui restera gantée jusqu’à votre récit.

J’étais d’autant plus émue, ma chère Marguerite, que mes amies ne parurent s’apercevoir de rien.

Nous partîmes très joyeuses en chemin de fer, et nous nous arrangeâmes si bien dans notre wagon de première classe que personne ne monta avec nous.

Nous avions un assez long trajet à parcourir, St. Cloud se trouvant être le but de notre promenade.

— Mesdemoiselles dit Georgette ; dès que le train s'ébranla, nous devrions bien nous diviser en maris et femmes, et former deux couples, qu'en pensez-vous ?

— Que ton idée est charmante, répliqua Lucie. Nommons les maris.

— Qui se met sur les rangs ?

— Moi, continua Lucie.

— Et vous, Danielle ?

— Je resterai femme, si cela vous est égal.

— Et toi, Marie ?

— Je ferai comme Danielle.

— Soit. Lucie et moi devenons vos maris je demande la main de Mademoiselle Danielle.

— Elle te l'accorde, intervint Lucie me coupant la parole ; me voilà ton époux, ma chère Marie.

— Le maire n'a pas consacré notre union Lucie, cela ne m'empêche pas de te promettre toute ma flamme.

— Que j'accepte dans ce doux baiser.

Les lèvres de Lucie se collèrent sur celles de Marie.

À te dire vrai, mignonne, je soupçonnais bien que cette partie avec des jeunes filles cachait un beau guet-apens de folies amoureuses à commettre entre nous quatre. Je ne fus donc pas surprise, lorsque Georgette s'installa à mon côté, passa le bras autour de ma taille, m'attira à elle, me baisa les oreilles, le cou, et me murmura tout bas :

— Danielle, ma douce colombe, veux-tu que je te fasse minette.

Je baisai ses lèvres et lui répondis :

— Pas ici, Georgette, on pourrait nous surprendre.

— Regarde-les, répliqua-t-elle en me désignant Marie et Lucie.

Toutes deux se tenaient enlacées, lèvres contre lèvres, essayant avec leurs mains de se saisir les mollets, de retrousser leurs jupes afin de se toucher les chairs.

— Raison de plus pour veiller, dis-je. Tu ne perdras rien pour attendre, Georgette ! Je vais guetter par cette portière, guette par l'autre.

Elle suivit mon conseil tout en m'adressant une moue de dépit.

Je me penchai au dehors pour examiner la voie, la campagne. Un éclat de rire rappela mon attention sur l'intérieur du compartiment.

Mes trois amies, assises, fixaient leurs regards sur des carrés de papier, déposés sur les genoux de Marie.

— Fi, m'écriai-je, les égoïstes qui s'amusent et me laissent seule.

— Il s'agit de toi, dit Lucie me tutoyant à son tour.

— De moi ?

— Nos trois noms sont là, tu vas en tirer un, et…

— Et ?

— Approche-toi.

— Voilà.

— Tu baiseras les fesses de celle que t'aura désignée le sort.

— Voyez-vous les friponnes.

— Tu refuses ?

— J'en ai presque envie.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas m'avoir consultée ; mon mari, Monsieur Georgette aurait dû tout au moins solliciter mon acquiescement ! Il renonce donc à ses droits.

— Non pas, s'écria Georgette ce joli exercice servira à cimenter l'accord entre toutes.

— Il me semble qu'il existe bien sans cette petite histoire.

— Est-elle raisonneuse ! Oui ou non, le veux-tu, Danielle ?

— Que me ferez-vous, si je dis non.

— Toutes les trois, nous te tombons dessus, te retroussons, et te fessons jusqu'au sang.

— Comme ça en chemin de fer !

— Ce sera de ta faute, nous irons toutes en prison.

Fi, les mauvaises, qui violent ainsi les filles !

Je pris un des papiers, on lut le nom de Marie.

— Je suis prête à obéir dis-je, que Marie me facilite la chose.

— De quelle façon ?

— Je n'en sais rien, mais je ne puis pas aller me vautrer sous la banquette, pour…

— Elle a raison. Penche-toi à la portière, Marie, ce sera plus commode. Tu auras l'air d'admirer le paysage. Lucie se mettra à l'autre et surveillera. Allons, Danielle, à genoux par ici. Exhibe l'objet, Marie.

Georgette réglait la marche de cette burlesque fantaisie, comme un capitaine eût commandé à ses soldats, et toutes, nous suivions ses indications.

Marie, à la portière, me tournait le dos. Elle se retroussa et je la baisai de mon mieux.

— Elle adore les feuilles de roses, reprit l'inexorable Georgette, pousse ta langue au plus profond, elle t'adorera.

Ces coquines ne possédaient pas plus de pudeur que moi. Marie relevait de plus en plus les jupes, arrondissait les fesses parfois m'envoyait une main sur la tête pour que je prolongeasse un coup de langue, les chairs étaient vraiment belles et satinées, je prenais goût aux caresses, cela dura trois à quatre minutes.

— Marie abuse, intervint Lucie.

— Je comprends, dit Georgette m'arrêtant. Passe à l'autre portière, Danielle.

Lucie m'attendait dans la position voulue.

— À quand le tour de mon mari, dis-je en traversant le compartiment.

— Plus tard, répondit Georgette avec la moue de tantôt, tu ne perdras rien pour attendre.

En me parlant ainsi, elle me laissa deviner qu'elle était l'inspiratrice des exercices auxquels on me soumettait.

Lucie se déclara satisfaite de mon talent quand elle l'eût éprouvé, et me prédit un brillant avenir dans l'art des caresses.

Comme, ayant terminé, je m'apprêtais à me relever, l'implacable Georgette me mit une main sur l'épaule et dit :

— Minute, minute ; ne quittons pas nos places, Mesdemoiselles, Danielle connaît nos fesses, il faut que nous connaissions les siennes. Nous les montreras-tu ?

— Mais.

— Quelle manie de raisonner.

Pouvais-je me faire prier ? — Non, n'est-ce-pas ?

Je montrai tout ce qu'on voulut.

Les compliments les plus mérités, je le dis sans fausse modestie, me saluèrent, et nous reprîmes nos places respectives. La glace était rompue.

À St Cloud, deux par deux, mari et femme nous nous promenâmes par le parc, lorgnant de façon indécente les jeunes gens que nous croisions.

Quelques-uns mordirent à notre manège, et nous reçûmes des invitations à nous rafraîchir, et même à dîner.

Nous ne répondions pas à ces honnêtes propositions, et nos poursuivants découragés ne tardaient pas à nous abandonner.

Un seul tint bon, et c'est à Lucie, la plus rieuse, la plus folle de nous qu'il s'attaqua.

Plusieurs fois nous nous étions rencontrés, et chaque fois Lucie non seulement le dévisagea, mais encore lui sourit.

Toutes ses offres restant lettre morte, il dit :

— Vous ne voulez rien accepter de moi, vous ne voulez ni m'écouter, ni me répondre, ni me suivre, je m'attache à vos pas, et je saurai bien qui vous êtes.

C'était un homme, très grand avec une grosse barbe brune, assez bien mis, et pas du tout timide.

Lucie sortit de son mutisme, et lui répondit.

— Je ne vous ai rien dit, je suis libre de marcher à ma guise avec mes amies, et je vous défends de me suivre.

Il salua en silence, et emboîta le pas derrière nous.

En vain nous cherchâmes à le dépister, il était sans cesse sur nos talons.

Nous nous concertâmes sur ce qu'il y avait lieu de faire.

Lucie, encouragée par Georgette, décida de se laisser rejoindre par son persécuteur et d'en avoir raison.

Ralentissant le pas avec Marie, elle l'eut bien vite à son côté, et lui dit alors :

Qu'espérez-vous de votre insistance ?

— Vous connaître, savoir ou vous habitez, ce que vous faites, et chercher querelle à votre amant, si vous en avez un.

— Ah, Monsieur, si par hasard mes regards se sont égarés sur vous, vous vous êtes bien mépris sur leur signification où vous êtes terriblement fat, pour ne pas employer un vilain synonyme de ce mot. Vous tenez à savoir qui je suis ! Il n'est pas nécessaire de vous fatiguer après nous. Je suis Mademoiselle Lucie Vautrin, belle sœur de Monsieur Étienne Duport, agent de change, que vous connaissez peut-être de nom. Voici une de mes cartes de visite. J'ai dix sept ans, deux millions de dot, vous n'avez qu'à aller trouver mon beau-frère, chez lequel j'habite et lui demander ma main. S'il vous agrée il me priera de lui donner mon avis. Je dois vous avouer que ma réponse ne sera pas favorable. Vous avez des tramways, des trains pour

Paris, allez voir mon beau-frère Monsieur, c'est encore le plus court chemin pour me suivre.

— J'irai, Mademoiselle.

De nouveau il salua, et cette fois partit. Nous étions délivrées.

Après cette algarade, et l'heure s'avançant, nous décidâmes de nous rendre à Paris afin de dîner dans un restaurant.

En débarquant à la gare St. Lazare, Marie et Georgette poussèrent un cri de joie à la vue d'un Monsieur qui arpentait la salle des Pas perdus.

C'était Jacques Nassau, le mari de ton amie Nathalie.

— Comment toutes quatre, seules ainsi !

— Une escapade.

— M'acceptez-vous pour compagnon, je m'ennuyais à mourir.

— Cela dépend.

— De quoi ?

— Vous ne dérangerez pas nos combinaisons !

— Au contraire, si vous me les communiquez, je les favoriserai.

— Quel est l'avis de ma petite femme, me demanda Georgette ?

— Celui de mon petit mari.

— Admis à l'unanimité alors.

— Mesdemoiselles, je vous invite à dîner.

— Où çà ?

— Dans une maison amie, dont les propriétaires sont absents, et où je donnerai l'ordre de porter un succulent repas.

— Nous avions l'intention d'aller au restaurant.

— Vous n'y seriez pas à votre aise.

— Il a raison, observa Marie : nous serons chez nous en allant où il veut.

— Voici l'adresse ; soyez-y dans une heure et demie, je vous y attendrai, tout sera prêt.

— On n'est pas plus aimable.

Nous montâmes dans deux voitures, Marie et Lucie dans l'une, Georgette et moi dans l'autre, afin de tuer le temps.

En route, Georgette me dit :

— Depuis que je te connais, Danielle j'ai un caprice pour toi, et je crains bien que cette soirée n'en voie pas encore la satisfaction. Entendons-nous pour un rendez-vous, et je prendrai sans tristesse ma part de plaisir.

— Un rendez-vous Georgette, c'est à toi de le fixer, ne suis-je pas ta femme ?

— C'est juste : viens me voir après demain mardi, nous scellerons notre amour et notre mariage ; le veux-tu dis ?

— Mardi, l'après midi, tu recevras ma visite.

Tu vois, ma Marguerite aimée, le peu de façon que nous apportons à rechercher la volupté ; pas de faux-fuyants, pas de bégueulerie, pas de perte de temps ; un regard, un geste suffisent, disent notre désir. On se comprend, on se devine, on s'aime.

À l'heure désignée nous arrivions à l'adresse donnée par Jacques.

Le couvert était mis, ce qui me fit penser plus tard à une secrète entente entre mes amies et notre amphitryon ; ta lettre a confirmé cette opinion.

Jacques, remplissant les fonctions de maître des cérémonies, dit :

— Messieurs les maris, veuillez offrir la main à vos dames pour passer à table, où le dîner nous attend. Les noms sont marqués à chaque place.

Il s'installa entre Marie et moi, tandis que Georgette occupait mon autre côté.

— Des maris, dit-il, qui n'embrassent pas leur femme, avant de goûter au potage, sont de vilains maris. Embrassez vos dames.

Georgette et Lucie s'exécutèrent.

— Mes dames, ajouta-t-il alors, vous me rendrez bien chacune de votre côté la caresse de votre petit mari. Vous ne voudriez pas que je fusse ici comme un eunuque.

Marie me donna l'exemple, je n'hésitai pas. D'ailleurs, les regards trahissaient déjà bien des choses, et le mot eunuque, ne provoquant pas le moindre éclat de rire, témoignait de ce qui s'ourdissait à mon sujet.

Le potage fut exquis, et les plaisanteries incessantes de Jacques déchaînèrent toute notre joyeuse humeur.

Georgette servit le mets d'entrée.

À ce moment seulement, je sentis la main de Jacques qui se posait sur mes genoux.

Marie était debout nous tournant le dos et comme elle se penchait sur Lucie, je ne distinguai pas bien ce qu'elle faisait.

Jacques pressa mon genou. Je ne bougeai pas. Marie, en riant, se rassit, son corsage dégrafé laissait apercevoir les seins que Lucie venait de lui suçoter.

Mon voisin ne retira pas sa main, et je me décidai à lui livrer la mienne.

Georgette servait les convives en passant de place en place, tout comme une fille de service.

En arrivant devant Marie, elle la baisa au cou. Celle-ci quitta tout à fait son corsage, le jeta sur un meuble, et se montra à nous les épaules nues, les seins libres soutenus par le corset.

— Ouf, on respire, dit-elle.

Avec Georgette, elles se becquetèrent les lèvres.

Jacques gardait ma main dans la sienne et s'essayait à enlacer nos jambes.

Lucie s'écria.

— Et bien, et bien, veux-tu laisser ma femme, Georgette.

— Liberté pour tous, répondit Georgette.

Lucie se leva, s'approcha de moi, et me dit.

— Danielle, imite Marie, enlève ton corsage. Je me dégageai de Jacques et me tournai vers elle.

— Tiens-toi debout, ajouta-t-elle, je vais te sucer les seins : tu verras combien sont douces mes caresses.

La raison s'égarait. Debout devant elle, j'entrouvris mon corsage, elle glissa la main sous la chemisette et avec beaucoup d'adresse m'attira les seins au dehors. Elle les tint quelques secondes avec les doigts, les gonflant presque sous le flux des désirs et y colla ses lèvres.

Jacques, derrière moi, avait envoyé la main sous mes jupes, et cette main me visitait les cuisses et les fesses. Je fermai les yeux, voulus m'asseoir, et tombai à cheval, jupes retroussées sur les genoux de notre cavalier, lequel profita de la situation pour remplacer la main par son priape.

Lucie me retira mon corsage, et sur mes épaules, sur mes bras coururent les baisers de Jacques.

Cependant, nos assiettes servies fumaient et nous rappelaient que l'heure des plaisirs d'amour n'avait pas encore sonné.

Georgette revint à sa place et dit à Lucie.

— Je crains bien que le loup ne mange nos femmes.

— Tant pis pour toi, répliqua celle-ci, tu as commencé, tu seras la plus punie.

— Non pas dussé-je te manger.

Elles éclatèrent de rire, et Georgette s'installa sur les genoux de Lucie.

Marie, restée seule, se mit à goûter de ce qu'elle avait dans son assiette.

— À votre aise, dit-elle, je jetterai votre part au feu, lorsque j'aurai fini la mienne.

Jacques me pressait contre lui, je lui rendais ses baisers.

Bravo, Danielle, cria Lucie, bientôt tu en sauras autant que nous.

Georgette l'avait quittée pour s'approcher de nous.

— Jacques, dit-elle, donnez moi votre main et je vais vous prouver que je ne suis pas un mari auquel on enlève sa femme.

— Voyons ça, répondit-il.

Georgette glissa cette main sous ses jupes et Jacques m'abandonna en partie.

J'en profitai pour me lever, sortir de table et me secouer. Lucie me demanda des yeux si je voulais dîner. Je répondis affirmativement et elle retourna à sa place.

Georgette donna alors une tape sur la main de Jacques, qui la retira des parages où elle s'égarait, et nous revînmes au repas.

Toutes ces scènes, mon ange, se sont succédées avec tant de netteté, tant de précision, qu'on les aurait dites réglées, entendues et apprises, avant de se dérouler. Elles sont gravées dans mon esprit, dans mes sens : les progrès s'accomplissent vite dans les mystères de l'amour.

Marie et moi, conservions nos seins nus.

— Pour une débutante notre Danielle se tient-elle bien, remarqua Georgette se penchant pour m'embrasser.

— Entr'acte, s'il vous plaît, intervint Lucie en l'arrêtant, ne mélangeons pas l'odeur des fleurs à celle des sauces.

Tout le monde rit, on dévora.

Survint le rôti porté par Jacques, la serviette au bras.

— Faut-il découper, Mesdames, Messieurs ?

— Certainement, garçon, répondit Georgette avec impertinence.

— Quel sera mon pourboire ?

— Une feuille de rose que je t'accorde, répliqua avec malice mon mari enjuponné.

— Je la veux de suite.

— Viens la prendre.

— Georgette se redressa, se retroussa, et présenta elle-même ses fesses. Elles étaient très jolies ces fesses de femme, de jeune fille, vues, ainsi sous la dentelle des jupons et de la chemise, avec nos têtes échauffées par des vins délicats, par l'excitation générale qui décuplait nos désirs et nos forces.

Jacques s'en montra fervent admirateur, et la feuille de rose accordée eut plusieurs sœurs.

Marie cria :

— Assez, les gourmands, nous attendons le rôti, nous autres.

Jacques découpa un dindonneau au cresson.

Georgette debout sans plus de souci, se débarrassa de son corsage, de sa jupe, d'un jupon empesé, et reprit sa place avec une toute petite jupe de dessous, les seins libres comme les nôtres, mais plus tendus au dehors par un savant cordonnet en velours noir, les maintenant très fermes et très fournis.

Lucie l'imita.

On me servit la première. Un verre de Marsala m'affola. J'envoyai la main dans les cuisses de Georgette, après avoir relevé sa jupette et sa chemise, et j'essayai de saisir toute la touffe de ses poils.

— Danielle, dit-elle prends une gorgée de Marsala, je la sucerai sur tes lèvres.

Je m'empressai d'obéir, et bouche contre bouche, elle but ma gorgée de vin.

— Quelle petite femme gentille, observa Jacques !

— Un diamant.

Tout le monde était servi.

Lucie continua à circuler autour de la table. Jacques la saisit par le bas de son jupon, et lui demanda :

— Que cherches-tu ?

— Quelque chose de nouveau.

— Imagine-toi que je suis une femme, et cherche mes nénés.

— Où sont-ils ?

Hilarité générale.

Jacques, en manches de chemise, entr'ouvre celle-ci ; et nous montre sa poitrine, sans les plus petits nénés.

— Pauvre ami, dit Lucie, frotte-toi avec la pointe des miens, peut-être cela aidera-t-il à ce qu'ils poussent.

— Essayons.

Elle se mit à cheval sur lui, et l'exercice commença.

On oublia le rôti.

Georgette, glissant sous la table, se faufila entre mes cuisses et me fit minette.

Une discussion s'éleva entre Jacques et Lucie. Celui-ci voulut profiter de la position pour la posséder, celle-là taquinée l'empêcha avec la main de sortir son priape du pantalon.

Marie nous montra à Lucie, en disant :

— Georgette au moins, ne néglige pas sa femme.

— Je suis une sotte, répondit Lucie, je viens à toi.

Jacques la laissa aller, mais enflant la voix, il cria :

— Mange-t-on, ou ne mange-t-on pas ?

On se rassit, et on se décida à grignoter le rôti.

Georgette, carrément installée dans un fauteuil, tenait ses jambes croisées très haut, découvrant le genou et une partie des cuisses.

Marie, qui s'était occupée de la salade, sortit et revint avec une nouvelle bouteille de Marsala.

On buvait ferme.

Elle la posa sur la table, quitta à son tour ses jupes, et ne garda que la chemise.

— À la bonne heure, dirent mes amies, au tour de Danielle de pousser plus loin.

Jacques avait disparu. Du regard j'interrogeai Georgette qui, les bottines appuyées sur le bord de la table, se trouvant ainsi toute retroussée, s'amusait à se friser les poils du ventre avec les doigts :

— Courage, mignonne, me dit-elle, j'attends tes mimis, mais toute nue.

J'étais un peu embarrassée.

Marie enleva sa chemise ; il me devenait impossible de reculer, d'ailleurs la chaleur m'étouffait.

Je ne fus pas longue. À côté de Marie, je n'eus plus que mes bas et mes brodequins.

Georgette, debout m'offrit la main, et avec gravité me conduisit tout autour de la table, me présentant à Marie et à Lucie qui m'embrassèrent l'une après l'autre.

M'ayant ramenée à ma place, toutes nous nous trouvâmes bientôt nues, et mon petit mari frappa dans ses mains.

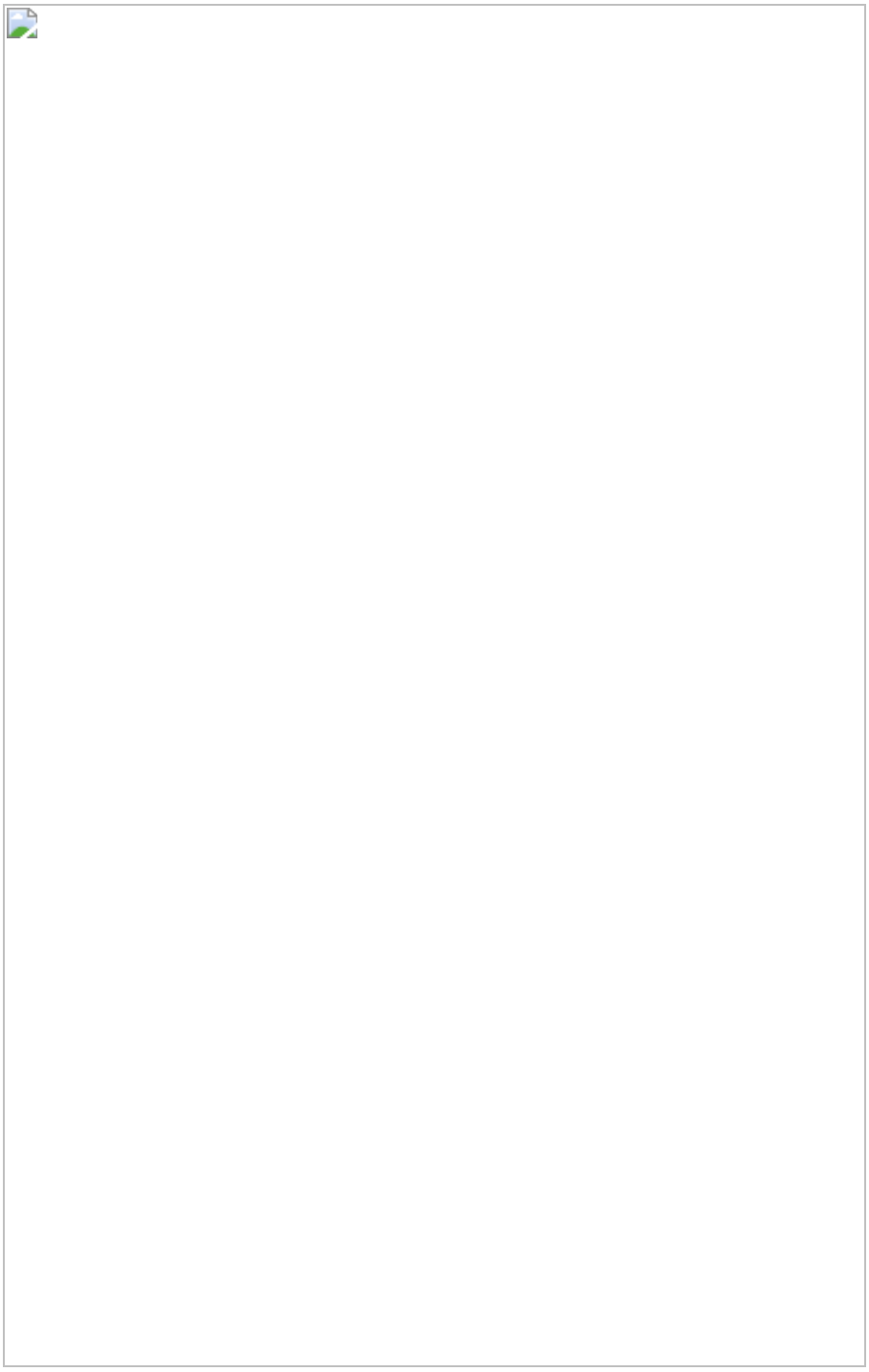
À ce signal, Jacques apparut aussi peu vêtu que nous.

Nous prenant par la main, nous nous avançâmes à sa rencontre et le saluâmes en inclinant légèrement la tête.

Il nous baisa toutes sur les lèvres nous caressa et se fit caresser de la main, puis me détacha du groupe.

C'était prévu, et les scènes se déroulèrent.

Mes trois amies se prosternèrent devant nos pas, et s'étant relevées après quelques contorsions polissonnes s'enlacèrent comme les trois Grâces. Elles



tournèrent autour de nous, Jacques ne cessant de m’embrasser les lèvres et de me presser contre lui. Le désir me domina toute entière ; dans tous nos arrêts, dans toutes nos poses, mon ventre se collait contre celui de mon

cavalier, mes cuisses s'écartaient, sollicitant le priape qui les saluait, il paraissait vouloir pénétrer en moi et m'abandonnait pour exécuter une nouvelle figure.

Enfin nous nous dirigeâmes vers un sopha, et là Jacques savoura son bonheur. Il m'accabla de minettes et de feuilles de roses. Mes yeux se troublaient, et quand un reste de calme surnageait, j'apercevais mes amies qui, ne perdant pas leur temps, s'amusaient en savantes expertes. Je ne distinguai plus rien ; mes bras pressèrent un corps qui s'enroulait autour du mien, je glissai dessous, sous une puissante poussée, mes lèvres mordirent celles de l'amant qui jouissait de sa victoire et de mes sens, mes cuisses étreignirent le buste de Jacques. Priape m'appartenait plus qu'à son maître, tout entier il était en moi.

La fête continua encore. On acheva de dîner. Au café, Jacques m'offrit un nouvel assaut, je le refusai pour ce soir là, la journée m'avait épuisée.

Sans jalousie je le vis s'attaquer à Georgette, et j'admirai ce gentil jeu d'amour, auquel peu de femmes, et sans doute aucune jeune fille, assistent en simples spectatrices.

L'heure fuyait. Malgré cela, à minuit et demi, nous rentrions chez les Beausire, et l'on nous accueillait par de joyeuses exclamations. Nous nous couchâmes toutes avec la conviction d'avoir vécu une heureuse journée avec l'espérance de nouveaux bonheurs.

Pouvais-je, ma Marguerite, ajouter à ma précédente lettre tout ce chapitre de ma vie ? Tu as attendu, c'est vrai, mais tu l'as eu complet, comme tu auras la suite. Dis à ton amie Nathalie que son mari est un charmant homme, et que Danielle n'a pas du tout été fâchée de lui. Tâche de savoir comment on connaît mon histoire avec le général. À demain une nouvelle lettre. Dieu, que je t'aime, et que je serai heureuse dans tes bras. Ta chose.

Ta
DANIELLE.

Ne vas pas au moins te briser le corps de fatigues au moment de nous réunir. Tu trouveras ci-jointe la lettre que m'a écrite Palmyre. Elle te

montrera mes succès, et le parti que nous aurons à tirer de tous ces amours. Tu me la rendras à ton arrivée.

D.

VIII.

Palmyre Rastègue à
Danielle Hollaz.

Ma petite chérie, il y a bien des jours que cette lettre était dans mon cœur, il y a bien des jours que je la reculais, votre degré d'initiation à la vie amoureuse que nous avons adoptée n'étant pas encore suffisant. Aujourd'hui nous pouvons presque dire que vous êtes des nôtres, et si vous ne l'êtes pas tout-à-fait, cela tient plutôt à des questions de détail qu'à votre propre volonté ou à la nôtre. Je n'avais pas besoin de connaître les merveilles qui me reviennent sur vous, pour apprécier tout votre mérite, et le soir même où nous nous vîmes pour la première fois, ma sympathie vous fut acquise comme mon amour le fût à Pierre. Une sympathie de femme à femme, avec nos caractères, devient promptement un désir d'amitié, et l'amitié, c'est l'échange des caresses. Danielle, voulez-vous m'ajouter à la liste qui comprend déjà ces deux noms. Laura, Georgette, je serai l'esclave soumise à vos caprices. Je suis jeune, belle, riche, coquette, entourée d'amours, tout cela, Danielle, est à vos genoux pour la satisfaction de vos moindres désirs. Ma liaison avec Laure, celle avec Pierre, qui vous sont connues, vous mettent à l'aise. Chez Laure, chez Pierre, chez moi, nous pouvons nous consacrer les heures que nous voudrons, et vous me verrez me prêter avec ivresse à toutes vos voluptés. Ah, ma petite Danielle, faites que je dise bientôt en parlant de vous, ma Danielle, comme vous direz de moi ma Palmyre.

Ta femme ou ton mari, à ta guise,

PALMYRE.

Réponse de Danielle Hollaz à Palmyre Rastègue.

Chère Palmyre, vous avez jeté les yeux sur moi, que voulez-vous que devienne ma modestie ? Quoi, vous si belle, si jolie, si adulée, vous désirez la petite Danielle, et l'estimez digne de vous ! Les éloges que l'on vous a faits sur mon compte vous ont abusée. Non, je ne me sens pas encore assez initiée pour prétendre à vos caresses d'amour, pour vous donner les miennes. Mon cœur, comme le vôtre, a été saisi d'une vive sympathie pour votre personne lorsque, astre brillant et béni, vous êtes venue vous asseoir à la table de ma tante Laure. Que de bonheurs nous sont arrivés et qui sont votre œuvre ! Mais ces bonheurs ne doivent pas m'aveugler au point de m'élever jusqu'à vous. Danielle est encore une pensionnaire, elle entend vous livrer une femme fine, délicate, chatte en diable, le jour où elle acceptera votre doux combat. Permettez moi chère Palmyre, d'achever ma transformation, et alors, croyez que, femme ou mari, je serai une de vos plus ferventes et de vos plus aimantes adoratrices.

Votre DANIELLE, bientôt.

IX.

Danielle Hollaz à Marguerite de Marvéjane.

Encore une lettre après celle-ci, ma bien toute adorée, et nous bavarderons ensemble comme de joyeuses pies. Tu seras dans mes bras, sur mes lèvres ; mon cœur battra avec le tien, tu sauras combien il est à toi, et je te dirai avec toute mon âme : ma Marguerite, tous mes amours ne valent pas un de tes baisers.

Il faut hâter mon récit. La vie coule dans mes veines avec force et précipitation : les déclarations amoureuses m'assiègent ; choisir est impossible ; hommes et femmes s'attachent à mes pas, et tout ce monde forme comme les anneaux d'une chaîne, qu'on m'a placée au cou et par anneaux de laquelle je dois successivement passer avant de bien percevoir ce qui m'attend au bout de cette série d'aventures.

Hésiter serait peine perdue, et puis, quand l'événement se produit, il a été si bien préparé, si bien travaillé, que la réflexion, ne survient qu'après l'accomplissement du fameux acte d'amour. Danielle n'est plus libre de dire oui ou non, ses sens ont dit oui.

Au retour de notre escapade nous couchâmes chez les Beausire. Je ne fis qu'un somme.

Vers les neuf heures et demie du matin, juste comme je sautais à bas du lit, on frappa à ma porte, et je vis apparaître Lucie en élégant peignoir.

— Tu te lèves, me dit-elle.

— Oui, et bien reposée.

— Prête à recommencer, peut-être !

— Désirerais-tu mon service amoureux ?

— Pas pour le moment, ma chérie, mais je viens en ambassadrice.

— En ambassadrice.

— Sans doute ! Ne te souviens-tu pas d'une promesse que tu fis hier à mon frère Charles, avant notre départ ?

— Si fait ; et bien ?

— Et bien, Charles me charge de te demander, si tu lui conteras ton aventure la plus extraordinaire de la journée, au salon, avec tout le monde pour auditeur, ou si tu préfères la lui conter de suite, en tête à tête, ou avec moi comme seul témoin ?

Hé, hé, ton frère Charles est né malin, et de plus, sait très bien choisir ses ambassadrices.

— Merci du compliment, ma belle Danielle, que décides-tu ?

— J'ai eu un si grand nombre d'aventures, que le récit m'embarrasse.

— Celle du dîner efface les autres.

— Il faudra que je la raconte…

— À moins que tu n'écoutes Charles !

— Voilà le fond de l'histoire.

— Te déplaît-il ?

— Je ne dis pas ça… mais, je marche si vite que j'ai peur de m'essouffler.

— Imagine-toi que tu rêves, et profite de la vie. L'amour, Danielle, est la suprême joie de ceux qui ne le repoussent pas : goûte-la sans te lasser. Tes forces croîtront avec l'indépendance qu'il te procurera.

— Charles est là ?

— À deux pas, sa chambre est au fond du couloir.

— Je veux dire oui, et cependant, je suis encore bien novice.

— Ne t'inquiète pas, il saura te mettre à l'aise, je vais le chercher.

— Frappe avant d'entrer.

— Sois tranquille tu as le temps voulu pour réparer les égratignures que les farfadets t'ont faites pendant la nuit.

— Folle !

Je restai seule…

Dans cette conversation, tu le remarqueras, ma Marguerite, aucun doute, aucune appréhension, ne furent soulevés sur ce qu'on aurait pensé de moi, de nous, si on avait surpris Charles pénétrant dans ma chambre.

Cela paraissait naturel, et de fait, aucun bruit ne trahissait la présence de gens à l'affût, on eut dit le château de la belle au Bois dormant.

À quoi employai-je les quatre à cinq minutes accordées par Lucie pour mes soins de toilette ? À bien des choses, et quand on frappa, revêtue, d'une matinée que m'avait prêtée Mme Beausire, j'ouvris, sans que rien ne révéla autour de moi que je sortais à peine du lit.

Charles entra, Lucie le poussa, dans l'entrebâillement de la porte, et sans me consulter se retira, nous laissant seuls.

Il s’approcha, me montra sa main gantée, et me dit :

— Depuis hier, elle est restée, telle que vous la voyez.

— Vous avez de la constance.

— Je n’ôterai ce gant que lorsqu’il aura frôlé ce que la main a touché.

— Vous êtes explicite, Monsieur Charles.

— Ne m’appelez pas Monsieur.

— Attendez encore un peu.

— Pourquoi avez-vous mis cette matinée ?

— Pour vous recevoir avec tous les honneurs.

— Elle est de trop.

— Vous êtes de plus en plus explicite.

— Vous vous moquez de moi, Danielle ?

— Beaucoup, Charles.

— Votre douce apparence cacherait-elle une affreuse méchanceté !

— Les roses ont des épines.

— On les arrache.

— Avec un gant ?

— Oui, pour enlever ensuite le gant et le conserver comme un précieux souvenir.

— Là, là, ne me chatouillez pas si fort là dessous.

— Petite effrontée, qui cherchez à m’intimider.

— Pas du tout, je vous assure. Vous garderez ce gant ?

— N'a-t-il pas fourragé ces jolis poils mignons.

— Vous ne savez pas s'ils sont jolis !

— Montrez-les.

— Que vous m'agacez avec votre gant !

— Je le fourre dans ma poche. Me voici les mains libres ; vous prétendez qu'ils ne sont pas jolis.

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Montrez-les.

— Jamais, par exemple

— Bon, c'est à moi de les découvrir.

— Laissez ma matinée.

— Vous ne me le pardonneriez-pas.

— Fi, le sot !

— La cruelle ! une chemise sous la matinée ! moi qui supposais une niche.

— Vous supposiez !… Vous espériez donc que je vous attendais…

— Toute nue, oui.

— Vous êtes franc ! Dites-moi, Monsieur Charles.

— Monsieur !

— Excusez-moi, je n'ai pas encore l'habitude. Dites moi, Charles, il me semblait que pour obtenir tous ces biens là un doigt de cour n'eût rien gâté.

— Bien pensé, Danielle, et je n'entends pas échapper à cette obligation ! La sirène qui s'annonce en vous inspirera les hommes, leur donnera du génie afin d'inventer de nouvelles tournures de phrases, avec lesquelles ils exprimeront de merveilleuse façon tous les trésors que vous leur aurez servis. Un des premiers je monterai vers la Divinité et je vous parlerai d'autant mieux de mon amour, que j'aurai davantage obtenu de vous. Je vous dirais à présent que je vous aime à la folie que vous ririez de moi, et avec raison. Ne vaut-il pas mieux, Danielle, que je vous dise que vous êtes belle à ravir l'âme de tous les saints du calendrier, et que je vous supplie de permettre au vilain diable que je suis de respirer votre amour comme on respire les divines fleurs d'un jardin paradisiaque.

— Les filles, entre vos mains et celles de vos amis, sont en de saintes mains.

— Elles nous tiennent au contraire dans leurs gentilles menottes, et, par leur charmante accessibilité, nous excitent à être moins vulgaires que les autres hommes, afin de les mieux mériter.

En somme, ma chérie, il n'était pas dans ma chambre, avec mon consentement, pour marivauder. Je cédai de mon plein gré. J'écoutai son désir, et nus tous les deux sur le lit, je lui ouvris la porte du sanctuaire. Je fus plus vaillante que la veille, et subis cet assaut sans aucune fatigue, sans ressentir trop de lassitude ensuite.

Au déjeuner, nul ne parut soupçonner l'aventure, et l'on se sépara après en se promettant de se retrouver bientôt.

La journée du lundi s'acheva d'une morne façon. Avais-je trop vécu le dimanche ? Il me sembla que le vide m'entourait, et je fus d'autant plus triste que Laure ne dîna pas à la maison, que je restai seule avec l'oncle, les enfants, Miss Kattaud, et que nous n'échangeâmes que des paroles d'une banalité désespérante.

Je me retirai dans ma chambre à neuf heures du soir, et me plus à évoquer les ravissantes images de la vie que je menais depuis quelque temps. Laure ne rentrant que fort tard, je pensai à mon rendez-vous du lendemain avec Georgette, et me souvins aussi du général.

Je ne pouvais décidément plus me passer de ces choses d'amour. Avant de me coucher, j'écrivis au général que je l'attendrais au bureau d'omnibus le mercredi à deux heures de l'après-midi, et je m'enfonçai enfin dans mes draps pour ne plus rêver qu'à toi.

Georgette était seule lorsque j'arrivai chez elle. Nous avions à bavarder, nous ne nous en privâmes pas. Quelle belle et gracieuse enfant, quelle nature hardie et résolue ! Quoique la plus jeune de toutes mes nouvelles amies, elle est la plus experte la plus rouée, Elle m'avoua, sans forfanterie comme sans réticence, qu'elle adorait faire l'amour, qu'elle avait débuté par s'amuser avec son beau frère Lionel, qu'elle ne craignait pas plus les hommes que les femmes, et qu'elle espérait bien me voir la suivre dans toutes sortes de scènes amoureuses qu'elle imaginait, dans lesquelles figuraient plusieurs personnages des deux sexes, et qu'on exécuterait dans quelques réunions d'amis.

Son assurance, sa crânerie m'émerveillèrent.

— Tu sais, ma petite femme, dit-elle, tu ne couches pas chez toi ce soir.

— Ça, jamais, répondis-je, je ne décide rien sans l'assentiment de ma tante.

— Tu l'as.

— Je ne l'ai pas demandé.

— Lis ceci, tu reconnaîtras son écriture.

— Montre.

Elle me remit le billet suivant de Laure : « Ma chère Georgette, si Danielle vous consacre sa soirée de demain, et que vous ayez des projets qui allongent cette soirée, soyez assez gentille pour me télégraphier, afin que je ne m'inquiète pas. Voici ce que je veux lui télégraphier : Danielle rentrera sans faute mercredi matin, Palmyre déjeune avec nous. Votre bonne amie… Georgette. »

— Es-tu déjà au mieux avec ma tante, demandai-je ?

— Pas encore, mais ce ne sera pas long.

— Ah !

— Sans doute, ma chère Danielle. Nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées, les mêmes habitudes. Il nous appartient de nous apprendre mutuellement des plaisirs qui nous sont personnels et que nous ne soupçonnerions pas si nos corps n'entraient pas en contact intime. Nous partageons nos fantaisies avec d'autres initiés ; le terrain des jouissances s'agrandit, et il en résulte que nous sommes toujours dans de très heureuses dispositions,

— Que comptes-tu faire de ta soirée ?

— Il n'est pas l'heure d'en causer.

— Nous enverrons donc le télégramme.

— En sortant, oui.

— Nous sortirons !

— Après…

Cet après, tu as compris ce que cela signifiait. Ma Marguerite ! Quel feu dans cette Georgette ! Je ne te rééditerai pas des scènes que tu connais, et qui deviendraient monotones par leur continuelle répétition. Je te dirai que je fus réellement la femme de Georgette, non pas qu'elle se servit d'un objet pareil à celui de ma tante, mais par l'art gradué avec lequel elle s'empara de mes idées, de mon imagination. À un moment, sans qu'il y eût rien d'anormal entr'elle et moi, alors qu'elle était sur moi, les bras autour de mon cou, les lèvres sur mes lèvres, je jetai les jambes autour de son corps, et elle, me saisissant soudain les fesses avec les mains, se remua tant et tant contre moi qu'elle me provoqua ces spasmes d'amour dans lesquels on voudrait mourir.

Ah ! je te le confesserai de tout cœur ; dans cette seconde d'étreinte féminine, où la femme se révéla si puissante personnalité par la science de

Georgette, j'entrouvris les yeux, et mon âme se pâma de bonheur en contemplant l'éblouissante beauté de ma compagne, transfigurée par la joie de son triomphe.

Était-il possible que l'esprit illuminât le visage de tels reflets ! Mourante, je ne frissonnais pas ainsi dans les bras d'un être vivant ! Un être surnaturel, plus beau que les anges eux-mêmes, me possédait et m'extasiait. Eh quoi, j'avais eu l'amour, et ce corps qui jouissait du mien me dominait les sens sans le secours de la lance de cupidon ! Ces seins qui se mariaient aux miens, cette blancheur des chairs qui se confondait avec la mienne, ces fesses fines et dodues que pétrissaient avec fièvre mes doigts, tout cela formait une femme, et cette femme savait être mon amant !

En cette seconde, ma Marguerite, Georgette eut vraiment mon amour. Je l'aimai à en devenir folle : mes lèvres prirent les siennes dans un brusque transport et voulurent les dévorer ; comme une couleuvre elle glissa sur le côté, porta une de mes mains entre ses cuisses, et me dit :

— Tu vois, Danielle, que sans aucun ornement masculin sous le ventre, on est aussi un excellent mari.

— Georgette, Georgette, est-ce bien réel, dis, tu m'as eue !

— Oui, ma petite femme, et si tu es contente de moi, je te demanderai quelque chose.

— Dis ce que tu veux.

— Accepte comme sérieuse cette plaisanterie de dimanche, et conserve moi vis à vis de nos amis ce joli titre de petit mari.

— Tant que tu le voudras, mon petit mari, mon petit mari, c'est bon, c'est agréable à dire.

Elle sourit, me baisa, et nous nous amusâmes encore à batifoler !

Le soir, à table, nous nous trouvâmes seules avec Madame Sifferland. Monsieur Sifferland était retenu au dehors par ses affaires.

La sœur de Georgette fut d'une grâce exquise.

Sur les huit heures, toutes les trois nous sortîmes, et Thérésita (Mme Sifferland m'ayant défendu de l'appeler autrement), nous quitta au bureau de poste d'où j'expédiai mon télégramme à Laure.

Georgette nourrissait quelque projet, sur lequel elle gardait le silence. Sa sœur lui avait accordé pleine liberté. L'autorisation donnée par ma tante ne me permit pas de m'étonner sur la latitude laissée à mon amie. D'ailleurs avec le rôle prépondérant que jouait l'amour dans toutes mes nouvelles relations ; il devenait impossible d'imposer une contrainte quelconque aux jeunes filles.

En quittant le bureau de poste, Georgette héla une voiture et ordonna au cocher de nous conduire rue des Grandes Écluses 227.

— Quelle est cette adresse, demandai-je ?

— Celle d'une maison amie.

— Mais encore !

— Une maison où tu seras témoin de bien drôles d'histoires.

— Ah !

— Tu n'as peur de rien avec moi, n'est-ce pas, ma petite femme ?

— De rien, mon petit mari.

— Alors, tu t'amuseras bien.

— Georgette, serait-ce une imitation de dimanche ?

— Pas tout-à-fait.

— Ça en approche.

— Tu le verras.

— Dis, à qui complotes-tu de me livrer ?

— Te livrer ! Mais à personne, tu es à moi.

— Danielle n'est plus naïve, Georgette. Ce n'est pas pour toi que tu me mènes rue des Grandes Écluses, si tu m'avais encore voulue nous nous serions enfermées chez toi.

— Danielle ne perd pas l'habitude de raisonner.

— Je m'informe par pure curiosité.

— Ta curiosité va être satisfaite, nous arrivons.

Nous nous arrêtâmes devant une maison qui ne payait pas de mine. Georgette paya le cocher et nous sonnâmes.

Une vieille femme nous ouvrit, nous salua, referma la porte, et ne prononça pas un mot.

La maison était silencieuse, mais bien éclairée ; l'intérieur compensait l'extérieur par une propreté bien entendue.

Rien de luxueux dans l'escalier que nous gravîmes, jusqu'au premier étage.

Georgette tira une clef de sa poche, et nous pénétrâmes dans une très belle antichambre.

Sauf une pièce, toutes étaient éclairées : cette chambre obscure m'intrigua, j'y entrai, et mon attention fut attirée par des points lumineux qui se détachaient sur l'un des murs.

— Qu'est-ce que cela, demandai-je ?

— Ce sont des trous de lunettes, par lesquels nous assisterons à tout ce qui s'accomplira dans cette chambre, sans qu'on se doute de notre présence. Je te recommanderai seulement le plus grand silence et la plus grande prudence.

— Qu’allons-nous donc voir ?

— Toujours des scènes d’amour.

— Exécutées par qui.

— Je te laisse la surprise. Il n’y a rien comme ces spectacles pour vous mettre en train.

— Nous aurons notre part de la fête ?

— Chut, je crois qu’on monte.

Georgette referma la porte avec vivacité, et poussa les verrous.

Cette précaution me rendit rêveuse. Il devait donc venir des gens qu’elle ne connaissait pas, et dont elle se défiait.

La porte du palier s’ouvrit, et nous entendîmes deux voix d’hommes.

— Bon, dit Georgette, ce sont des amis, nous pouvons nous montrer.

Mon étonnement grandissait. Je la suivis.

Les deux frères Rastègue, Ludovic, le banquier, mari de Palmyre, et le docteur Prosper, le mari de Paola Raymond, du mariage duquel je t’ai entretenue, venaient d’entrer.

— Comment, mes chères enfants, s’écria Ludovic, vous êtes en avance, voilà une heureuse exactitude.

— Lionel n’a pas dîné avec nous, répondit Georgette, et cela nous a permis de partir plus tôt.

— Et bien Mademoiselle Danielle, n’êtes-vous pas fatiguée de marcher de surprise en surprise ?

— Fatiguée, non, à moitié ahurie ; oui.

— Cela passera, mon enfant, cela passera.

Le docteur examinait avec minutie une grande chambre, sur laquelle donnaient les trous lumineux.

Hum, dit-il, cette chambre n'en a déjà pas mal vu, n'y aurait-il pas moyen de changer ces tentures qui finiront par agacer les nerfs de ces dames !

— Nous y penserons, Prosper, parles-en à Laure.

— Cela regarde ma tante, m'écriai-je ?

— Un petit peu, oui. Mais l'heure avance. On ne se hâte pas d'arriver.

— Vous attendez du monde ?

— Certainement, Mademoiselle Danielle.

Que diable faisait Georgette dans la chambre obscure ! Elle m'avait laissée avec les deux Rastègue, dont l'un continuait son examen des lieux, dont l'autre me regardait d'une façon ambiguë.

Était-ce à lui que… je devais servir plus tard ?

Le docteur passa devant moi, sourit, et me dit :

— Quel joli petit diable vous êtes !

— Moi, Monsieur Prosper.

— Oui, vous ; notre ami Jacques est fou de vous.

— Jacques !

— Jacques Nassau, Mademoiselle Danielle, dont vous avez bouleversé le cœur, au point qu'il en délaisse Lina.

— Lina !

— Lina Castex, la future belle-sœur de votre tante.

Georgette revint.

— Dis donc, Prosper, demanda-t-elle, Paola est-elle sortie si tard qu'elle est si longue à trouver ce qu'il lui faut.

— Bien au contraire, elle a quitté la maison sur les deux heures.

Georgette avait tutoyé Prosper.

Une voiture s'arrêta, nous courûmes tous nous enfermer dans la chambre noire. Les Rastègue étaient des spectateurs comme nous.

Georgette me plaça contre un des points lumineux.

— Regarde par là, murmura-t-elle, et ne bouge plus.

J'apercevais distinctement toute la chambre.

Paola y entra en magnifique toilette de satin noir coupée de points dorés ; un Monsieur très gros, très rouge de visage, petit de taille, l'air assez insignifiant l'accompagnait.

Elle quitta son chapeau, ses gants.

Le Monsieur s'étant assis, lui dit :

— Nous sommes chez vous ?

— Non, chez une de mes amies, répondit-elle.

Que signifiait cela ? Ils étaient donc des étrangers l'un pour l'autre. Et le mari qui ne sourcillait pas derrière sa lunette.

Le Monsieur, sans se gêner, glissa la main sous ses jupes, tapota les fesses, et dit :

Vous êtes très bien faite, et je crois que nous nous entendrons à merveille.

— Je l’espère bien, répondit-elle.

— Vous m’avez promis d’être très-gentille.

— Je le serai.

— Et bien commencez.

Alors, mignonne aimée, voici ce que je vis.

Madame Prosper Rastègue se livra à toutes les fantaisies de ce Monsieur, et tous les deux, sans se déshabiller, s’amusèrent à se toucher d’abord assis côte à côte, elle retroussée par devant, lui sa culotte ouverte : puis, ils se levèrent debout, il s’étendit tout de son long sur le tapis, et l’obligea à s’asseoir sur son visage, demandant qu’avec la main elle agitât son priape ; de temps en temps il sortait la tête de dessous les jupes de Paola, où il devait étouffer, car il état rouge comme un homard.

Cet exercice le fatiguant, il s’assit sur le tapis, et sur ses indications, Paola plaça une chaise devant lui ; elle s’en servit comme d’un prie-dieu. Ayant les jambes sous celles de sa belle, il tripota lui-même son machin caché par les jupes, que par moments il baisait à l’endroit des fesses.

Un instant ses yeux roulèrent avec furie, tout comme s’il eut été le jouet d’un mauvais génie, ce fut un éclair ; il se calma, retroussa Paola, la pria de tenir sa toilette relevée, se remit sur le tapis, et déboutonnant son gilet, sa chemise, sa flanelle il lui demanda !

Ici, ma chérie, je n’ose écrire, tant c’est monstrueux, tant cela dénote la perversité du sexe mâle, tant cela explique l’asservissement de la femme à l’homme, tant cela fait comprendre l’horreur attachée aux doux rapports d’amour. Et cependant, il faut que je te le dise, afin que comme moi, tu apprécies d’autant plus les amis avec lesquels je me suis liée.

Il lui demanda… de lui pisser sur la poitrine.

Et Paola, sautant par dessus lui, répondit :

— Cela jamais. Une volupté qui ne salit pas, tant que vous voudrez : un plaisir qui exige une ordure n'est pas pour moi, non et non.

Il ne se déconcerta pas.

Profitant de la liberté de ses mouvements il enleva son gilet, sa chemise, et se recouchant sur le tapis, le priape toujours hors du pantalon, il dit à Paola :

— Tu as tort, ma chère petite, cela te contrarie n'en parlons plus, et reviens par ici.

— Est-ce que vous ne voulez pas autre chose de moi ?

— Tu m'as affirmé que tu ne serais pas pressée, et que tu serais gentille, abuserais-tu de ma confiance ?

— Non, mais j'espérais que devant une femme telle que moi, vous montreriez plus d'ardeur et afficheriez moins d'égoïsme.

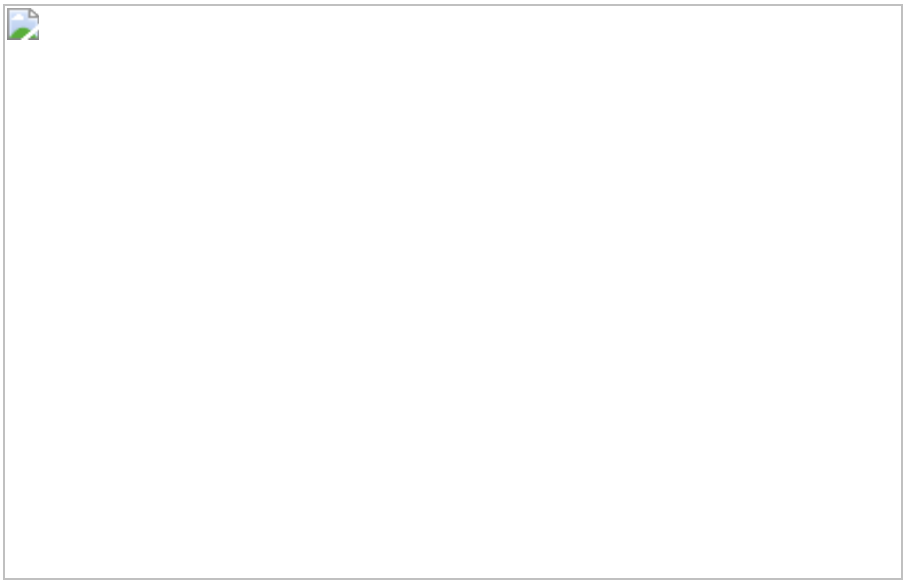
— De l'égoïsme, la belle enfant ! Tous les hommes n'agissent-ils pas de même avec les femmes ! Sois juste ! Ne vaut-il pas mieux avoir affaire à un homme qui sait allonger le plaisir qu'à un troubadour qui brutalise la femme pour en jouir plus vite, ou qui l'assomme de ses langueurs sentimentales, s'il ne sait pas la violer.

Paola ne répondit rien.

L'homme, toujours étendu sur le dos, la pria de s'agenouiller par dessus ses cuisses, de se retrousser et, ainsi posée, il s'amuse à lui caresser les parties sexuelles avec son priape.

Pourquoi, trouvai-je cela bestial, moi qui, par la façon d'agir du général, savais déjà que certains hommes recherchent plus la chair de la femme que sa possession ! Je détournai les yeux de la lunette, et habituée à la demi obscurité qui m'entourait, j'essayai d'étudier l'effet que produisait sur mes compagnons le spectacle auquel nous assistions.

Prosper, le mari de Paola, paraissait rivé à son observatoire. Loin de se courroucer, il s'extasiait sur la tenue de sa femme, et affichait pour elle une



passion d’autant plus grande que l’inconnu abusait davantage de sa patience. On devinait ses impressions au mouvement de son bras s’abaissant vers le pantalon comme pour calmer l’animal qui frémissait entre ses cuisses.

Georgette affectait des distractions, elle murmurait tout bas, pour que je fusse seule à l’entendre :

— C’est un blasé, un impuissant, un grotesque, Paola s’est fourvoyée.

Ludovic ne regardait plus du tout. Allongé sur un sopha, il se reposait. Il s’aperçut de mon indifférence et avec précaution il s’approcha de moi.

Ce jeu ne vous amuse pas me demanda-t-il à l’oreille.

— Non, le Monsieur me répugne.

— Oh ! il n’est pas fort. C’est un homme gâté par une enfance facile.

— Je plains votre belle sœur.

— Vous la plaignez ! je vous garantis qu’elle ne regrette pas son temps.

— C’est impossible

— Paola est une nature à part. Elle sait mieux que son cavalier actuel ce qu’il veut, et elle en joue comme un chat avec une souris. S’il en était autrement, il y a longtemps qu’elle l’aurait épuisé.

— Qu’espère-t-elle donc de lui ?

— Apprendre des…

— Quoi ?

— Vous ne saisirez peut-être pas le mot.

— Dites le toujours.

— Des paillardises.

— Qu’est-ce que cela ?

— Des fantaisies amoureuses qui sont excessives par une lubricité qui rappelle l’animal.

— Et Paola veut en apprendre ?

— Oui, pour les affiner, et en rechercher leur joli côté, leur idéal.

La voix de la jeune femme en ce moment rappela notre attention.

Paola n’avait plus sa robe, et à son tour elle était couchée sur le dos ; le Monsieur en chemise, à cheval par dessus la poitrine de sa belle, promenait son priape entre les seins, et celle-ci de dire :

— Quel drôle d’homme vous faites, vous préférez donc les chemins ouverts à ceux qui sont couverts !

— Laisse-moi le planter entre les deux.

Il ne tiendra pas.

— Je crois bien que si.

— Je vous assure que non.

— Fouette-moi.

— Je vous ferai mal : puis, la position ne m'est pas commode.

— Passons à autre chose.

Il l'aida à se relever, et ils se rassirent sur le canapé.

— Venez avec moi, me murmura Ludovic, ils en ont pour un instant à se contenter de bavardages.

Il me prit la main et me conduisit au sopha.

— Dans une petite heure, dit-il, vous aurez l'explication de tout ce que vous voyez. Quand ce Monsieur sera parti, la fête nous attend ici, au dessus. Nous sommes chez nous dans cette maison, voulez-vous m'accepter pour votre cavalier ?

— Cavalier !

— Je suis l'ami de tous ceux que vous aimez, voulez-vous que nous le soyons.

— Puis-je bien dire non.

— Votre liberté, Danielle, est absolue. Si je ne vous plais pas, ou qu'un autre de ceux qui seront avec nous vous plaise davantage, je m'inclinerai et ne vous garderai aucune rancune. J'attendrai avec résignation que vous daigniez m'accepter au nombre de vos vassaux.

— Quel sera ce jour-là, le bénéfice de la suzeraine, Monsieur Ludovic ?

— D'avoir un cœur de plus attelé à son char triomphal, de compter sur mon plus entier dévouement, de considérer ma fortune comme sienne, d'être une

fée bienfaisante non seulement pour ses amies, mais aussi pour les malheureux qu'elle voudra soulager.

— Voilà qui est bien pour me tenter.

— Acceptez-moi, et vous aurez fait un grand pas vers le bonheur qu'on vous prépare.

Je ne dis rien, ma Marguerite, mais, dans cette chambre à demi obscure, certaine qu'on ne distinguerait pas ma rougeur… si je rougissais, je me penchai sur son épaule et dirigeai moi-même ma main entre ses jambes.

En silence, il la glissa, tu sais où, je pris ce qu'elle était allée chercher, et nous restâmes ainsi, moi m'amusant à le tripoter, lui à me baiser la nuque, jusqu'à ce qu'un tapage assez violent nous fit précipiter à nos lunettes.

Paola, sur les genoux et les bras, les jupons ramenés vers le haut des épaules, les fesses en l'air, livrait celles-ci aux attaques du gros Monsieur qui, poussif, soupirant, suant, s'éreintant, s'escrimait de son mieux à y enfoncer son arme bien débilitée.

Jamais je n'oublierai ce tableau.

Paola, sous cape, riait des efforts inutiles de son conquérant ; elle avait beau lui présenter les flancs dans toute leur magnifique ampleur, de ses doigts convulsés il écartait les fesses, approchait le dard du bon endroit, le maintenait ferme pour qu'il franchit les bastions, le pauvre diable finissait par baisser la tête, se pliait, recroquevillait, et retombait inerte dans la fente qui se resserrant soudain l'emprisonnait.

— Je ne puis plus, je ne puis plus, se lamentait-il.

Paola, superbe de luxure, se retourna brusquement, le poussa sur le tapis, s'accroupit sur ses cuisses, prit son priape entre ses doigts, et sans plus le quitter, l'agitant d'abord avec douceur, ensuite avec vivacité, elle l'approcha et l'éloigna alternativement de son ventre, de ses poils, de ses cuisses, les yeux lançant des lueurs fauves sur le mâle abîmé. Elle le vit

pâlir, verdir, rougir, frissonner, sursauter, et enfin se soulever dans de frénétiques spasmes.

Alors elle se leva et lui jetant un mouchoir qu'elle tenait sous elle, elle lui dit :

— Que prétendiez-vous que vous ne pouviez plus, voyez vous-même.

Il regarda le mouchoir avec une telle stupeur, que malgré mon ignorance de la chose je faillis mourir de rire.

— Mais oui, mais oui, répliqua-t-il sans lâcher le mouchoir, c'est vrai, c'est bien vrai, voilà la preuve. Ah, coquine ! Ah, friponne, tu as opéré un miracle, tu es donc le créateur.

— Je ne suis qu'une femme mariée, faisant l'école buissonnière pour accorder l'aumône d'un peu d'amour aux pauvres affamés.

— L'aumône !

— Regrettez-vous vos cent francs ?

— Dame, j'aurais préféré qu'au lieu d'être sur ce mouchoir, cela fut autre part.

— Y'a-t-il eu de ma faute ? J'y ai apporté la meilleure volonté du monde.

— Je ne puis me plaindre ; aide-moi à m'habiller, que je parte.

— Vous n'êtes pas satisfait de votre servante ?

— Hum, satisfait, jusqu'à un certain point.

— N'ai-je pas été gentille, comme vous le désiriez.

— Tu m'as refusé ce que j'eusse voulu par dessus tout.

— Que !… Adressez-vous à d'autres pour cette affaire.

Pas un baiser, pas une caresse, pas une marque de sympathie pour Paola ! Lorsqu'il fut tout prêt, il lui dit :

— Je me permettrai de te demander un petit service. Nous sommes loin ici et je n'ai pas de monnaie sur moi. Je t'ai donné tout ce que j'avais : prête moi dix francs, je te les renverrai.

— En voici vingt, et vous n'avez pas besoin de me les retourner. Votre soirée ne vous aura coûté que quatre louis.

— Ça ne te contrarie pas.

— Je ne crois pas que nous nous rencontrions jamais plus.

— Qui sait, qui sait ! Paris n'est pas si grand ! quel est le nom de ton amie ? Je te demanderai à elle.

— C'est inutile. Vous ne la trouveriez pas. De plus elle est mariée, habite cet appartement avec son mari, et c'est parce qu'ils sont absents que j'en dispose quelquefois.

— Et toi, pourquoi ne te nommes-tu pas, pourquoi ne m'indiques-tu pas ton adresse ?

— Prenez garde avec toutes vos questions de ne pas trop vous attarder.

— Tu es contrariée ! Et bien, tant pis ! En somme, tu es une bonne fille, et j'aurais été heureux à l'occasion de faire quelque chose pour toi. Adieu, ma belle.

Voilà comment partit cet homme, et je te vois, ma douce Marguerite, à la lecture de ces lignes, partager mon ahurissement.

Quelle nécessité obligeait Paola à se prêter ainsi à ce Monsieur, et pourquoi son mari, son beau-frère, riches, honorés, supportaient-ils, encourageaient-ils ces aventures ? Paola avait-elle des vices cachés ? que signifiait cette comédie ?

À la question que leur posèrent mes yeux, dès que nous eûmes de la lumière, tous deux sourirent, et Prosper me dit :

— Par les grossièretés, tolérées une fois par hasard, avec un inconnu assez riche pour bien payer les faveurs d'une femme élégante, nos femmes apprennent à nous mieux aimer, et s'il arrive qu'elles rencontrent une nature d'élite, nous en devenons plus tard les amis. Enfin, ma chère enfant, sur ce chapitre d'amour, toujours le même, toujours inépuisable, on apprend sans cesse de nouvelles fantaisies.

— Pourquoi ce prix qu'elles exigent ?

— Elles fixent un prix relativement élevé, afin de ne pas être à la merci du premier goujat venu.

Nous rejoignîmes Paola qui, ayant quitté la chambre où elle avait reçu le Monsieur, se délassait dans un bain préparé à l'avance.

Elle me tendit la main.

— Bonsoir, belle Danielle, vous ai-je amusée ?

— Elle s'est apitoyée sur ton sort, répondit Ludovic.

— Apitoyée ! Ça n'en valait pas la peine. Dans toute cette affaire, je suis restée ma maîtresse. Dès mon arrivée, je connaissais l'homme, et je tenais à savoir quelle toquade féminine il nourrissait sous son crâne. Je l'ai deviné de suite, et il m'a plu de le faire tourner tout autour, avant qu'il se décida à aborder la question.

— Quoi, vous aviez deviné !

— Sans grand mérite : toutes les fois que l'un de ses doigts me chatouillait, il arrangeait la paume de la main en forme de récipient, puis, précipitant le mouvement, il sifflotait en salivant, comme on le fait à un cheval difficile. J'attendais la demande. Je suis certaine que si j'avais consenti à sa proposition de… pisser sur lui, il aurait glissé son visage sous mes cuisses

de façon à être éclaboussé, et qu'il eut joui sur le champ. Me voyez-vous obligée de l'embrasser dans cet état, le courage m'a manqué.

— C'est donc la seule crainte de ces baisers qui vous a arrêtée, m'écriai-je !

— Pas autre chose. Au fond, que m'importait de pisser sur cet homme ! Mais, ne vous effarouchez pas, ma charmante Danielle, je n'admets pas ces dévergondages, et tous nos amis non plus.

Pendant que nous causions ainsi, ces Messieurs nous avaient laissées. J'étais si préoccupée de Paola, que j'oubliai quelques minutes Georgette. Tout-à-coup, je l'aperçus nue à mon côté, et me disant :

— Voyons, Danielle, qu'attends-tu pour te préparer ?

J'eus un éblouissement. La fête annoncée par Ludovic allait donc commencer, et pour y assister il fallait se dévêtir.

— Vous n'avez pas peur de nous, demanda en souriant Paola, vous voyez que je ne me gêne pas avec vous.

— Je n'oserai pas, murmurai-je à Georgette.

— Toi ! Ta nature est trop vaillante pour que tu ne domptes pas cette fausse timidité. Je vais t'aider.

Moitié par force, moitié par persuasion, mon petit mari vainquit toutes mes résistances, et je me mis comme elle, comme Paola qui sortit de son bain ; nous la séchâmes, la poudrâmes et la parfumâmes.

— Mignonne, me dit-elle, approchez-vous que je vous baise d'amour, en signe de bonne amitié, et de bienvenue en notre société.

Dans un long baiser qui courut des lèvres aux seins, des seins aux cuisses, aux fesses, des fesses aux épaules, elle aspira toute ma personne, s'extasiant sur mes richesses.

Elle terminait à peine sa caresse que Ludovic et Prosper apparurent aussi peu vêtus que nous.

Je n’avais plus le droit de m’étonner de rien.

Ludovic vint à moi, et de très gracieuse façon me dit :

— Ma chère Danielle, vous m’avez accepté pour cavalier, prenez mon bras, que je vous accompagne.

— Où donc ?

— À l’étage au dessus, ne craignez rien.

— Prendre votre bras, dans cette tenue !

— Savez-vous ce qu’elle atteste ?

— Non.

— Que nous ne sommes pas des hypocrites, et que nous n’avons aucune laideur à dissimuler.

— Sortirons-nous sur le palier ?

— Non, nous communiquons par l’intérieur ; les tapis qui s’étendent dans tout l’appartement sont très beaux, très bien entretenus, pour qu’on circule partout et à l’aise sans l’embarras d’une sévère toilette.

L’escalier était très étroit, et on ne pouvait monter deux de front ; je refusai de passer la première.

Ludovic n’insista pas, mais il ne quitta pas ma main, sous le prétexte de m’éviter une chute.

Nous arrivâmes ainsi dans une antichambre dont les murs et les portes disparaissaient sous d’immenses draperies foncées, se mariant avec les couleurs du tapis, un lustre se détachait du plafond, entouré par des guirlandes multicolores d’étoffes de toute espèce. Aux quatre angles de la pièce, un chevalier, bardé de fer, l’épée nue à la main paraissait monter la garde.

À la place de la porte d'entrée, donnant sur le palier, je remarquai dans un magnifique cadre, le portrait d'une femme nue, le portrait de Paola, dominant une jardinière garnie des plus belles fleurs de Paris.

Au milieu se trouvait un divan circulaire dont le dossier servait de vase à un superbe caoutchouc,

— Ma chère Danielle, me dit Ludovic tandis que j'examinais l'ensemble de cette salle, toutes les pièces de cet appartement sont dans ce goût, partout des murs capitonnés et de riches tentures, partout des coins et des recoins ménagés entre des draperies pour dissimuler les plus doux ébats. Il n'existe pas une chambre à cet étage, et cependant on peut dire que tous les salons et les cabinets, qui s'y trouvent, ne sont pas autre chose. Cette porte d'entrée est murée. En achetant cet immeuble, mes amis et moi l'avons installé à notre fantaisie. Vis-à-vis l'escalier par lequel nous venons de monter ici, tenez, voici une autre porte et un autre petit escalier ; il conduit à des chambres, situées à l'étage au dessus. Partout dans cette maison, vous êtes chez vous. Votre tante, votre futur oncle, Georgette, Lucie, mes sœurs, ma femme, mes beaux frères, Jacques Nassau, d'autres y viennent souvent. C'est vous dire que vous êtes en pays ami. En soulevant cette portière, vous serez en présence de quelques personnes que vous connaissez déjà, vous sentez-vous assez remise pour reprendre mon bras et apparaître ?

— Il y a du monde là !

— De vos admirateurs.

— Qui ?

— Vous les reconnaîtrez.

— Me montrer ainsi !

— Buvez une gorgée de ce verre, votre trouble se dissipera.

— Donnez.

Ma Marguerite l'émotion me brûlait le gosier, je bus trois gorgées d'une liqueur douce et forte en même temps. Il circula dans mes veines comme du feu, mes chairs se dilatèrent, je saisis le bras de Ludovic, me serrai contre lui, et murmurai :

— Entrons.

Ce fut comme un tourbillonnement autour de moi. J'aperçus dans un nuage qui me voila les yeux l'espace d'une seconde, quatre hommes et trois femmes, tous nus. Je reconnus Eliacin Sizac, mari de la sœur de Paola, Théodore Castex, futur beau-frère de ma tante, Ernest Delron, mon futur oncle, Désiré Beausire mari d'une des sœurs de Ludovic, et Mesdames Juliette Sizac, Lina Castex, Adrienne Beausire, femmes de trois de ces Messieurs.

Lina me souhaita la bienvenue et me dit :

— Ne t'avais-je pas donné un bon conseil, ma petite mignonnette, en t'invitant à demander à ta tante la cause de sa sévérité ?

Alors, comme dans un éclair, je saisis tous les fils du complot ourdi pour mon frère et pour moi ; la sévérité de Laure, son amour, sa protection accordée à mes relations avec Pierre, la présentation successive à tous ses amis, les visites échangées, le droit de sortir seule, l'escapade du dimanche, l'intervention de Georgette, la permission de la nuit si généreusement octroyée ; et d'un autre côté les tracasseries de Palmyre à Pierre, ses conseils et ses insinuations, la morale prêchée, tout cela pour nous amener là. J'y étais moi, mais Pierre y était-il venu, voilà ce que je me demandais, tout en répondant à Lina.

— Oh ! Madame, il m'est encore difficile de mesurer le degré de reconnaissance que je vous devrai.

— Ne mesure pas, et surtout cesse de m'appeler Madame. Ici, nous nous appelons tous par notre petit nom, et nous nous tutoyons. On ne saurait agir autrement avec la légèreté de nos costumes.

Elle eut un joyeux éclat de rire et exécuta une pirouette qui la fit se heurter contre Désiré Beausire, celui-ci la prit par la taille et l'embrassa longuement.

— Permets à ton oncle, me dit Ernest, de déposer à tes pieds tous ses hommages, et accorde lui un gentil baiser en gage de ses futures espérances.

— Sur Laure ?

— Sur Laure et sur toi, petite coquette.

Je regardai Ludovic qui me tenait toujours à son bras.

— Accorde-le lui, me dit-il.

Je prêtai mes lèvres à celles d'Ernest.

Je fus présentée à tout le monde, comme si on ne me connaissait pas encore, et je reçus un compliment de chacun.

Si l'avant-veille dimanche, j'avais admiré mes trois amies Georgette, Marie et Lucie, je t'avoue que je contemplai avec non moins de plaisir ces trois femmes mariées Juliette, Lina, Adrienne.

Quelle délicatesse, quel fini dans le corps.

Lina, la plus petite, de taille moyenne, avait une souplesse de contours à rendre jalouse la chatte la plus déliée : les rondeurs des seins et des fesses s'harmonisaient délicieusement avec des cuisses bien prises, des mollets bien dessinés. Son ventre, très blanc, ressortait par les poils d'un roux fauve alors qu'elle était brune de cheveux, et un petit point noir un grain de beauté placé sur la hanche droite attirait et fascinait les regards.

Juliette, une blonde toute frisée, un peu plus grande que Lina, paraissait bien la digne sœur de Paola ; quelle beauté de corps, quel galbe, quelle fermeté de chair ! Elle était la mieux faite des trois, sous le rapport des seins, bien fournis, sans exagération, et assez serrés l'un contre l'autre. L'homme de tantôt eut pu glisser son priape entre les deux nénés, il y eut été maintenu. Toujours prête à les laisser baiser (car, d'après ce que j'ai jugé

jusqu'ici, les seins de la femme sont un suprême excitant pour les hommes) elle y portait souvent la main, s'amusant à esquisser des poses qui développaient ses courbes.

Adrienne, la plus grande des trois, brune, élancée, était un vrai modèle de perfection pour les formes. Elle avait, certainement moins de poitrine que Juliette, et cependant ses seins se tenaient tout aussi serrés, tout aussi droits, la pointe un peu plus en l'air. Ses jambes plus longues que celles des deux autres se faisaient remarquer par le délié du cou de pied, la finesse des mollets un peu moins marqués que chez Lina et chez Juliette, la puissance des cuisses se développant en toute franchise. Dans la crânerie des fesses bien plantées par la courbe accentuée des reins, on pressentait une femme disposée comme sa sœur Marie, aux caresses sur ce point. Une certaine mélancolie de visage donnait à l'ensemble un relief particulier, et c'est sur elle que se portèrent le plus mes regards,

Quand je t'aurai dit que toutes les trois étaient aussi jolies par les traits du visage, que bien faites de corps, tu comprendras le charmant cénacle féminin réuni rue des vieilles Écluses.

Te parler des hommes est moins important.

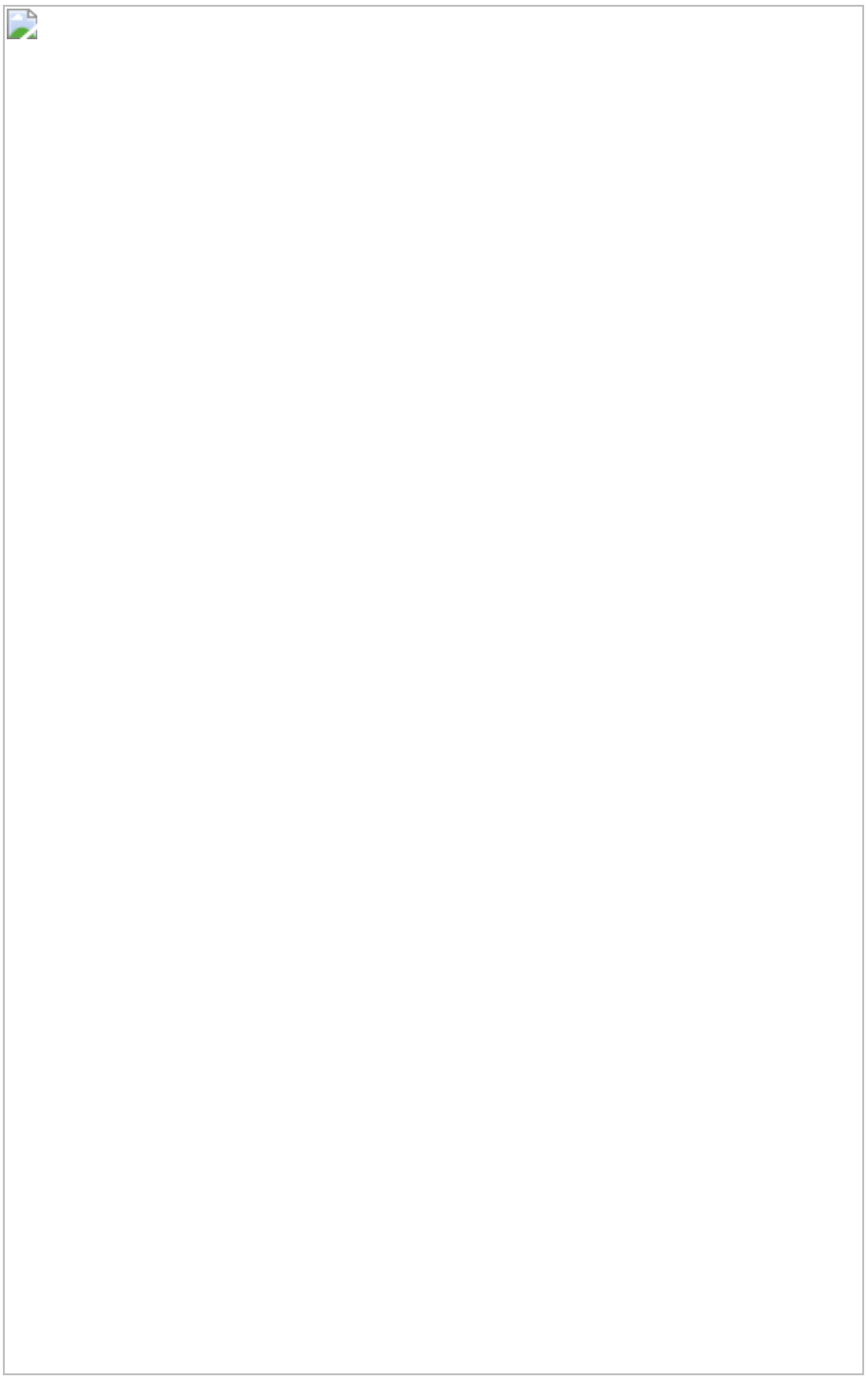
Ces Messieurs, tous aussi excités, ne permettaient guère à mes regards un peu trop novices de s'appesantir sur eux. Le seul que je remarquai fut Désiré Beausire qui, par la grosseur de son priape, m'amena à penser à ce vilain Monsieur Thresse, lequel osa martyriser ma pauvre Marguerite. Il était bien le plus rude de tous et me rappelant les quatre hommes que je connaissais à cette heure, je constatai qu'il les surpassait joliment. Cette grosseur du priape est-elle un bien, est-elle un mal pour une femme, je n'ai pas assez d'expérience pour en décider.

Paola, Georgette et Prosper parurent à leur tour, et on s'empressa autour de la jeune Madame Rastègue pour recueillir d'elle de nouveaux renseignements sur le Monsieur qui l'avait accompagnée.

— Je l'ai rencontré, dit-elle, aux Champs-Élysées ; il s'est montré très assidu. Nous avons dîné ensemble. Il a accepté mes conditions, j'ai accepté les siennes. Il s'est donné comme étant banquier à Lyon. Il a été discret et

ne m’a pas tracassée pour savoir mon nom, j’ai agi de même à son égard. Nous reverrons-nous, et nous sera-t-il utile ? Je l’ignore. Il est vulgaire,

manque d’éducation, et possède une constitution faible sous une apparence



robuste.

On causait dans un salon très beau, tendu de draperies rouge foncé, et par les portières soulevées on apercevait une suite de petits salons, tout aussi éclairés que celui où nous nous trouvions.

— Mesdames, dit Ludovic, avant le lunch, voulez-vous un tour de valse, je tiendrai le piano.

— Bravo, crièrent Georgette et Adrienne.

— Valses-tu, me demanda Lina ?

— Oh, pas ainsi.

— Lance-toi avec Théodore, il t'apprendra les bons mouvements.

Ludovic préluda, le piano était dans la pièce.

— J'aime mieux attendre encore un peu.

Georgette s'élança au bras de Prosper, Adrienne avec Théodore, Lina avec Eliacin, Paola avec Ernest.

Juliette profita de cette danse pour me faire visiter l'appartement.

Ah ! ma chérie, quelle merveille des merveilles !

Dans un espace restreint tout était réuni.

Trois petits salons, noyés dans les tentures et les riches étoffes, avec un large sopha au fond, surmonté d'une glace immense ; une salle à manger ovale, entourée de divans tout le long de ses murs ; le couvert mis pour douze personnes, avec un fauteuil de satin noir pour chaque convive ; dans une avant-salle, une miniature de desserte, un buffet somptueusement garni de vaisselles et de mets froids, deux boudoirs avec coucheuses à ras de sol ; un vaste cabinet de toilette, monté de tout ce qu'il est possible de désirer en poudres, parfumeries, eaux, vinaigres, essences, ustensiles, etc.

— Cabinet réservé aux dames et aux demoiselles, me dit Juliette ; celui de ces Messieurs est au dessus avec les chambres.

Aucun recoin de négligé, on voyageait en vrai royaume d'amour, et l'on voyait que tout avait été machiné à l'intention du charmant petit dieu.

Juliette qui s'amusait de mes étonnements et de mes questions, ajouta :

— Ceci n'est rien, Danielle, en comparaison de l'installation de notre villa où nous te mènerons plus tard.

— Bientôt, n'est-ce pas ?

— Qu'en penses-tu, Désiré ?

— Ma foi, je pense qu'elle est toute prête. Je l'ai observée à la campagne, avec un peu d'acquis elle marchera aussi bien que nos demoiselles.

Il me prit la main et la baisa.

— Une idée, dit Juliette. Pendant que Ludovic achève sa valse, fais connaissance avec Danielle. Nous sommes seuls, et pour une fois tu devanceras ton beau-frère !

— Non, répondis-je légèrement effrayée du priape de Désiré, j'ai promis à Ludovic, et je ne lui manquerai pas de parole.

Il devina ma peur, et m'appuya en disant :

— Non, Non, Juliette, les couples sont fixés pour cette nuit, il n'y a pas de programme, nous nous sommes tous entendus pour le lunch, soyons sages, si nous voulons que l'on soit sage avec nous.

Pour l'appui qu'il m'apportait, je lui donnai un franc baiser et Juliette me saisissant me dit à l'oreille :

— Tu as eu peur de ça, petite, tu n'es pas encore assez avancée pour entrer à la villa.

— Il faut du temps à tout, observa Désiré. Sur ses mots nous revînmes au grand salon.

Adrienne seule valsait avec Théodore, ne formant presque qu'un seul corps avec son cavalier, tant ils se tenaient étroitement enlacés. Par moments, leurs lèvres se rencontraient, la jeune femme prêtait son ventre à la pression de son valseur, qui s'essayait à la posséder en tournant sur le rythme musical.

Ludovic, au piano, riait comme un bienheureux de l'entêtement de Théodore auquel il criait :

— Encore un tour, mon bonhomme, et tu dénicheras le joint.

Georgette, Paola et Lina s'éventaient et causaient avec Ernest et Eliacin. Prosper plaçait les noms sur les couverts.

Rentrant en même temps que nous, il dit :

— Assez de musique, Ludovic, le lunch attend, la main aux dames.

Le banquier quitta le piano et accourut m'offrir le bras. Sachant que les accouplements étaient fixés pour la nuit, je les notai au passage, et remarquai qu'il n'existait aucune jalousie entre nos amis.

Les voici tels quels ma mignonne :

Désiré et Juliette Eliacin et Lina, Théodore et Paola, Prosper et Georgette, Ernest et Adrienne.

Avec Ludovic je formais le sixième couple.

Malgré la tenue légère des convives, il ne se passa aucune des scènes du dimanche, On causa tout le temps que dura le lunch, et puis chaque couple se retira dans une chambre de cette hospitalière maison, Ludovic m'emmena avec lui, et me garda toute la nuit. Il se conduisit très amoureusement et nous nous amusâmes plus d'une heure avant de nous endormir. Il me réveilla deux fois pour recommencer, et je te le dirai bien bas, cela ne me contraria pas.

Au matin quand je me levai, il ne restait plus que Ludovic et Lina, qui me remit un billet de Georgette, laquelle m'embrassait bien fort, et me

promettait une prochaine rencontre.

Laure me reçut à mon retour avec beaucoup de tendresse.

— Es-tu satisfaite, me demanda-t-elle ?

— Je suis bien oh ! bien heureuse.

— J'ai donc bien agi en te lançant au milieu de mes amis ?

— Jamais mon cœur n'oubliera les voluptés qui, grâce à toi, me sont révélées.

— Je ne perdrai rien de ton amour ?

— Oh non, rien, tu es si belle, et tu sais tant !

— Nous nous aimerons encore, souvent, ma mignonne.

— Et Pierre !

— Il est plus rétif que toi. Depuis cette nuit seulement, il est mon amant.

— Palmyre était-elle avec vous ?

— Ainsi que Charles Vautrin.

— Et c'est avec lui ?…

— Oui, mais Pierre n'a pas voulu le voir et cela s'est dénoué en cachette quoiqu'il y consentit.

— C'est un commencement.

— Je l'ai dit à Palmyre qui désespérait de lui.

— Pourquoi, ne l'avoir pas mené rue des Grandes Écluses ?

— Il serait capable d’y commettre des sottises ; je crois que toi seule, maintenant que tu es au courant de nos plaisirs, auras assez d’influence pour nous l’attacher.

— J’entreprendrai cette œuvre, ma chère Laure.

À ce dîner, Palmyre me donna la lettre que je t’ai envoyée. Elle me la glissa à la dérobée, et j’en augurai que Laure devait beaucoup tenir à elle. Cette pensée détermina ma réponse.

Mais voici une bien longue lettre, ma toute adorée, lis la comme tu pourras, à demain la dernière avant ton arrivée, je te baise en mari et en femme.

Ta
DANIELLE.

X.

Danielle Hollaz à Marguerite de Marvejane.

T'écrire, ma bien aimée Marguerite, m'aide à avoir raison du temps qui nous sépare avant notre réunion : c'est te dire le bonheur que j'éprouve à m'enfermer dans ma chambre pour penser à toi, entrevoir la volupté qui bientôt nous unira.

En est-il ainsi de toi ? Ramasses-tu des forces pour enivrer ta Danielle sous la douce sensation de tes caresses. Dis, suis-je bien toujours ta Danielle, comme tu es toujours ma Marguerite, et ces fêtes d'amour qui n'ont en rien altéré mon désir de te posséder, n'ont-elles pas calmé l'ardeur que tu apportais à m'aimer ? J'attendais une lettre de toi ce matin, et je n'ai rien reçu. Cependant je ne te néglige pas, et ces confessions te prouvent combien ta place reste inattaquable dans mon cœur. Aime-moi, moi, je t'aime.

Que de choses encore à te raconter, je ne veux rien garder pour ton arrivée, je veux que lorsque tu seras là, notre amour seul nous occupe, au moins la première nuit.

Palmyre, m'ayant remis sa lettre, observa une certaine indifférence à mon égard. Elle partit avec ma tante et Lina, qui avaient déjeuné avec nous.

J'étais libre de courir à mon rendez-vous avec le général.

Je l'aperçus qui arpentait le boulevard, de la rue Drouot à la rue Le Pelletier, il me reconnut et se précipita à ma rencontre.

— Vous êtes une divine enfant, dit-il en m'abordant.

— Non pas, général, mais un mauvais garnement de fille qui écoute trop la faiblesse qui la pousse vers vous.

— Vous me consacrez votre journée ?

— Mon après-midi, jusqu'à six heures, heure à laquelle, de toute nécessité, je dois être rentrée.

— Il n'y a pas moyen de brûler la politesse.

— Impossible ma tante se fâcherait.

— Ah ! vous habitez avec une tante ?

— Une jeune tante, Madame Laure Hollaz, veuve de mon oncle, laquelle nous a recueillis mon frère et moi.

— Vous êtes orphelins ?

— Hélas oui !

— Et votre tante est-elle bien sévère ?

— Elle a ses moments. Elle me croit chez des amis, chez la famille Rastègue, le banquier ; il ne faudrait pas qu'elle sache quoi que ce soit de moi. Connaissez-vous les Rastègue ?

— Leur nom ne m'est pas inconnu.

— Une charmante famille ! Mme Rastègue est une des plus jolies femmes de Paris.

— Elle l'est moins que vous, petit démon.

— Vous changeriez d'avis, si vous l'aperceviez.

— Je ne veux voir que toi.

En causant de la sorte, nous arrivâmes à son appartement où, comme l'autre jour il m'offrit à goûter. Nous bavardâmes un peu plus longuement. De temps en temps ses yeux étincelaient ; il prenait alors ma main, et comme sur le tramway, il la glissait dans son pantalon. Il devenait très rouge, soupirait, et me rendait la liberté, pour échanger de nouveaux lambeaux de phrase.

La scène, qu'il me fit exécuter dans le petit salon, serait à ne pas croire, si elle ne m'était arrivée.

Nous y pénétrâmes tous les deux ensemble et tout nus. Il m'étendit sous le ventre du tigre, et se mettant à quatre pattes, il me pourlécha de nombreuses minettes, puis, montant lui même sur le socle de la statue, il me plaça derrière lui, me priant d'appuyer le haut de la tête contre ses fesses. Il posa une de mes mains contre sa cuisse gauche, et dans l'autre enferma son priape, afin que, tout en le serrant, je le frottasse avec douceur. Obéissant à ses indications je le vis se donner des tapes sur les fesses, tandis qu'il me serrait le bras et me disait :

— Plus vite, plus vite, presse davantage avec ta main, glisse les doigts vers le bout, là du moelleux ; tiens bien ne lâche pas, tonnerre, caresse avec la paume, secoue mollement, serre, agite, précipite caresse-le, sacré nom, ça y est, ça y est !

Toute rouge, je laissai retomber le bras le long de mon corps, ma main était humide. Il sauta à bas du socle, s'essuya les cuisses avec un mouchoir. L'hébêtement le plus absolu me dominait. Je le regardais avec des yeux si stupéfaits qu'il en éprouva de l'embarras. Se remettant promptement, il me dit :

— Je ne veux pas de responsabilité, ma belle enfant, et vis à vis de toi, une petite perfection, encore moins que vis à vis de qui que ce soit. Je t'ai bien jugée, je t'aime plus que tu ne le crois, et je te respecte à ma manière.

— Un drôle de respect, général.

— Oui oui, je suis un égoïste. Sois bien certaine cependant que je préférerais pousser plus loin, et ne t'imagine pas que je n'y parviendrais pas comme les godelureaux qui te font la cour.

— Personne ne me fait la cour. Je vous ai nommé quelques-unes des personnes amies que je fréquente, c'est vous dire que par ma situation je suis à l'abri des aventures pareilles à celle qui m'a menée ici.

— Mignonne, si je m'avançais davantage, je commettrais des sottises, et à mon âge on ne doit pas s'illusionner. Certes, disposant de ton corps, je me montre un peu trop personnel, et écoute trop ma paillardise, Qu'arriverait-il si j'agissais autrement ? Je ne serais plus mon maître, tu me deviendrais indispensable, et je pourrais être assez fou pour te demander en mariage et t'épouser.

— Ma position de famille, et ma fortune, font que je ne suis pas la première venue, général.

— Ce n'est pas pour te blesser que je dis cela. À mon avis, une femme qui a reçu de l'éducation et qui a du tact, quelle que soit sa sphère sociale, vaut mieux qu'une marquise, ou une duchesse, qui serait sotte. Je parle pour moi. Je suis âgé, et je ne suis pas beau. Le monde me prendrait en risée si je t'épousais ; bientôt, toi-même, au lieu de satisfaire mes caprices, comme maintenant, tu te rebifferais, tu te dégoûterais de moi, et finirais par me tromper avec un de mes aides de camp, ou quelque gommeux que tu rencontrerais dans le monde. Le titre de générale te monterait à la tête et nous ne serions plus du tout d'accord. Donc, ma petite amie, pardonne-moi mes vilaines manies amoureuses, et ne m'abandonne pas. Tu reconnaîtras un jour toute ma délicatesse.

— Je vous aurais tant aimée !

— Tais-toi, petit diable.

Moi, générale ! Oui, ma Marguerite, voilà ce qui venait de luire devant mes yeux, et voilà ce qui m'illumina assez l'esprit pour que je l'embrassasse

avec fièvre, en murmurant :

— Vous ne connaissez pas Danielle, mon ami, vous la croyez intéressée alors qu'elle peut pour votre bonheur plus que vous ne le rêveriez. N'en parlons plus. Je serai obligée de me montrer moins gentille, ma santé en souffrirait. Je ne suis pas une savante dans les plaisirs d'amour ; j'en sais cependant assez pour vous dire, que la femme, comme l'homme, a besoin de sa part dans toute volupté, et que si on ne la lui sert pas, il est monstrueux, immoral même, de retirer de ses lèvres la coupe qu'on lui a présentée sans qu'elle ait eu le temps de les y tremper.

Cette réflexion le rendit songeur. Ayant achevé de m'habiller, il me dit :

— Danielle, trouvez-vous dans trois jours à notre lieu de rendez-vous, nous irons nous promener et nous causerons. Je ne vous conduirai pas ici.

— Et si je ne suis pas libre ?

— Vous me l'écrirez.

— Et si on nous rencontre ensemble ?

— Je vous mènerai au bois, on ne nous verra pas.

Il me laissa à deux pas, de chez moi.

Sur la porte, je me trouvai face à face avec Jacques Nassau et Clara Pellen ; sœur de Nathalie, qui descendaient de voiture.

— Nous avons une loge pour l'opéra, me dirent-ils, et nous venons vous chercher.

— Quel bonheur !

Ma tante accorda la permission sans aucune difficulté.

Ce fut une soirée de plaisir exquis, car j'aime beaucoup la musique.

Lorgnant la salle pendant un entr'acte, j'aperçus tout à coup aux fauteuils d'orchestre, à côté l'un de l'autre, le général et mon frère.

Ma lorgnette attira la leur, et je ne tardai pas à être leur point de mire.

Le général eut un imperceptible sourire. Pierre sortit, appelé par mon regard, et vint nous saluer.

— Pierre, lui dis-je, j'aurai à causer avec toi.

— Demain, si tu veux.

— Tu seras libre ?

— Du moment où tu le désires, oui.

— Je ne te dérangerai pas ?

— Non, petite sœur.

Après quelques phrases de politesse, banale échangées avec Jacques et Clara, il nous quitta.

Le général ne le perdit pas de vue tant qu'il me parla ; et, dès qu'il eut repris sa place, il lia conversation avec lui.

La soirée terminée, on me ramena à la maison.

En route, Jacques me dit.

— Serait-ce trop demander, Danielle que de vous retenir à dîner pour demain soir ?

— Où ça ?

— Dans le petit appartement de dimanche.

— Qui y aura-t-il ?

— Clara et Eliacin.

— C’est accepté. Prenez-moi à cinq heures et demie.

— Si votre tante veut se joindre à nous, elle nous fera plaisir.

— Je l’inviterai en votre nom.

Quand le lendemain matin, je transmis à Laure l’invitation, elle me dit :

— Elle tombe à merveille et facilitera ta tâche avec Pierre.

— Je lui ai donné rendez-vous pour cette après-midi.

— Je le sais.

— On te l’a dit.

Son après-midi m’appartenait, il m’a écrit pour me prévenir de ta demande, et me proposer de renvoyer à la soirée notre rencontre.

— Ses idées ne sont pas modifiées depuis votre dernière soirée ?

— Il n’en a rien laissé voir. Décide-le à assister à ce dîner, peut-être finirons-nous par en avoir raison pendant cette soirée.

— Compte sur toute mon intelligence.

— En ce cas le succès est certain.

Pierre m’attendait dans d’excellentes dispositions. Profitant de ses goûts folichons je lui dis :

— Petit Pierre, sois gentil, et aujourd’hui sois sage avec moi ; non pas que je ne veuille pas tout ce que tu désires, mais parce que depuis notre rendez-vous bien des choses se sont passées. J’ai accepté les conseils que te donnait Palmyre, j’ai commencé à les suivre et je me suis promise à quelqu’un pour ce soir. Je serais bien heureuse si tu venais à cette fête.

— Je dîne avec Laure, petite sœur, et je suis prêt à admettre tout ce que tu admets. Laure a été ma maîtresse.

— Ah, c'est très bien cela. Raconte-moi comment tu t'es décidé.

— Il a fallu lutter avec tous les préjugés qui dorment au fond du cœur. Laure et Charles Vautrin, Palmyre et moi nous formions deux couples. À table, Laure commença ses agaceries, mais la jalousie me talonnait encore trop pour que je perdisse de vue le jeu de Palmyre ; cependant les privautés de notre tante appelaient les miennes, et à moins d'être de marbre, je ne pouvais demeurer insensible. Sa beauté brune et hardie tranchait avec la délicate blancheur de Palmyre. Sa jambe ne cessait de frôler la mienne et quand elle se penchait, par l'entrebâillement du corsage, j'apercevais les seins qui paraissaient quêter une caresse, sous la table sa main cherchait la mienne, et l'ayant saisie une fois, elle l'appuya sur son genou. Elle souleva alors fort adroitement la jupe et la chair de mes doigts rencontra la chair de ses cuisses. Je résistais néanmoins au vertige qui s'emparait de mes sens. Un sourire de Palmyre à Charles suffisait pour me glacer le sang. Puis on but, on s'excita, on dit des gracieusetés, Laure me défia de lui peloter les fesses, je ne voulus pas en avoir le démenti, et comme ma main glissait sous ses jupes, celle de Charles s'égara sous celles de Palmyre. À peine touchée, Laure vint à cheval sur mes jambes, imitée par Palmyre agissant de même avec Charles. Ce fut un déluge de caresses, d'attouchements ; ma raison n'y tint pas, je ne prêtai aucune attention à la sortie de nos deux compagnons. Laure avait le diable au corps elle m'entraîna sur le tapis, presque sous la table et comme une bête fauve je me ruai sur les chairs qu'elle m'offrait. Ce fut un rut sauvage, forcené dans lequel nos lèvres assoiffées de désirs ne se quittèrent pas, et maître enfin d'elle, sous une ardente caresse elle me murmura :

— Jouis de moi à ton aise, ton bonheur est le mien. Charles jouit de sa sœur Palmyre en même temps que nous.

Je ne répondis rien ; affalé sur elle il me semblait que la sensation durerait éternellement, tant elle était violente et ses chairs me brûlaient les doigts, fulguraient à mes yeux d'éblouissants éclairs.

Revenu à moi, l'homme n'éprouva pas cette défaillance morale qui généralement accompagne, son coït avec la femme. Des frissons de volupté me parcouraient encore tout le corps.

Palmyre apparut et marcha droit à moi. Elle me dit :

C'est fait, m'en veux-tu ? Charles est mon amant comme tu as été celui de Danielle, lui en veux-tu ?

Je l'embrassai mais avec un peu de réserve. Nous restâmes seuls avec Charles qui me catéchisa le mieux qu'il put :

— Mon cher Pierre, me dit-il, du moment que tu acceptes sans assister à la chose, il n'y a pas de raison pour que tu n'y assistes pas. Tu auras les plaisirs de la vue qui ne sont pas à dédaigner. Je te fais une proposition. L'amour que tu éprouves pour Palmyre te rend le spectacle difficile. Prenons rendez-vous pour demain matin dix heures ; j'amènerai ma jeune sœur Lucie, et ma belle sœur Marie Rastègue, nous déjeunerons ensemble et ferons partie carrée.

— Accepté, répondis-je.

Devant cette belle jeune fille Lucie, qui accepta sans sourciller les conditions posées par son frère, devant cette autre charmante sirène Marie, n'apportant pas plus de fausse pruderie que son amie, j'ai compris la délicieuse entente qui régnait entre les membres de ces diverses familles, et j'ai dit à Charles :

— Je suis des vôtres.

— Nous sommes frères en Palmyre et Lucie, me répliqua-t-il en riant, nous le sommes aussi en Danielle.

Il m'a alors raconté ton escapade de dimanche et ses suites. Tu marches bien, Danielle, tu marches mieux que moi, mais je te rattraperai. Où donc cette soirée dont tu me parlais ?

— Avec Jacques Nassau ; il y aura Eliacin Sizac et Clara Pellen, toi et Laure si tu viens.

— Quoi, Mademoiselle Pellen ?

— Est de la secte.

— On croirait rêver, Danielle !

— Le rêve est réalité profites-en. Une question maintenant, petit Pierre : Quel était le Monsieur avec qui tu as causé hier à l'opéra ?

— Un officier supérieur, il a été très poli, et m'a montré diverses personnalités dans la salle, je vous ai désignée à mon tour, et me suis vanté de notre parenté.

— Vanté, Pierre et pour quelle raison ?

— Parce que tu étais l'une des plus jolies de la salle.

— Et Clara ?

— Il l'a moins remarquée que vous, Mademoiselle Danielle.

Le soir, nous nous trouvâmes en effet réunis tous les six dans l'appartement du dimanche, appartement situé dans le quartier du Trocadéro.

Je ne revis pas sans une douce émotion, cette salle à manger, où nous nous amusâmes tant entre amies. Où étaient-elles, que faisaient-elles à cette heure ? Peut-être comme nous.

Jacques s'aperçut de mon émotion, et me serra le main avec tendresse.

Je remarquai alors la fascination que Laura exerçait sur tous. Pierre n'avait des yeux que pour elle, et Eliacin, Clara, tournaient tout autour, attirés presque malgré eux. Jacques seul échappait à cette attraction, distrait par les petits soins qu'il me prodiguait. Ensuite de cela tout le service lui incombait, et je dois avouer que nous le secondions fort mal.

Comment Laure agissait-elle ainsi ? Sans grande peine, et je me mis à l'étudier.

Quand Pierre la regardait elle baissait les paupières avec beaucoup d'art, esquissait un sourire du coin des lèvres, avançait le pied en dehors de la jupe, balançait les épaules se bombait la poitrine, jouait de sa robe avec la main, le frôlait du dos ou des hanches, baissait la voix, s'alanguissait dans le moindre de ses mouvements.

Pour Eliacin au contraire ses yeux brillaient d'un feu ardent, elle le dévisageait sans faiblir du regard, paraissait toute prête à rouler dans ses bras. Elle découvrait le cou de pied, ondulait du corps, se penchait en attitudes lascives, mettait hardiment sa main dans la sienne et les deux mains ainsi unies s'agitaient en de vifs attouchements réciproques des plus singuliers.

Elle couvait Clara, comme une poule couve ses poussins, elle l'enlaçait, la becquetait, la poursuivait de polissonneries ; s'appuyant sur son épeule elle lui suçait l'oreille, la chatouillait au cou par des baisers humides et s'emparait à un tel degré de ses sens que celle-ci ne la quittait pas plus que son ombre.

Je glisserai le plus rapidement possible sur cette soirée, ma chère Marguerite, et ne t'en parlerais même pas, s'il ne s'était produit quelques petits incidents qu'il est bon de te conter.

Pierre, moins solide que nous tous, ou peut-être plus excité, voulut distancer les autres cavaliers par ses hardiesses, ses récits, ses bavardages sur les femmes et l'amour.

Eliacin qui l'observait dit tout bas à Laure :

— Voilà le moment de le lancer et de le pousser à s'exécuter en public. Que pendant cinq minutes il fasse minette ou feuille de rose à Danielle, devant nous, sur ce sopha, et il ne reculera plus.

Quoique ce fut prononcé bas, j'entendis la proposition, et pour la forme, essayai de protester.

Eliacin, rusé comme un serpent, ne s'attarda pas à une discussion inopportune, il apostropha Pierre ainsi :

— Sais-tu bien, Pierre, que Danielle, pour être ta cadette, n'en est pas moins plus forte que toi ; elle prétend que tu n'oseras, jamais baiser son mollet en société, alors qu'elle ne craindrait pas de mettre ses lèvres entre tes cuises ici même et tout de suite.

— Est-ce bien vrai cela, Danielle ?

— C'est si vrai, répondit Laure me coupant la parole, que je lui proposais de la baiser à ta place, sur ce sopha, et de vous inspirer ainsi à tous, Messieurs, un peu plus d'audace.

— Ah ! Tu as dit ça Danielle, avance par ici.

— Écoute-moi, Pierre.

— Ah ! tu prétends que je n'oserai pas t'embrasser le mollet, étends-toi sur ce sopha.

— Mais, Pierre.

— Couche-toi sur le ventre, ce sont tes fesses que je vais caresser devant tous. Là, ne bouge plus, montre nous-les. Est-elle assez retroussée, Mesdames, Messieurs, les voyez-vous assez ? Sont-elles suffisamment développées ? Où voulez-vous que je baise ? À droite, à gauche, au milieu ? Faut-il que je les entrouvre ? Tenez, regardez, voici quelques petits poils bruns qui sortent de leur cachette : est-elle assez jolie cette taverne ! Ah, je ne lui embrasserai pas le mollet, voilà ma langue au beau milieu des fesses ! Faut-il que je l'enfonce ! Tiens, tiens, tiens.

— Bravo, bravo, Pierre, continue les feuilles de roses, nous t'en accordons pour cinq minutes.

— Cinq minutes, vous moquez-vous de moi, Messeigneurs, il m'en faut pour une heure.

— Non pas, il nous vient une idée, et nous allons la mettre à exécution.

Pierre, ne parlait plus ; il me dévorait de caresses qui étouffaient l'ennui de m'exhiber ainsi, j'éprouvais un embarras plus grand à livrer mes fesses sous l'encadrement des jupes, qu'à les afficher dans la plus complète nudité.

Au bout des cinq minutes, on l'arrêta.

On dut le sermonner pour l'arracher à son plaisir, et Laure seule en eut raison. Cette scène préludait une suite d'actions pareilles qu'on exécuta dans l'ordre suivant :

1e. À peine eus-je quitté le sopha qu'on m'agenouilla devant Laure qui se retroussa haut par devant, et sollicita mes minettes. Nos amis festoyaient à table et nous contemplaient ; je jetai mon bonnet par dessus les moulins, et collai mes lèvres entre les cuisses de Laure ; ma langue ne refusa pas cette ivresse, j'apportai une certaine rage enfiévrée à mériter des suffrages que je me sentais acquis.

2e. Laure satisfaite de mon bon office, me releva, m'embrassa gentiment, me reconduisit à ma place, et appela Pierre sur le sopha, elle le déculotta et sans aucun trouble, le suça, à la vue ravie de tous.

3e. Eliacin vint succéder à Pierre, et Laure ne lui marchanda pas les mêmes régals.

4e. Clara arracha Eliacin à son extase, le renvoya avec Laure à table, fit un signe à Pierre qui la comprit à merveille, se glissa entre ses cuisses qu'elle avait découvertes, et la bouleversa de ses ardentes minettes.

5e. Je remplaçai Clara sur le sopha et Jacques rendit à mes cuisses et à mon ventre les honneurs rendus par Pierre aux richesses de Clara.

6e. Puis deux femmes s'amusèrent ensemble, Clara fit feuille de rose à Laure.

7e. Ici j'eus un terrible moment d'angoisse. On m'appela de nouveau près de Jacques, et toute rougissante, fermant les yeux pour ne pas voir, je le suçai.

8e. Eliacin poussa Clara sur le fameux sopha, tremplin de cette soirée, et gratifia ses fesses des plus brûlantes feuilles de roses.

Chacune de ces scènes, fixées à cinq minutes, absorba avec les allées et venues plus d'une heure.

Pierre, après l'exécution de ce programme amoureux, n'en revenait pas de la sottise qu'il avait eue de ne pas comprendre les beautés d'une telle entente.

Eliacin, qui est un calligraphe de premier ordre, s'amusa à transcrire six exemplaires de cette soirée et en remit un à chacun de nous.

Comme il est très fantaisiste je t'envoie le mien pour te montrer combien tout est bien arrangé avec ces amis, et combien la jeunesse est une belle chose employée de cette façon. Tu me le rendras en même temps que la lettre de Palmyre.

L'heure avançait, la gaieté la plus franche et la plus cordiale chassait toute contrainte. Laure entra une tasse de thé et un biscuit à la main, quitta sa robe et suivit Pierre sur le sopha.

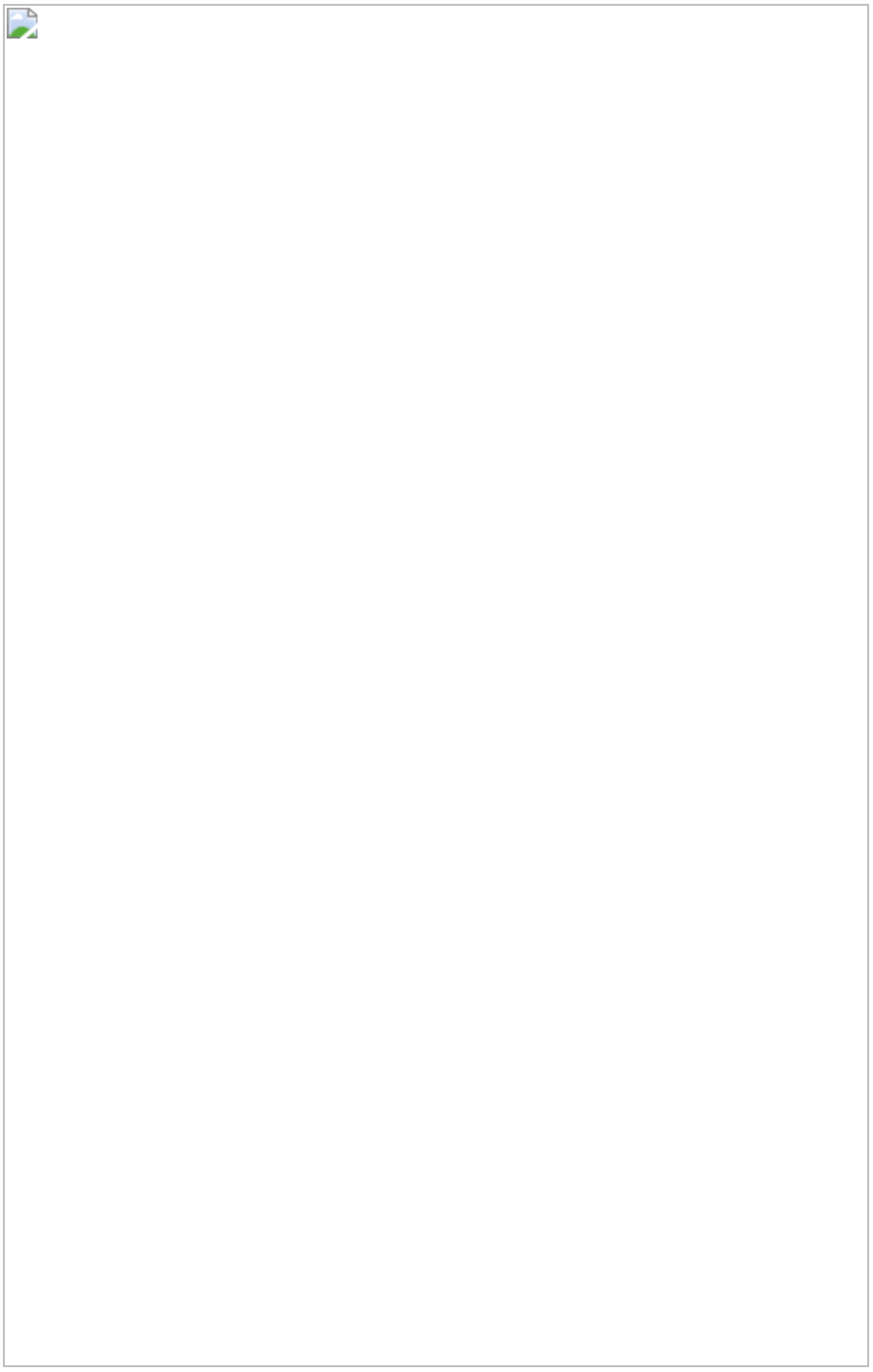
Ce fut le signal ; Eliacin se pencha à l'oreille de Clara, qui imita Laure, dégrafa sa robe, et, avec son ami, s'empara d'un canapé.

Jacques me regardait. J'eus bientôt fait d'enlever la mienne ; il n'y avait plus ni sopha, ni canapé de disponibles et on était d'accord pour ne pas sortir de la pièce.

En somme le tapis nous convenait à merveille, nous choisîmes un coin, et les luttes commencèrent.

Jacques m'enivra de mille doux attouchements, au milieu desquels je m'abandonnai avec volupté.

Non loin de nous, Pierre et Laure savouraient leurs extases, Laure dirigeant mon frère et lui apprenant des secrets d'amour qu'il ignorait.



Clara, suivie d’Eliacin, avait quitté son canapé, et je vis celui-ci qui la sodomisait.

Cette manière de procéder me surprenant, Jacques me dit :

— En amour tout est bon, tout est permis. L'essentiel consiste à ne pas abuser des chemins de détour, et quand on le fait à observer une propreté plus scrupuleuse à se reposer davantage. Cette manière de plaisir, ma chère Danielle, a du piquant et n'est pas commune. Ces fesses qu'on tracasse, qui se fendent pour vous livrer passage, qui s'aplatissent sous votre ventre, parfois même contre votre estomac, excitent diantrement. Si nos amis étaient nus, tu les admirerais dans la magnificence des lignes qu'ils accuseraient, et dans la beauté de leurs soubresauts.

Clara voulut-elle nous montrer ce qu'il en était ? Eliacin s'arrêta et elle se mit en chemise. Reprenant position sous son amant, elle ramena sa chemise jusqu'aux épaules, et celui-ci, bien en selle sur elle, chercha le point d'accès avec son priape, et la fit alors ployer sous son attaque.

— Cela ne cause donc aucune souffrance, demandai-je ?

— Cela dépend, me répondit Jacques en souriant.

Mais nous n'étions pas là pour bavarder, et nous nous livrâmes aux pleines étreintes de l'amour.

Ah ma Marguerite, que te dire encore ! Plus je goûte à cette divine liqueur et plus j'en ai soif. À peine est-ce fini que je voudrais que ça recommence ! Bien sûr, il n'existe pas sur cette terre de bonheur comparable à la jouissance d'amour !

On se sépara à minuit.

Tout ce que j'ajouterais à cette lettre ne serait que des répétitions.

Deux fois j'ai revu le général, qui m'a menée au bois, et s'est contenté de glisser parfois ma main dans son pantalon. C'est sa manie, manie en somme inoffensive.

Lina m'a gardée toute une nuit, et ni l'une ni l'autre n'avons été fâchées de notre duo d'amour.

Palmyre me boude, mais ça ne durera pas. Eliacin, Lionel, le beau frère de Georgette et Ernest Delron, mon futur oncle, se sont inscrits au nombre de mes solliciteurs. Je leur ai promis satisfaction de leurs désirs après le mariage de Laure. Jusque-là je me réserve pour toi. Léonie Duport, sœur de Palmyre et de Lucie, m'a retenu d'autorité une nuit de la semaine prochaine.

Quant à moi, ma mignonne, au milieu de toutes ces recherches d'amour dont je suis l'objet tout en ne pensant qu'à toi, je n'ai fait d'avances qu'à une seule femme, à Adrienne Beausire, vers qui m'attire une très vive sympathie.

Elle m'a prise par le cou, m'a embrassée sur les yeux, et m'a dit :

— Petite, en ce moment, je suis triste, morose, fatiguée, je ne serais pour ton ardeur qu'un mince régal, attends quelques jours, et tu ne te repentiras pas de ta patience.

Que peut-elle bien avoir qui la tracasse ! Quel est le secret qui la mine, car elle en a un, cela se voit à ses yeux sombres, à ses attitudes inquiètes, apeurées ? Pourquoi n'ouvre-t-elle pas son cœur à nos amis ? On souffre donc, malgré ces bonheurs raffinés que protègent de splendides fortunes et de brillantes positions sociales ? L'humanité paye donc toujours et partout son tribut au malheur.

Ah ! comme on apprend à réfléchir dans les agitations fébriles de l'existence que je mène ! Je deviens forte en philosophie ce n'est pas l'affaire d'une fillette de mon âge. Mille bonnes et tendres caresses sur tout et tout.

Ta
DANIELLE.

Je me doute comment il se fait que ma tante soit au courant de mes visites chez le général, elle n'a suivie la première fois que je suis sortie seule, et depuis elle a mis quelqu'un à mes trousses. Nous nous amuserons de cet espionnage, si j'ai deviné juste.

D.

Programme de la soirée du Jeudi 10 Septembre.

1º. Visite au mont des Roses par Danielle et Pierre[1].

2º. La grotte par Laure et Danielle.

3º. Le bâton de maréchal par Pierre et Laure.

4º. L'Obélisque par Eliacin et Laure.

5º. Feuilletée par Clara et Pierre.

6º. Le Sanctuaire par Danielle et Jacques.

7º. Le bouquet de roses pas Laure et Clara,

8º. Le clou par Jacques et Danielle.

9º. Le ravin par Clara et Eliacin.

LE NISMOIS.

FIN.

1. ↑ L'être passif est nommé le premier, l'actif le second.